

FESTIVAL DU LIVRE

Pont-St-Esprit - Gard Rhodanien

2024 12^e édition



CONCOURS DE NOUVELLES 2024

Sauvage

Sauvage !

Nous vous invitons à explorer ce terme aux multiples facettes.

De la Nature sauvage et pure à la sauvagerie humaine, nous emprunterons des chemins de traverse, symboles de beauté, de liberté ou de cruauté, source d'inspiration, de modélisation, rapport de domination ou d'intégration, regards sur ce qui est autre.

Notre rapport au sauvage revêt bien des formes et des points de vue différents. En littérature le « Nature writing » place l'homme au sein de la nature où il se retrouve face à lui-même en quête de réponses à ses questions.

« Sauvage » dit beaucoup de notre rapport au monde vivant – dont nous sommes –, stigmatisant nos peurs ou au contraire nous rassurant sur l'avenir de notre planète. Ce monde qui n'obéit pas aux règles des humains, a bien plus de capacités à s'adapter aux changements.

SOMMAIRE

Des bisous glacés, Bruno Baudart, Lauréat	4
--------------------------------------------------------	----------

Par ordre alphabétique

Chardon et orchidée, <i>Agnès Barthelet</i>	23
Marée noire, <i>Éric Biesbrouck</i>	34
Un Ami, <i>Thierry Chaumillon</i>	47
Surnoms, <i>Jérôme Delclos</i>	67
Congo, <i>Jean-François Drut</i>	85
Chère Mo, <i>Fanny Garcia</i>	96
Le matricide ridicule, <i>Franck Giacomini</i>	102
La Soyeuse, <i>Françoise Hausfater</i>	107
« A better place » (Un monde meilleur), <i>Samuel Jarry</i>	116
L'ermite, <i>Anne Le Doré</i>	121
Quelque chose qui ne va pas, <i>Sarah Ortolan</i>	130
La première chasse, <i>Audrey Sabardeil</i>	150
Kilomètre 52, <i>Bernard Sortais</i>	157

LAURÉAT

Des bisous glacés

Bruno Baudart

La nuit commençait à tomber. Au loin, on pouvait apercevoir des lumières clignoter et ça n'augurait rien de bon. J'avais du mal à garder ma voiture sur la route, à certains endroits aussi brillante que du verre. Un mètre de neige entassé sur les andains la bordait de chaque côté, avoir un accident et c'était la galère assurée. Et depuis une semaine, personne pour vous dépanner dans ce monde livré à lui-même.

J'ai repensé au petit Jimmy. Comme à chaque fois qu'il faisait un bon mois à l'école, son père l'emmenait voir un match de basket. Ce soir-là, au stadium de Billings, la plus grande ville du comté, le match de l'année : les Grizzlis contre les Lakers, ça promettait d'être chaud. Au retour, le père et le fils s'étaient retrouvés bloqués en pleine nuit par des chutes de neige aussi importantes qu'imprévisibles. La route complètement enneigée, ils avaient dû passer la nuit dans leur voiture. La neige avait continué à tomber, le chauffage à tourner et le pot d'échappement s'était obstrué. Au petit matin, nous les avons retrouvés inanimés, le chef Samuel et moi, le père dans le coma et son fils, le petit Jimmy, mort, asphyxié. Pour lui, fini le basket, les sorties avec les copains et ses futurs rendez-vous avec ses petites amies. Jamais il ne connaîtrait le goût du premier baiser, le cœur qui bat à s'en évanouir et la question lancinante que l'on se pose juste avant : dans quel sens doit-on tourner la langue ? En ce moment le petit Jimmy reposait à la morgue de Neverhope, raide et froid, son père hospitalisé, toujours dans les limbes du coma, et sa mère comme figée. Anéantie.

De permanence ce jour-là, le responsable des services techniques de la ville, Stephen Harrisson, avait eu le temps de se servir du chasse-

Des bisous glacés

neige. Enfin uniquement sur la route principale qui entourait la ville. Pour le reste, il en était resté là. Et pour cause : personne n'avait revu le vieux Stephen encore alerte malgré ses 66 ans. Ni revu ni aperçu, non, rien, le vieux Stephen semblait bien avoir disparu corps et âme. Le froid polaire l'avait peut-être surpris et bloqué pour la nuit dans son chasse-neige, un vieux *Good Roads* jaune et rouge. Stephen, employé souvent modèle, parfois rebelle, toujours prêt à râler contre *l'establishment*, un ancien hippie devenu fonctionnaire avec le temps. Et là, bien au chaud dans sa cabine, emmitouflé sous une épaisse couverture polaire, il s'apprêtait à contempler les heures profondes de la nuit... Une de plus. « Légèrement » bidouillé par ses soins et relié à l'énorme batterie du mastodonte afin d'éviter tout retour de gaz d'échappement, un appareil de chauffage dispensait la chaleur nécessaire pour survivre dans cet environnement hostile. Avec une bonne bouteille de Roughstock Montana Single Malt pour lui tenir compagnie, le vieux Stephen n'en serait pas à sa première nuit passée dehors par des températures largement négatives. Certes nous étions encore loin de ce record de l'hiver 1933 où le thermomètre avait chuté à -54° , un record. Mais il fallait faire attention, les températures oscillaient entre -10° et -20° et un accident, la crise cardiaque, une sortie de route, un état d'hypothermie, bref, tout pouvait arriver. Et c'est pour cela que, sans nouvelles, dès le lendemain, notre binôme policier s'était rendu là où les indications GPS du chasse-neige nous indiquaient sa dernière position.

J'imaginai le vieux Stephen nous accueillir au petit matin, lui au volant de son engin, sa bonne trogne bien rouge fendue d'un large sourire, agrémentée d'une haleine alcoolisée à faire fuir un ours noir lui-même... Ou juste son visage encore endormi émergeant de son antique *Bedsure Polaire Sherpa*, une couverture de couleur grise encore efficace malgré toutes ces années. Oui, c'est comme ça que nous désirions le retrouver, le chef Samuel et moi, et pas autrement. Aucun de nous deux ne voulait penser à quelque chose de plus grave, de plus définitif.

Sous le pastel givré d'un ciel hivernal de carte postale, nous nous étions arrêtés à quelques mètres du *Good Roads*. Le véhicule patientait, inerte, au croisement de la route principale et de la forêt, la Dead-Wood.

Des bisous glacés

Seul le vieux Stephen avait l'expérience nécessaire pour se servir du chasse-neige dans ces conditions extrêmes. Perdue dans ce paysage de glace au calme étouffant et mat – pas un bruit, la neige absorbait toute 'sonorité' ambiante – l'étrave de déneigement en acier gisait, béante et désormais inutile, comme la gueule d'un monstre endormi. Au pays des rêves ou bien... « Attends, avait dit le chef Samuel, attends, je vais faire quelques photos du site, y'a quelque chose de bizarre ici, ça me... » Ses mots étaient restés en suspens dans sa gorge, yeux mi-clos fixés sur le *Good Roads*. Prudemment nous étions sortis de la Chevy Camaro, le chef, un appareil numérique à la main, et moi, le regard au loin devant la lente apparition du soleil, une boule rose baveuse, éternelle dans un ciel aux contours indéfinis. Ses reflets rougeâtres avaient allumé des filaments sanglants dans les nuages alourdis de neige. Nous nous étions dirigés vers le chasse-neige. A priori, rien ni personne, tout semblait désert. Le corps trapu du chef s'était arrêté à quelques mètres du *Good Roads*.

« Pas de traces de pas, avait dit Samuel, rien que de la neige vierge tout autour.

– Oui, j'ai vu. Et pas de trace non plus du vieux Stephen. »

L'air soucieux, le chef a fait le tour du camion, au large afin de ne pas brouiller les pistes éventuelles. Des photos de la neige immaculée, du site en plan large et pour finir, de la cabine telle que nous l'avions découverte : porte grande ouverte malgré le froid ambiant. Sans un mot, j'avais escaladé les trois marches recouvertes de glace qui menaient au poste de conduite. Rien, ni personne. J'avais pris quelques photos de l'intérieur glacé de la cabine, des traces de sang sur les vitres ainsi que de l'unique siège, son capitonnage gris dégueulant sa mousse au-travers de larges déchirures. La polaire du vieux Stephen était recroquevillée dans un coin de la cabine, une boule grise toute tachée de sang. Et au pied du siège, la bouteille de single malt. Abandonnée et vide.

Une fois redescendu, j'avais tendu au chef la couverture polaire et la bouteille vide.

« Qu'est-ce que t'en penses, m'avait questionné le chef, ça sent pas bon, non ?

Des bisous glacés

– Oui. Peut-être un accident mais alors il est passé où, le vieux ? S’il était à l’hôpital, on nous aurait déjà prévenus, non ?

– J’ai appelé tout à l’heure, et rien, pas de blessé durant la nuit.

– Rien ne prouve qu’il lui soit arrivé quelque chose durant la nuit. Regarde. D’un doigt j’ai désigné la bouteille de whisky vide. Oui, et alors ? avait demandé le chef.

– Le vieux Stephen a un rite avec sa bouteille de whisky, on en a discuté quelques fois au bar « Chez Jenny », tout en écoutant du Hendrix : un verre pour chaque heure. Voilà son rythme pour la nuit : un verre par heure. Et comme il y a environ 7 verres dans une bouteille, en mélangeant heures de sommeil et heures de veille – et au vu de sa bouteille vide – allez, il a dû finir son whisky sur les coups de 6 heures du mat’.

– Donc, pour toi, si agression il y a, ça se serait passé en début de journée, ce matin par exemple. C’est ça ?

– C’est une hypothèse, ça vaut ce que ça vaut mais... Oui. Il est quoi... 10 heures, on l’a peut-être loupé de pas grand-chose. »

Le regard du chef s’est rétréci, il n’a rien répondu. De ses origines Cherokee, il avait hérité la large mâchoire bien carrée, le regard profond et noir, déstabilisant quand il vous regardait bien au fond des yeux, les paupières réduites sous la tension à une fente humide et sombre. J’ai eu une pensée pour Maureen. Maureen, ma femme, la mère de nos deux enfants... Et s’il y avait un dingue qui rôdait dans les parages ? Il fallait que je l’appelle. J’étais parti très tôt ce matin, l’école était fermée pour cause de panne d’électricité, pas de raison de sortir mais on ne sait jamais.

Je l’ai appelée sur mon portable. J’ai longtemps laissé sonner mais rien, personne n’a décroché. Bon, elle devait être dehors en train de jouer avec les enfants, bataille de boules et bonhomme de neige, une carotte à la place du nez et des yeux noirs comme des boutons. Des yeux sans vie. Des yeux de tueur. La nature et ses jeux d’hiver avaient repris tous leurs droits dans notre jardin, c’était le moment d’en profiter, non ?

Puis mon regard a accroché quelque chose... Au loin, à environ 50 mètres d’où nous nous trouvions, le chef Samuel et moi.

Des bisous glacés

« Je vais aller voir là-bas, passe-moi l'appareil.

– Qu'est-ce que tu veux voir là-bas, y'a pas de traces dans la neige. Tu vois quelque chose ? m'a demandé le chef.

– Je sais pas, il me semble... »

Je me suis tu pendant que mon regard se perdait au loin, à la lisière de la Dead-Wood. Une ligne de front composée en majorité de conifères, les Pins Tordus. Et cette forme sombre, suspendue à deux/trois mètres du sol, c'était quoi...

« J'y vais.

- T'as raison, a répondu le chef Samuel, et moi je vais voir pourquoi il s'est arrêté là, ce soiffard de Stephen, et crois-moi, il a intérêt à avoir une bonne raison, sinon ça va chier. »

J'ai rien répondu, je suis parti, direction la première ligne des Pinus Contorta – les Pins Tordus – crapahutant du mieux que je pouvais parmi les champs submergés de neige et de glace. J'ai crapahuté encore et encore et plus je m'approchais de la Dead-Wood, plus cette forme suspendue m'intriguait. Au début, j'ai rien vu de précis. Et quand j'ai enfin compris ce que j'avais devant moi, je me suis arrêté à quelques mètres d'un conifère. Le plus grand, le plus solide avec là, pendu à une branche, le vieux Stephen. J'ai fait demi-tour et rien, pas d'autres traces que les miennes, incrustées dans la neige. De nouveau je me suis tourné vers le vieux Stephen et j'ai fait quelques photos avant d'investir la zone. Suspendu par le cou, le vieux, j'ai frissonné devant cette branche en forme de pointe qui lui traversait le cou de part en part et le maintenait suspendu au-dessus du sol. Et tous ces fluides qui dégouttaient de son corps, de ses jambes nues à la sidérante peau bleue, des rigoles rouge sang serpentant dessus. Puis son visage... Vite, quelques photos avant que les corbeaux ne lui bouffent les yeux. J'ai grimacé devant ses lèvres, bleues elle-aussi, sa langue épaisse et noire sortie de sa bouche et dardée vers le ciel dans une ultime révolte. Et puis son regard, cette supplique de pupilles bleutées injectées de vaisseaux rouge sang. Pas de traces de pas non plus pour arriver jusqu'à son calvaire, rien, neige vierge comme autour du *Good Roads*. Quel animal serait assez fort pour emmener le vieux Stephen dans sa gueule, parcourir tout ce chemin et suspendre ain-

Des bisous glacés

si le vieux à une branche ? Et sans laisser de traces comme pour rajouter au mystère. Un oiseau ? Non, rien d'assez gros ni d'assez fort dans la région. Alors quoi, un ours noir, une tribu de loups, un puma ?

Non, ça ne collait pas. Parmi les animaux de la Dead-Wood, aussi sauvages soient-ils et tous affamés, aucun n'avait ce genre de comportement. J'ai jeté un dernier regard au vieux Stephen. Venu des profondeurs de la forêt, au loin j'ai cru entendre les premiers riffs d'un morceau mythique et sauvage, l'idole du vieux Stephen, Hendrix lui-même. Mais ce n'était rien, juste le bruit du vent. Pour l'instant, ce meurtre rituel, rien ne pouvait l'expliquer. J'ai fait demi-tour, direction le *Good Roads* et le chef Samuel.

« Hé ! t'as vu ?, a dit celui-ci en débouchant de derrière le chasse-neige, j'te jure, un chasse-neige ça s'entretient, nom de dieu ! Tellement de débris dans les chenilles, ça les a désalignées. Et je te parle même pas des caoutchoucs tout fissurés. M'étonne pas que... ». Devant ma tête décomposée, le chef s'est tu. Devant la photo exhibée, via l'écran de l'appareil numérique, ses paupières se sont rétrécies. Juste un regard profond et lourd, humide comme s'il pleurait. « C'est quoi... Ça ?

– Ça, c'est ce qui reste du vieux Stephen. Je l'ai trouvé là-bas, suspendu à un arbre. Par le cou, à une branche... Juste là. »

D'un doigt j'ai mimé l'endroit où la branche en forme de pointe l'avait pénétré. Le chef m'a regardé, puis a regardé la photo sur l'écran de l'appareil. Puis m'a fixé de nouveau.

« Des traces ?

– Non. Aucune trace de pas entre le chasse-neige et l'arbre où il est pendu.

– Y'a pas un animal capable de faire ça dans la forêt, j'ai rajouté. Pas un. Même un puma adulte ne pourrait pas faire ça.

– Je sais. On va appeler le service ambulancier et faire le relevé des traces. Si on en trouve. On y va. »

Quand nous sommes revenus, le chef et moi, vers la Chevy Camaro, j'ai eu l'impression – fugace et dérisoire – de laisser loin derrière moi toute cette noirceur. Au plus profond de la forêt. Devant nous, la voiture

Des bisous glacés

brillait sous un soleil maintenant dégagé. Oui, la curieuse sensation de tourner le dos à toute cette horreur sans me douter que celle qui nous attendait, là, devant nous, était bien pire encore.

Quand je suis rentré à la maison en fin d'après-midi, Maureen et nos deux enfants avaient disparu. Dans le garage, aucune trace de la Honda Civic de Maureen. Depuis je ne les avais pas revus. Et ça aussi, rien ne pouvait l'expliquer.

Retour à la réalité. J'ai regardé la montre encastrée dans le tableau de bord de ma voiture de flic : 17 heures, et la nuit qui s'annonce. Gelée, avec des bourrasques de vent hurlant dans les rues de Neverhope depuis plusieurs jours. Le Chinook, le vent des migraines. Sortir avec ce vent qui vous cisailait le crâne sans relâche, c'étaient les maux de tête assurés. Le Chinook, le vent mangeur de neige, son deuxième surnom, son souffle violent dispersant la neige avant qu'elle puisse s'accumuler sur la route. Mais là, rien. Juste les hurlements d'un loup géant, affamé et furieux, et cette neige entassée sans fin ni raison. Les enfants se nichaient entre les jambes de leur mère, les femmes regardaient leurs maris dans l'attente d'une solution et les hommes se tordaient les bras, impuissants. Il fallait attendre et supporter une nouvelle nuit sans chauffage ni eau chaude, à peine un repas mal cuisiné sur le coin de l'âtre.

Au loin les lumières clignotaient, palpitaient comme des cœurs aux abois. Je pouvais à peine les distinguer dans ce moment du jour, ce moment particulier où les ombres et les lumières se fanent, ces heures où l'on distingue moins bien les contours de la nature. Un moment de temps confondu que les vieux d'ici appellent « entre chien et loup ».

J'ai pris le micro sous le tableau de bord. La voix de Samuel me manquait. Le chef Samuel toujours en train de se plaindre, du temps, de la politique, de sa femme, de ses petits-enfants... Ah oui, les enfants. Doucement je me suis arrêté en glissant au milieu de la route. Précaution inutile, je n'avais vu personne depuis des heures, pas de danger de renverser qui que ce soit. Oui, le chef Samuel, enfin quelqu'un à qui parler. Pour une fois j'étais presque content d'entendre ses éternels reproches.

Sur le pare-brise, un vent cinglant faisait grésiller la neige. Personne

Des bisous glacés

sur les chemins de campagne, un froid de loup retenait tous les habitants chez eux. Et les routes désertes, je n'avais qu'une seule envie : rentrer chez moi. Même si rentrer chez moi, en ce moment, c'était me retrouver seul entre mes quatre murs glacés. Sans électricité et face à mes souvenirs. Certains soirs ils m'arrachaient des pleurs à n'en plus finir... Mes deux enfants, Jack et Cassidy, et Maureen, leur mère, où êtes-vous passés ? J'ai porté le micro à ma bouche.

« Ouais, j'écoute.

– C'est moi.

– Qui moi ?

– Moi, Tom. Qui veux-tu que ce soit ?

– Ouais, t'as raison, il n'y a que deux idiots comme nous pour être sur la route par un temps pareil.

– Oui, je sais.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Rien. Enfin pas grand-chose, il y a des lumières au loin, ça clignote, je vais aller voir.

– Tom, fais attention, tu veux pas m'attendre ?

– Oui et si c'est un accident, avec toute cette neige. Tu te souviens ce qui est arrivé au petit Jimmy, hein ?... Non, faut que j'aille voir.

– Bon, fais gaffe, toi et ta manie de jamais m'écouter. T'es où ?

– Je suis à l'embranchement, juste avant la forêt, à côté du Black-Lake.

– Ok, j'arrive, je suis à côté. Et attends-moi nom de dieu !

– Oui... Papa. »

J'ai raccroché. Je souriais - pauvre sourire - quand j'ai remis la voiture en marche. Papa, le surnom qu'on donnait tous au chef Samuel. Un vieux ronchon, trapu comme un ours, court sur pattes et bourru, c'est rien de le dire. Il me disait souvent qu'avec sa femme, la douce et ferme Maddie, ils s'engueulaient régulièrement. Période de conflit où chacun campait sur ses positions puis l'un des deux, souvent elle d'ailleurs, faisait le premier pas et de nouveau ils se rabibochaient. Et c'était reparti pour

Des bisous glacés

quelques mois de bien-être, de tendre complicité. Leur vie se déroulait ainsi, cahin-caha, jusqu'à la fin assurément.

Oui, un brave type le chef. Chef de la police locale depuis des années, toujours prêt à aider les autres, à s'inquiéter de ce qui ne va pas – Samuel, le papa que l'on aimerait tous avoir. J'ai eu une pensée pour mes enfants. Et Maureen. Mes paupières ont commencé à vibrer. Un signal que je ne connaissais que trop bien, depuis quelques jours ils précédaient la crise de larmes. Vite fait je me suis occupé l'esprit.

Bon, les lumières, par-là, je me suis dirigé vers elles. Tout en roulant, j'ai repensé à ce qui s'était passé ces derniers jours dans notre bonne ville de Neverhope. D'habitude si calme et là, tous ces morts.

Ça avait commencé avec la neige. Puis la mort du petit Jimmy et du vieux Stephen, et d'autres encore avaient suivi. Et enfin la disparition de Maureen et des enfants.

Un mètre de neige tombé en 48 heures, qui aurait pu prévoir. Et un de ces blizzards avec ça, des pointes à 130 Km/h. Une tempête historique. Et le reste avait suivi : coupures d'électricité, routes impraticables, transports aériens suspendus. Les familles d'ici, toutes issues de ce bon vieux Montana, avaient beau être composées de fervents pratiquants, le bon Dieu ou qui que ce soit d'autre nous avait apparemment bien laissés tomber.

Tout de suite, les produits de première nécessité avaient commencé à manquer : plus de pain, plus de lait, les stocks avaient vite fondu, les habitants par peur du manque s'étaient rués dans les rares boutiques encore ouvertes. Elles avaient toutes fermé les unes après les autres - cette fichue électricité toujours en panne - et les frigos s'étaient arrêtés à leur tour. Et Maureen qui commençait à s'impatienter, à s'inquiéter, *et si on a plus à manger, et les enfants, on peut pas les abandonner, comment on va faire...*

J'avais beau lui dire que tout irait bien, que, dès que possible, Samuel et moi, nous irions chercher du secours, que la cave était encore pleine, elle ne m'écoutait pas, serrée sous une couverture, blottie avec les enfants sur le canapé du salon face à la cheminée.

Des bisous glacés

Nous en avions souvent parlé, jusqu'à une heure avancée de la nuit tellement ce sujet nous tenait à cœur, surtout à Maureen, *oui, jusqu'où irais-tu pour sauver tes enfants, NOS enfants, hein ? Jusqu'à tuer pour les sauver ? Parce que moi je pourrais, oui je pourrais tuer pour eux et toi ? TOI ?* Voilà ce qui la tourmentait quand nous parlions de nos enfants et de ces pays criant famine, là où même le soleil et la chaleur perpétuelle ne pouvaient cacher et atténuer la misère, l'impuissance des parents à nourrir leur progéniture. Pas de quoi manger, les enfants aux ventres distendus crevaient de faim et de soif, nus dans la poussière. Serait-ce cela notre futur commun, des hordes de gens affamés, jetées sur les routes par les changements climatiques, sécheresse et tsunamis, glace qui disparaît dans l'Arctique et certaines régions du globe anormalement ensevelies sous des mètres de neige...? Et pour finir, tous ces miséreux à l'assaut des grandes villes pour trouver de quoi manger, juste de quoi se nourrir. Et face à eux, les riches, les puissants protégés par d'immenses colonnes d'hommes au long manteau, bardés d'armes et le regard froid... Oui, ça notre futur ? me demandait Maureen les larmes aux yeux quand on voyait ces images sur CNN, nous quatre confortablement installés devant la télévision, moi une bière à la main, la cheminée tirant à bloc. Je n'avais pas la réponse, alors je me taisais – fallait-il avoir honte de bien vivre ?

Et quand ma femme me fixait de ses yeux flamboyants, je voyais aussi à quoi elle pensait, à ce qui l'effrayait au-delà de tout : sa mère l'ayant délaissée à l'âge de deux ans, l'abandon sous toutes ses formes la terrorisait. Je cherchais à la rassurer. À tort, je croyais y être parvenu.

J'ai éteint le moteur de ma voiture, une Victoria Crown imposante. Toutes ces morts me hantaient. Depuis la disparition de Maureen et des enfants, je n'arrêtais pas de penser à eux. Et à Maureen. Maureen... Quand elle se peignait le matin dans notre chambre, face à la coiffeuse, avec cette façon de pencher la tête du côté où la brosse tirait ses cheveux bouclés, son regard dans le miroir posé sur moi, l'air de dire, *je suis heureuse que tu me regardes ainsi*. Et ces nuits après avoir fait l'amour, moi niché dans son dos, nos désirs enfin assouvis, le bas de nos ventres encore humides. Le vent soufflait dehors, et j'aimais ces instants où nous

Des bisous glacés

étions tous les deux, enfin seuls tous les deux. Mais c'était bien plus que cela – nos moments de tendre complicité – j'avais un besoin vital de ces instants où j'avais la sensation enivrante d'être en elle, nous deux seuls au monde et elle était à moi, oui, à moi et rien qu'à moi. Maureen, est-ce que je l'aimais plus que tout ?

Jack et Cassidy, mon fils et ma fille, j'aurais tout donné pour eux, ma vie même, sans problème. Mais il y avait l'ombre de leur mère projetée sur eux, son besoin constant d'être rassurée et ces zones obscures de plus en plus présentes en elle, un requin noir errant sous la surface de son visage à la beauté fragile. Je me posais souvent cette question, effrayé à l'idée de découvrir cette vérité si dérangement : qui avait le plus besoin de moi, elle ou eux, mes deux bambins ? Et moi, de qui avais-je le plus besoin ? Je ne pouvais, ne voulais pas le savoir. J'avais l'impression de si bien connaître Maureen et pourtant... Son côté obscur et mystérieux m'obsédait. Qui était-elle vraiment ?

La neige m'a encerclé en silence, une armée de flocons ouatés, invisibles dans la nuit. Ils recouvraient tout, silencieux omniprésents, mortels sous leur apparence légère et trompeuse. Un léger sourire aux lèvres, le regard dans le vague, je nous revoyais, ma femme et moi, marchant dans la Dead-Wood si accueillante l'été. Souvent nous nous allongions sur l'herbe, le regard au loin, perdu dans cette lumière incroyable du Montana, le bleu du ciel – Big Sky Country, le pays du grand ciel – rythmé par le doux balancement des branches au-dessus de nous, et nous étions bien. Oui, bien était le mot juste.

J'ai redémarré le moteur, le froid gagnait déjà l'intérieur de la voiture. Tout de suite la clim' est venue réchauffer l'habitacle. Voilà, c'était si simple, rien qu'un bouton à presser et tous vos problèmes étaient résolus. C'était devenu ça, le monde occidental, un monde où la technologie représentait la solution à tous nos problèmes. Sauf pour ceux et celles qui s'étaient perdus en forêt par une nuit d'hiver, la nature ayant repris tous ses droits et renvoyé l'homme, l'être humain, à sa condition fragile de mortel.

J'ai dépouillé une barre de Raid chocolat-noisettes, je l'ai fourrée dans

Des bisous glacés

ma bouche. Le froid, la solitude, le manque d'affection, je me goinfrai de chocolat, je n'arrêtais pas. Bon.

Je me suis souvenu aussi du soir où Maureen avait envoyé le vieil Arnie à l'hôpital, le vieil homme vivant seul depuis la mort de sa femme. Arnie avait eu le tort de faire rentrer nos enfants chez lui, le soir d'Halloween, afin de leur donner leurs petits sacs de bonbons. Chaque année, les habitants de Neverhope préparaient des petits sacs de friandises qu'ils remettaient aux enfants quand ceux-ci venaient sonner à l'entrée. Ils leur offraient sur le pas de leur porte. Sans doute incommodé par les bourrasques d'air glacé, le vieil Arnie avait eu le tort de faire rentrer nos deux enfants chez lui. L'ayant vu depuis chez nous – Arnie était un voisin – Maureen avait couru jusqu'à sa porte et tambouriné jusqu'à ce qu'il ouvre. Elle l'avait giflé si fort – une bonne droite, oui – le vieux était tombé à la renverse. Fracture de la clavicule, le vieil Arnie n'avait pas porté plainte. Dieu merci. Ma fonction de policier ainsi que l'aide du bon Samuel, tout cela avait joué. Voilà qui était Maureen, une louve prête à tout pour sauver ses enfants. Même à tort. Même à l'excès.

Maureen n'était pas du Montana. Elle avait eu du mal, au début, à se faire admettre par la gens d'ici. Ce côté *friendly* l'agaçait au plus haut point, elle qui venait de l'Irlande, un pays où l'hospitalité n'est pas un vain mot. Presque une institution. Elle le disait souvent d'ailleurs, *je suis condamnée à être une expat forever*. L'Irlande avec ses brumes magiques, tout son folklore de mythes et de croyances. Quand elle en parlait de son Irlande, ses druides et ses bardes, la vie de la déesse Étain ayant bercé ses rêves d'enfant, ses yeux prenaient alors une expression étrange, envahis d'un brouillard venu d'ailleurs. Qui connaissait vraiment Maureen ? Nos voisins ? Moi, son propre mari, de plus en plus désespéré devant ses accès de violence ? Ses mystères me fascinaient et m'inquiétaient en même temps.

Malgré la tempête de neige et l'interdiction de rouler en voiture, Maureen était partie avec les enfants. Depuis, je ne les avais jamais revus. Évanouis.

Eux disparus, j'avais l'impression permanente d'étouffer, le cœur serré dans un étai. Notre famille me manquait cruellement... Maureen et nos

Des bisous glacés

enfants, une petite famille bien du Montana, habitant Neverhope depuis des années, tous les trois me manquaient plus que tout.

Et qu'est-ce que je pouvais bien faire, partir à leur recherche et me perdre moi aussi dans cette neige qui paralysait tout ?

Plusieurs fois j'étais venu me poster face à la forêt, la Dead-Wood imposante et sombre, une incongruité dans cet océan de plaines. Les premiers arbres s'élevaient aux abords des quartiers Nord comme une barrière infranchissable. Face à moi, la Dead-Wood semblait me défier de venir récupérer ma propre famille.

J'ai soupiré un bon coup. J'étais flic, mon boulot je devais le faire, et correctement.

La dernière trace d'eux. Un garde-forestier avait vu la Honda Civic de Maureen s'enfoncer dans la forêt avec ma femme au volant, patinant sur la neige, et nos deux enfants sur la banquette arrière. Quand ils avaient vu l'homme sur le bas-côté du chemin, les deux petits s'étaient accoudés sur la plage arrière et l'avaient regardé. « Un regard que je n'oublierai jamais » m'avait dit le garde-forestier. Dans ses yeux, on pouvait voir cette même expression étrange... Lui aussi ? Et qu'avait-il vu ? Il n'avait rien voulu me dire de plus.

Depuis leur départ subit – le matin de la disparition du vieux Stephen – on n'avait pas revu la famille Johnson. Jamais ils n'étaient rentrés chez eux. C'est-à-dire chez nous. C'est-à-dire chez moi.

Deux jours plus tard, on avait découvert un couple de randonneurs. Morts. Apparemment surpris par la soudaineté des bourrasques, ils n'avaient pas eu le temps de se mettre à l'abri. On les avait retrouvés, allongés sur le côté d'un sentier en plein cœur de la forêt, à moitié recouverts de neige. Abondants durant l'hiver dans la forêt, les animaux sauvages – loups, grizzlis et autres ours noirs – avaient dû sentir le couple enseveli sous la neige. Ils avaient gratté le sol et remonté ainsi les corps à la surface. Puis s'étaient servis. L'homme et la femme en grande partie dévorés, seuls les visages étonnamment intacts semblaient prendre le ciel à témoin de leur infortune, leurs yeux vides tournés vers un ciel blanc et sans vie. Et dans leurs cous, des points noirs cernés d'une chair

Des bisous glacés

enflammée et putride, parcourue de longs filaments rougeâtres malgré le froid glacial.

Deux autres agressions avaient suivies. D'abord un SDF nommé Edgard. Tout le monde ici connaissait ce pauvre bougre, vivant l'été dans les bois, à la saison froide dans le centre-ville – le Piazza Quartier. Recouvert en permanence d'un tas de cartons et de couvertures, il refusait énergiquement qu'on puisse l'héberger dans le gymnase de la ville, ouvert la nuit quand il faisait trop froid. Un employé du service communal l'avait découvert suspendu à une branche d'arbre, le cou mutilé par d'affreuses morsures. Sa chair putréfiée se teintait d'un violet sombre avec autour de nombreuses marques noires, des morsures sans aucun doute.

Enfin deux adolescentes, deux amies, Violet et Jenny, apparemment désireuses de découvrir la forêt sous son épais manteau neigeux. On les avait très vite retrouvées, pas encore marquées par les bêtes sauvages. Les deux jeunes filles devaient s'être perdues, la neige recouvrait tout, les chemins comme les panneaux directionnels. Sans repère elles s'étaient épuisées à crapahuter, à escalader les congères, s'enfonçant un peu plus à chaque pas dans une neige de plus en plus épaisse ; la nuit glacée avait fait le reste. On les avait localisées à quelques centaines de mètres des premières habitations, plantées dans la neige jusqu'à la taille, raides comme des piquets, deux épouvantails surmontés de cheveux blonds et glacés.

Pas de trace de lutte sur leurs corps, elles reposaient ainsi pour l'éternité, calmes dans leur écrin de glace. À la base de leurs cous, plusieurs trous comme des morsures. Là aussi la chair avait commencé à pourrir. Des animaux ? Des humains ? Un dingue qui se prenait pour Angel, l'amoureux transi de Buffy ?

Je me suis secoué, l'éclat des lumières devenait plus fort. Là... Juste derrière le virage. Le flash des warnings est venu dévoiler, sporadique, la voûte de la forêt, sombre et élancée comme une cathédrale gothique aux nervures végétales. Juste comme je m'engouffrais sous les arbres, une obscurité profonde m'est soudain tombée dessus. Instinctivement, face à la nuit, je me suis arrêté. Une dernière image de Maureen est venue ramper dans mes souvenirs...

Des bisous glacés

Il y avait ces nuits où il m'arrivait de me réveiller en sursaut et Maureen était penchée sur moi, un petit sourire aux lèvres. Qui était-elle quand elle me regardait ainsi, ses grands yeux me dévisageant en silence ? Je sentais sa main posée sur mon ventre, pas trop fort, non, pas trop fort mais suffisamment présente pour que je sente combien je lui appartenais. Même pendant mon sommeil. Cette main-là avait quelque chose de dérangent. D'exigeant. De primaire dans sa possession excessive. Malgré son léger sourire, ses yeux graves et sombres restaient plantés sur mon visage comme s'il y avait quelque chose en moi qu'elle convoitait et qui l'amusait en même temps. Loin de m'exciter – sa main sur mon bas-ventre – son attitude me mettait mal à l'aise. Oui, je dois l'avouer, mal à l'aise. Qui était-elle vraiment ?

Je me suis secoué. J'ai pris mon colt dans une main – je ne voulais pas prendre trop de risques, on ne sait jamais – de l'autre j'ai ouvert ma portière. Rien, ni personne. Juste une voiture stoppée devant moi, sur le bord du chemin, une Honda Civic apparemment. Mon cœur s'est mis à battre plus fort. Le silence ouaté de la neige étouffait tout en douceur : les bruits de la nature, mes pas sur le sol... Les cris des deux jeunes filles, Violet et Jenny, en train de se faire saigner.

Je me suis approché. Leurs reflets sanglants accrochés aux sommets des arbres, les dernières lueurs du couchant flamboyaient. Dans la pénombre, les feux clignotants de la Honda à l'arrêt ont imprimé leurs flashes orangés sur ma rétine, et c'est pour ça que je ne les ai pas vus tout de suite : assis sur un amas de neige, à côté de la voiture, les deux enfants... Mes deux enfants.

« Pwa-Pwa ! » Cette voix de petite fille ! « Papa, c'est nous ! » Une seconde voix est venue se mêler à la première, et j'ai cru que j'allais me trouver mal. Je me suis tourné vers l'endroit d'où elles venaient et ils étaient là : Jack et Cassidy. Assis sur une congère, ils me tendaient les bras et me souriaient. « Papa ! » Je me suis précipité vers eux... « Mes amours, mes enfants... Jack... Cassidy... » Je les ai serrés tout contre moi. Leurs petites mains glacées me serraient le cou, leurs haleines de givre soufflaient des mots d'amour tout contre ma peau.

« Papa...

Des bisous glacés

– Qu'est-ce qui s'est passé les enfants ? Où est votre mère ? »

Je me suis accroupi et quand ils m'ont regardé de près, c'est là où j'ai commencé à comprendre... Leurs yeux. Ils me fixaient, la pupille si dilatée que le noir avait envahi tout le blanc de l'œil. Leur peau translucide s'illuminait de doux reflets bleus et c'était comme de la glace, luisante dans la nuit et qui vous enveloppait en douceur comme un suaire de velours.

« *Pwapwa*, murmurait sans fin ma Cassidy

– *Papa*, lui répondait mon fils Jack en écho.

– Votre mère, elle est où les enfants ? »

Comme elle le fait toujours quand elle désigne quelque chose – ou quelqu'un – ma fille Cassidy a tendu son pouce. Son petit doigt potelé a désigné la forêt, là, juste derrière moi. Je me suis relevé brusquement quand j'ai entendu une voix toute proche. « Tom... Mon chéri, je suis là. »

Maureen ? Sa voix d'habitude si claire, si enjouée, là, on aurait dit... *Quoi ?* Une voix confuse qui gaillonne comme si elle avait des graviers au fond de la gorge. Je me suis retourné, je me suis levé et lui ai fait face : Maureen, l'amour de ma vie, la mère de mes enfants, se tenait là, immobile devant moi. Et enfin j'ai compris. Face à ce visage autrefois tant aimé, maintenant irréel comme illuminé de l'intérieur, sa peau crayeuse, ses lèvres noires et puis ses dents, quand elle m'a souri j'ai cru que j'allais hurler. Maureen s'est tournée vers les enfants. « Allez les petits, venez dire bonjour à votre père... Allez. » Ils se sont levés. Quand ils ont marché vers moi, leurs pas ne laissaient pas d'empreinte sur la neige.

« Papa, un bisou, oui un bisou Papa. » Ça, c'était Jack, mon fils. Toujours le premier à se faire papouiller, celui que j'avais serré dans mes bras en premier. Il venait vers moi, les lèvres retroussées sur ses petites canines pointues plantées dans sa lèvre inférieure. Derrière lui, Cassidy, ma fille. Elle me tendait les bras. « *Pwa-Pwa...* » Ma petite fille que j'avais portée dès sa naissance dans la douce chaleur d'un hôpital, elle couvrant ma veste de vernix, cette crème qui protège la peau des nouveaux nés. « *Pwa-Pwa...* Bisous. » De sa bouche coulait un mince filet argenté.

Des bisous glacés

Des jours que je ne les avais pas vus. Des jours à me torturer, à me demander... Et ils venaient enfin vers moi, demandant la plus douce des choses à un père délaissé, *Pwa-Pwa, un bisou, des bisous*. Une étrange langueur au cœur, je me suis accroupi et de nouveau je leur ai ouvert les bras. Mon fils s'est jeté sur moi, des baisers glacés sur mes joues, sur mon menton... Dans mon cou. Ma toute petite fille m'a pris une main. Elle l'a embrassée, ses petites lèvres gelées picorant ma peau.

Leur mère est venue nous rejoindre, son sourire livide s'est penché sur moi et tous les trois m'ont recouvert.

Des phares ! Une portière qui claque et la voix du bon Samuel a hurlé. Des coups de feu ont retenti, détonnant dans cet espace feutré. J'ai vu mes enfants adorés onduler, reculer en crachant comme des félins puis disparaître avec leur mère dans les sous-bois. Son colt à la main, le chef Samuel s'est penché sur moi.

« Tom, ça va ?

– Oui oui, ça va... Ça va.

– Viens, on se tire tout de suite. C'est trop risqué de les poursuivre maintenant. Viens. »

Il m'a tendu la main, je l'ai saisie. Je me suis relevé, je l'ai suivi.

Juste comme j'allais monter dans sa voiture, je me suis retourné vers le cœur de la forêt. Dans l'obscurité, sous les arbres j'ai distingué des points lumineux me fixer. Oui, six points lumineux à l'intensité envoûtante tendus vers moi. De temps en temps un clignement les cachait à ma vue puis ils revenaient se poser sur moi, comme ça, braqués, rivés, comme s'ils me demandaient de les rejoindre sous les arbres. Dans le noir ambiant j'ai cru entendre mes enfants me supplier, *allez viens, viens avec nous, p'pa ça va être si bon, on connaît plein de nouveaux jeux, tu vas aimer ça, on te jure, hein, p'pa, allez, quoi, viens, allez viens P'pa !*

J'ai voulu les rejoindre mais la main du vieux chef est venue se poser sur mon épaule. « Tom, tu ne peux rien faire pour eux, pas maintenant. Demain, demain on reviendra chercher ta voiture et on s'occupera d'eux. Comme il faut on s'occupera d'eux, je te le jure, on les laissera pas comme ça. Mais demain, ce soir il est trop tard. »

Des bisous glacés

Comme souvent, le chef Samuel, ce vieil Amérindien rempli d'expérience – papa comme nous l'appelions tous – avait raison, alors je l'ai suivi. Une dernière fois, juste comme nous partions rejoindre la route principale, j'ai tourné la tête en direction de la lisière. Les points lumineux me fixaient toujours, intenses, avec ce qui m'a semblé être une vague lueur de regret. À leur position dans l'espace, aux hauteurs différentes, j'ai su où était Jack, et où était Cassidy. Et où se tenait Maureen. À côté de nos enfants, tout près d'eux comme d'habitude. Le chef a accéléré, ils ont disparu de ma vue.

Nous roulions maintenant vers le commissariat. « C'est comme ça qu'ils arrêtaient les gens, m'explique Samuel, en simulant une panne. Ou en demandant de l'aide, leur chemin. Et puis... Qui aurait pu se méfier d'une mère et ses enfants.»

J'entends le chef me parler tout en fixant la route. Il fait chaud dans la voiture. Samuel parle pour me distraire, me faire penser à autre chose. C'est à peine si je l'écoute. Ma main droite me gratte. Je pense à Maureen et aux enfants, seuls et perdus dans cette forêt en train de guetter une proie, un promeneur, un garde-forestier. Un chasse-neige en panne avec son baba cool de conducteur... J'ai envie de hurler.

Mais rien, je ne dis rien, immobile et muet, muré dans ma douleur. J'ai besoin d'un contact, d'une présence. Et toujours cette main droite qui me gratte. J'observe le chef, notre père à tous. Proche et lointaine en même temps, sa présence massive me reconforte un peu. Il me parle toujours, je ne comprends rien à ce qu'il dit. Je fixe une grosse veine bleue qui pulse sous sa peau, comprimée par le col de sa chemise. Ma main droite me démange, je baisse les yeux. Une petite morsure, juste à l'intersection du pouce et l'index, là où ma Cassidy m'a embrassé un peu trop fort, une petite blessure rouge en forme de cœur.

Soudain un besoin vital, une envie de chaleur dans tout ce froid, quelque chose de bien chaud, de bien vivant, une soudaine envie de... La guitare aux riffs sauvages se fait maintenant entendre, ce chant millénaire revenu du cœur de la forêt, le morceau préféré du vieux Stephen, *Wild Thing*...

Des bisous glacés

*Chose sauvage,
Je crois que je t'aime,
Mais je veux en être vraiment sûr,
Alors viens et serre-moi fort,
Et Secoue-le, Secoue-le,
Chose sauvage...*

Je pose une main sur l'épaule du chef Samuel, je me penche sur son cou. Il me regarde, surpris puis horrifié. Trop tard. Une envie de mordre... Une envie de sang. Impérieuse. Je le prends dans mes bras, le secoue brutalement et je le mords, là, en plein sur cette grosse veine bleue qui palpite dans l'habacle. Si bleue, si tentante, elle explose maintenant dans ma bouche.

Papa, comme on le surnomme.

Chardon et orchidée
Agnès Barthelet

J'écoute la rumeur de la cascade en revenant de ma tournée matinale. Je cherche à me distraire, suis des yeux un chat en pleine chasse, tache tigrée sur la pente aux herbes folles. Le soleil commence à réchauffer doucement les rues. Mes épaules sont basses. J'ai l'impression d'avoir vieilli. Mes patients ont déteint sur moi, m'ont tendu un miroir. « Tu me ressembleras bien vite ! » Un jour, je serai à mon tour laid et fatigué... J'ai ausculté des vieillards aux membres rompus, perclus d'arthrose, épuisés par une vie de labeur à s'occuper des bêtes. Une fillette aussi, exsangue, que ses parents n'ont pas les moyens d'envoyer en sanatorium. Cette misère humaine m'accable plus que par le passé. Depuis mon retour au hameau, je ne me reconnais pas dans ma pratique de médecin. Les maux des humains prennent une dimension inquiétante. J'ai peur de la contagion, peur de finir dans ce tombeau de pierres naturelles. Ai-je pris conscience qu'avec le temps, ma propre vitalité s'amenuisait ? Est-ce la force d'une passion récente qui m'a rendu vulnérable ? Le parfum du chèvrefeuille vient chatouiller mes narines, emplit bientôt tout mon être. Je soupire. Retrouver la jeune fille aux orchidées... Devenir un homme neuf. En ville je pourrais me consacrer à l'enseignement. Ou proposer mes services à l'hôpital. On me hèle depuis la terrasse du café du hameau. Le maire. Je fais la sourde oreille. Je ne veux plus rien avoir à faire avec ces mentalités certes généreuses, mais étriquées. Je ne veux pas retourner à cette routine qui faisait ma vie. J'entends des pas vifs derrière moi. On court, on me cherche. Pitié, non...

« Père ! Regardez ce que nous avons trouvé avec Étienne, au bord de la rivière ! »

Chardon et orchidée

Je me fige. Je ne peux ignorer la voix de mon propre fils.

« Hyacinthe, tu sais que j'aime être seul lorsque je reviens du travail... »

– Pardonnez-moi, mais c'est si beau, je dois vous le montrer ! »

Mon fils a les joues roses d'avoir couru. Il me tend sa petite main.

« C'est un fossile, la queue d'un poisson. J'ai l'œil Père, n'est-ce pas ? »

Je caresse les écailles ancestrales, comme tatouées à l'encre sur la pierre claire. Et c'est moi que je vois, figé, prisonnier.

*

J'essaie depuis longtemps d'initier Hyacinthe à l'étude de l'anatomie. J'aimerais, comme tout père qui se respecte, qu'il suive mes traces. Clara m'a souvent reproché de l'empêcher de jouer. Jouer pour quoi ? Rêver pour quoi ? Il vaut mieux se bâtir au plus tôt un avenir. Je veux qu'il ait du caractère, qu'il se démarque des enfants de son âge. Les noms des os et des muscles humains ne l'intéressent pas. Pas davantage ceux des pathologies. Il préfère étudier les plantes et les insectes, dévore des livres d'histoire naturelle, de botanique, des traités d'entomologie. Il essaie de dessiner chaque spécimen qu'il observe, emmène toujours avec lui ce carnet offert par notre domestique avec ses maigres économies. Notre verger, semi-sauvage, est une mine d'or et de diamants à ses yeux. Assis dans les hautes herbes, la culotte pleine de terre, il construit son refuge et son cosmos. Ses constellations sont composées de petites bêtes grouillantes. J'arrive à l'emmener à la pêche avec moi. Il ne s'intéresse pas longtemps à cet art ancestral, qui demande patience et humilité. Il erre sur les berges, étudie les dos miroitants des poissons, aux endroits où le courant est moins fort, l'eau presque transparente. Il essaie d'hypnotiser les libellules et inventorie les plantes. « La sève de la Nature coule dans ses veines », dit notre domestique. « Il a du mérite. » Je m'agace de cet avis. Ce n'est pas son fils, il n'a pas le droit de chercher à le façonner à ma place. D'en faire un petit sauvageon. « Votre garçon est un savant. » Lorsque je pêche à côté de mon enfant, j'ai l'impression de ne pas comprendre la nature profonde de la rivière.

Chardon et orchidée

*

Clara, ma femme, fuit mon regard. Je n'aime pas son air insolent. Elle fronce les sourcils, agite sa tête au bout de son cou de cygne. Ma simple présence lui porte préjudice. Je suis un insecte indésirable. Ses pensées en disent long mais je la soupçonne de les forcer un peu, de les braquer contre moi. Lutte-t-elle toujours contre son ancien penchant pour moi ? Se souvient-elle de sa main se nichant dans la mienne ? Son jeune chat noir bondit sur son épaule, frotte amoureusement sa tête contre la sienne. Elle se laisse manœuvrer, rit doucement, semble y prendre du plaisir. Ce félin maigrichon, trouvé à notre porte, est son nouvel empereur. Le soleil joue avec leurs quatre yeux verts, irise le grand col de sa chemise en dentelle. J'ai toujours pensé qu'elle tenait du chat et de l'oiseau. Qu'elle appartenait au monde sauvage. Et qu'ici, elle m'avait attiré dans un piège.

J'ai hérité de cette ravissante bâtisse d'un oncle industriel. Sa maison de campagne, où il aimait passer des étés « proche de la terre », de ses forces telluriques. À trente-cinq ans je la reçus en cadeau. J'étais son unique neveu. Je ne sus d'abord qu'en faire. En la vendant aurais-je trahi la mémoire de mon parent ? Je n'avais jamais mis les pieds au hameau, j'étais un citoyen. Les chardons cloués sur les portes, malgré leur élégance, me semblèrent d'obscures superstitions. Ce site exerçait une certaine attraction sur les êtres, par sa grandeur et son intérêt géologique. Je dus l'admettre, il était plein de charmes. La maison, malgré sa rusticité, me plut par ses dimensions, la lumière qui traversait sa belle bibliothèque et sa cheminée décente pour affronter les rigueurs de l'hiver. Et son verger entretenu par le domestique de mon oncle, Étienne. Un brave homme qui comptait sur moi pour ne pas perdre sa place. Pieux et travailleur, sans âge, un enfant du pays. Tout près du verger, on entendait une cascade chanter, et le cri des moutons en pâture dans les collines. Le soir, on surprenait de magnifiques animaux gravissant les hauteurs du cirque. C'était un lieu à couper le souffle, mais étranger à toute mondanité, à toute sociabilité joyeuse et cultivée. Un lieu où on ne trichait pas. Où Dieu, s'il existe, semblait poser sa lumière. Il n'était pas question

Chardon et orchidée

pour moi de conserver et d'entretenir cet héritage. Jusqu'à ce que je la visse. La plus belle fille du hameau, et sans doute de la région. Elle était en harmonie avec le paysage. Yeux d'agate et lourde chevelure auburn, un elfe des bois. Une peau très claire, d'anglaise, alors qu'elle était fille du Sud. Le pharmacien était son père, seul homme de sciences du village. Instruite, travailleuse, éprise de sa terre. Je me présentai à son père. Il me garda à dîner dans sa coquette maison parée de chèvrefeuille. Il était veuf, sa fille la prunelle de ses yeux. Il ne voulait pas la voir s'éloigner, même s'il appelait de ses vœux un bon mariage pour assurer son avenir. Elle voulait reprendre l'officine de son père, gagner suffisamment d'argent pour voyager. Elle était pleine d'esprit, moins réservée que je ne l'avais cru. Après le repas, alors que je partageais une liqueur du pays avec mon hôte, elle raconta des histoires, des légendes très anciennes. Sa voix pleine de ferveur me donna le frisson. Tout son corps se tendait pour partir dans son récit, le vivre pleinement. Ses yeux brillaient du plus grand mystère. J'étais amoureux. J'ai tout quitté pour elle. Et je suis désormais un intrus dans ma propre maison. Au fond, cet univers n'a jamais été le mien.

Rejoindre l'Autre et son lit. Églantine. Abandonner le hameau et ces falaises qui m'étouffent peu à peu ?

*

Le hasard m'a conduit à Églantine. L'été dernier, je dînais en ville chez un confrère, ancien camarade étudiant à la Faculté, avec lequel j'avais noué une solide amitié. Nous quittâmes son appartement pour marcher un peu, le nez levé vers une voûte animée d'étoiles. Sur les quais, quelques promeneurs en famille ou entre amis profitaient aussi de la douceur de la nuit. Voilà ce que j'aimais en ville. Une légèreté, une insouciance dans la façon de vivre, bien qu'elle fût réservée à quelques nantis. J'oubliais les paysans et les éleveurs, occupés chaque instant par leur labeur. Mon désir de rêverie et de divertissement n'était pas montré du doigt. Nous parvînmes devant le théâtre à l'italienne, auréolé de lu-

Chardon et orchidée

mière, à l'heure où les spectateurs rentraient chez eux, charmés ou ennuyés. La foule s'éclatait pour rejoindre les fiacres attroupés. Je perçus une rumeur, suivie de quelques cris de femmes à la porte du bâtiment. « Qu'on appelle un médecin ! » Je me ruai pour découvrir une jeune fille au lourd chignon sombre, évanouie sur les marches. Je soulevai doucement sa tête. Elle respirait. Je pris son pouls, tapotai ses joues. Ses paupières frémirent puis deux yeux noirs et veloutés, légèrement en amandes, se posèrent sur mon visage, avec désarroi puis avec une infinie douceur. « Je suis désolée. » Elle se débattit pour se redresser bien qu'elle me semblât encore faible. Je la soulevai dans mes bras. Elle était plus lourde que ma brindille de femme mais je ne chancelai pas pour montrer ma force. Son regard m'avait retourné, sous mon assurance j'étais à vif.

« Je suis sotté, je n'ai pas mangé avant la représentation...

– Perdez-vous souvent conscience ?

– Je ne supporte pas bien les émotions violentes que le théâtre me procure... »

Elle rougissait, c'était superbe. Une longue silhouette à l'élégant veston se pencha sur nous.

« Merci Monsieur, je vous relaie pour m'occuper de ma sœur. »

Le jeune homme était plus grand que moi, bien de sa personne, avec un regard profond et franc, et d'épais cheveux noirs qui retombaient en boucles sur sa nuque. Il m'examina des pieds à la tête, sans honte. Je me renfrognai. J'eus le sentiment qu'il cherchait à soupeser ma valeur. Ma jeune étourdie retrouva l'usage de ses jambes et son frère la soutint jusqu'à leur voiture. Elle me regarda à la dérobée et sourit, ouvrant une délicieuse fossette sur sa joue pleine.

Mon camarade praticien me mit en garde : elle était la fille d'un avocat réputé et appartenait à une des meilleures familles de la cité. Son frère, Félix, veillait jalousement sur elle. Mon esprit et ma chair étaient mordus : elle était charmante et représentait l'interdit absolu. De retour au hameau, j'échafaudai déjà un plan pour la revoir, tandis que ma femme se glissait dans mon lit, transportée de joie, douce et fidèle

Chardon et orchidée

comme à son habitude. Je me savais misérable et ne cherchai pas à lutter. J'aurais dû piétiner cette joie et tout confesser. Mes rêves bondissaient hors du cirque. Je me sentais plein de sève. J'étais un jeune cerf, prêt à en découdre avec mes rivaux pour avoir ce que je voulais.

J'attendis que Félix soit appelé hors de la ville pour les affaires de son père et je me fis introduire à leur hôtel particulier, pour m'assurer que ma patiente d'un soir avait recouvré la santé. Mon ami médecin était estimé du père et reçu parfois à sa table, aussi la famille ne se méfia point. La jeune femme me reçut dans le jardin d'hiver, dans une robe de soie claire, au milieu de succulentes et d'orchidées splendides. Son père me salua puis dut s'absenter. Elle renvoya ses domestiques. À voix basse, je lui parlai vite d'amour. Je soufflai sur les braises et la quittai brusquement, jurant de lui écrire, de cacher mes missives dans le gigantesque laurier que j'avais croisé à l'entrée de leur propriété. Je retournai trois semaines au hameau. Je convainquis mon ami, réticent, de continuer à déposer mes lettres entre les branches de cette belle plante empoisonnée. Un soir, peu après mon retour en ville, elle se plaignit de migraines et resta seule à l'hôtel tandis que ses parents se rendaient au théâtre. Avec la complicité de sa femme de chambre, je m'introduisis à nouveau dans le jardin d'hiver. Elle fut à moi, brûlante et emportée. Les orchidées rayonnaient de plaisir et de conquête. Je vivais mes vingt ans à nouveau. J'étais cet étudiant ambitieux à qui rien ni personne ne pourrait résister. Je lui promis des choses impensables : le divorce d'avec ma femme, la fuite avec elle... Je ne sais si elle me crut mais elle ferma ses yeux tendres aux cils courts et très noirs et je vis le rêve adoucir encore ses traits.

Je prolongeai mon séjour en ville, trouvant toujours un prétexte. Mon avis médical était requis par mon confrère, l'exposition annuelle de peinture venait d'ouvrir ses portes... Le retour de Félix réussit à me faire déguerpir. Je rentrai brutalement, laissant un maigre billet entre les branches du laurier, qui dut instiller le doute dans le cœur d'Églantine. « Mon fils est souffrant, je dois partir. » Je ne promettais pas de lui écrire. Je ne sais si elle le montra à ses parents, je ne sais comment ils apprirent notre aventure. Par un début d'enfant peut-être, à faire dis-

Chardon et orchidée

paraître ? Mon confrère et ami me conseilla de me faire oublier. Je retrouvai une forme d'insouciance au fond du cirque. On ne viendrait pas me chercher jusque-là. Et ma réputation avait peu de chance d'être brisée. Le père et le fils n'allaient pas crier sur les toits que l'innocence de leur protégée s'était envolée.

De retour au hameau, à ma maison modeste et mon verger immense, j'envisageai de tout quitter. À commencer par ma femme, qui devait renifler la trahison sur ma peau ou dans mes regards fuyants. Elle m'évitait soigneusement tout en me poursuivant de ses yeux félins. Son front se plissait sous une colère froide et elle défroissait sa robe sans raison. Lorsqu'elle reposait à côté de moi, elle se tissait un cocon protecteur. Je le voyais presque luire sur son corps. Pour rêver librement, se panser et se penser loin de moi. Elle ne me laissait pas lui effleurer la main, ni les cheveux. Seul son jeune chat pouvait se coucher contre elle. Je ne crois pas qu'elle était jalouse de l'autre femme. Elle semblait surtout déçue d'avoir lié sa destinée à un être médiocre, commun, à l'image des autres bourgeois. Le premier animal venu était plus digne d'elle. Elle n'aurait rien voulu avoir à faire avec moi.

*

Je ramasse des galets avec mon fils. Il les empile en ruche ou cathédrale, caché par un large chapeau. Sa peau est blanche et fragile, comme celle de sa mère. Il me regarde furtivement. Cherche-t-il à savoir si je mérite encore sa confiance ? Lui a-t-elle dit la vérité ? Il hausse les épaules quand sa maison de pierres s'effondre. « Ce n'est pas grave, je vais la reconstruire. » La défaite ne semble ni l'effrayer ni lui faire honte. Je crois que je pourrais apprendre de lui, je le réalise à l'instant. Ma propre maison prend l'eau et le vent la fait trembler sur ses fondations. J'ai peur. Il n'y a rien pour moi ici, rien... Et pourtant j'aperçois, au creux des falaises, tout ce qui devrait satisfaire un homme : la majesté de la nature, l'honnêteté de ma mission humaine en ces terres isolées, mon foyer...

Chardon et orchidée

De retour de notre promenade, nous trouvons la mère de Hyacinthe dans la cuisine, occupée à laver tasses et théière.

« Laisse Étienne s'en occuper, dis-je, tu es un peu pâle... Tu devrais te reposer.

– Étienne a bien assez à faire. Je l'ai envoyé à l'épicerie.

– Tu as reçu pour le thé ?

– Oui, l'épouse du nouveau pharmacien. Elle m'a parlé de son quotidien et je me suis souvenu de ma jeunesse... »

*

Clara arrache de mauvaises herbes au pied des rosiers. Ses gestes sont précis et secs. Elle est toujours concentrée, attentive à ne pas perdre sottement son énergie. Elle ne doit pas rêver autant que moi. C'est ma femme, mais je me demande à quoi ressemble sa vie intérieure. Son corps est un arc tendu, affûté comme sa volonté. Celui d'Églantine est plus replet, s'abandonne parfois à des langueurs qui traversent aussi son regard sombre. Elle s'épuise à des rêves impossibles. Et lorsqu'elle leur succombe, elle se met en péril. Mon ami médecin ne l'a pas revue, ni au théâtre, ni à l'église, ni dans les rues. Comment a-t-elle survécu à mon abandon ? Elle que la moindre émotion frivole pouvait terrasser... Quel sera son avenir ? Je n'ose y songer. J'ai orchestré tout cela. J'ai guidé Églantine et Clara vers leurs solitudes. Parfois je rêve que le vent me secoue entre leurs deux corps, comme du linge à sécher, ou la robe d'un fantôme, et que je ne trouve pas la lumière de leurs regards.

Je me réfugie dans le verger et ramasse les pommes tombées. J'écrase mon nez contre leur peau rouge à l'arôme puissant. Je songe au sexe d'Églantine et je chasse vite la vision de ses cuisses accueillantes. Étienne se courbe derrière moi pour m'aider. Que ne suis-je simple et pur comme lui, heureux de rien, du cri du faucon, d'une bonne tasse de café le matin, du spectacle de la bruyère en fleurs dans les sentiers des causses ? L'enfermement au hameau a fait de moi une plante retorse, cherchant sans cesse à s'échapper pour avoir la meilleure place à la lumière. Du chiendent. Ai-je toujours porté cette fausseté en moi ?

Chardon et orchidée

Je lâche soudain les fruits, ils s'écrasent à mes pieds. Étienne sursaute. J'ai cru voir une ombre derrière le châtaignier, un mouvement agile et silencieux comme celui d'un animal. Je m'approche doucement. Les herbes sont couchées mais sous la foulée improvisée d'un homme. Il a serpenté entre les troncs. Je cours à la barrière du jardin et distingue un dos vêtu de toile bleu marine, un col mangé par des cheveux très noirs. Une crainte floue me serre les côtes. Il me semble avoir déjà surpris cette silhouette, dans les escaliers et la cour de l'hôtel particulier de la famille d'Églantine. Au pied du théâtre illuminé. Son frère est-il venu au village s'assurer que je suis bien retourné auprès de ma femme ? Ou exiger de moi réparation, comme à une époque déjà reculée ? Félix serait bien de cette trempe. Plus courageux que moi. À cette saison quelques touristes errent dans le hameau... Je dors peu ces dernières nuits. Je ne sais pas bien ce que mes yeux ont vu.

« Qu'y-a-t-il ?, me crie Clara.

– Rien, j'ai cru reconnaître quelqu'un qui ne peut pas être ici. Je me suis trompé...

– C'est rare de te l'entendre dire. »

Sa voix me semble plus bienveillante qu'hier. Je reprends espoir.

*

Je ne me lasse pas de la ritournelle de la rivière. Je voudrais retourner en enfance, à l'âge de Hyacinthe, et m'y baigner. L'explorer, jouer avec les serpents d'eau sans crainte. Seul et libre, caché derrière les arbres, étendu nu sur une plage de galets. Heureux prisonnier de ce miroir grouillant de vie. Aujourd'hui je me sens apaisé. Je contemple le martin-pêcheur, son vol scintillant, sa prise agile dans le ventre de la rivière. Quel champion !

Quelque chose heurte ma tempe et mon sentiment de puissance et d'abandon s'étouffe dans ma gorge. Plus que la violence de la frappe, le bruit contre mon crâne me coupe le souffle. Je tombe à genoux, regarde

Chardon et orchidée

couler un flot de sang que ma main ne peut arrêter. Tout cela vient vraiment de ma pauvre tête ? Une ombre s'étire au-dessus de moi, couronnée de cheveux bouclés. Je me tourne doucement. Je ris, très fort, malgré moi. Ma bouche est amère.

« Félix... lâche... J'aurais pu t'offrir un duel ! »

Il crache sur le sol et jette une pierre sanguinolente. Il se redresse comme un jeune coq, insolent et magnifique. En retrait, je découvre la robe gris clair, ajourée de dentelle, de ma femme. Elle a tout vu. Ses yeux verts ne quittent pas ma plaie mais elle ne semble pas vouloir me porter secours. Ses cheveux défaits brillent dans la lumière de fin d'après-midi. Je voudrais les caresser. Je glisse sur le ventre. J'entends les pas précipités de Clara s'approcher de mon corps. « Frappe-le encore, il faut faire croire à une mauvaise chute ! »

Félix ne répond rien. Mes pensées se troublent, flottent en nuages sombres. Je sens une pluie de galets s'abattre sur moi. Je protège de mes bras ma tête déjà bien meurtrie. Mon épouse me lapide avec sang-froid et adresse. Je l'entends reprendre sa respiration. Félix semble pétrifié. La douleur m'effleure à peine car je suis déjà loin. Un navire de papier emporté par le courant. Clara cesse. Je l'imagine essuyant la sueur à son front, avec dignité.

« Voilà, tu peux te débarrasser de lui. »

Les bras puissants de Félix me retournent sur le dos et me tirent dans l'eau, assez loin pour que la rivière me saisisse. La fraîcheur m'enveloppe. Les feuilles des arbres scintillent au-dessus de moi et le ciel commence à virer en un rose mystérieux. Je songe à de longues promenades au crépuscule, dans les causses. À l'heure où il faut être vigilant, où les bêtes peuvent surgir à chaque instant. La rivière lave ma chemise et mon pantalon maculés de rouge. J'aperçois ma femme, décoiffée, les joues colorées. Elle niche sa tête dans l'épaule de Félix. Le jeune homme lui caresse les reins. Ils s'embrassent comme deux adolescents, tâtonnants, d'une grâce à couper le souffle. Pauvre niais, je n'ai rien vu venir... Je n'ai jamais été le maître du jeu. Leur vengeance leur offre une rencontre, un nouveau sentier. Je vais vers l'oubli. Même mon fils sera

Chardon et orchidée

soulagé de me savoir disparu. Il pourra être lui-même. Je me laisse porter par la rivière sauvage, me détache de tout ce que je connais. Je n'ai jamais tenu que du sable entre mes doigts. Avant de sombrer, j'ai l'espoir fou de me changer en martin-pêcheur à la gorge saignante, et de m'élancer au-dessus des saules.

Marée noire
Éric Biesbrouck

Alors que la vitrine de la bijouterie est sur le point de rompre totalement, je me jette furieusement contre le verre de sécurité lézardé de mille traits concentriques, mais, à ma grande surprise, le matériau ne cède pas, c'est la vitrine tout entière qui s'arrache de la quasi-totalité de son cadre, ne restant fixée que par deux points centraux, haut et bas, qui la font tourner sur elle-même, comme une gigantesque porte tambour.

Entraîné par mon élan, je pars la tête la première et m'étale dans la devanture du magasin, aussitôt suivi par deux cents kilos de verre feuilleté qui viennent de briser leurs derniers supports, et, dans un fracas d'enfer, me recouvrent tel un gigantesque couvercle.

Les flics se rapprochent et je m'agite comme un poisson dans une nasse pour m'extraire au plus vite. Je les entends gueuler « Chopez-les ! Chopez-les ! ». Et puis, quelques galopades plus tard, le vide, plus personne dans le coin, je me retrouve seul, incapable de me déplacer entre les débris d'étagères, les éclats de verre et l'énorme paroi translucide dont le poids m'étouffe un peu plus à chaque seconde.

Respirer, respirer. Ne pas paniquer. Trouver une solution. Appeler, hurler avant qu'il ne soit trop tard.

« Au secours ! À l'aide ! ».

Un murmure, tout au plus.

La douleur, le froid, commencent à monter dans les jambes. Les fourmis par millions envahissent tout le bas du corps. La syncope n'est pas loin.

Marée noire

Dire que ce matin, je me sentais si fort, entouré de mes compagnons de lutte, les trois lettres sacrées marquées sur nos avant-bras. HDC. Tout vêtus de noir, armés de barres de fer, de masses ou même de haches, nous partions pour casser. Casser pour faire entendre notre cause, casser pour que cesse la folie de posséder, la folie de prendre aux autres pour accumuler chez soi. Casser pour libérer.

Il m'arrive de sourire en repensant aux adultes qui me côtoyaient lorsque j'étais enfant. Ils me trouvaient bien élevé, gentil, réservé. Ce n'est que vers l'âge de quinze ans que j'ai entendu une amie de ma mère utiliser le terme qui me convenait, et que je n'ai jamais oublié : « effacé ». Mon effacement était tel que je ne participais jamais à une conversation d'adulte. Il faut dire que mon père me l'avait interdit lorsque j'étais enfant, mais maintenant que la maturité approchait, il déplorait de devoir présenter à ses amis un ado qui ne prenait jamais la parole et ne répondait aux questions qu'en bafouillant des phrases de trois ou quatre mots.

Je sursaute, mes yeux s'ouvrent, je respire à nouveau. Alors que les cris s'éloignent, des ombres casquées apparaissent à contre-jour.

« Hé, Cédric, regarde un peu là-d'sous. Un de ces intellos de troisième cycle a réussi à se capturer tout seul. Mort de rire ! Là, y a vraiment de quoi rédiger une thèse ! »

Oui, ce sont bien des flics qui me dégagent. Ils font même plus, ils me sauvent. Quatre d'entre eux, au risque de se rompre le dos, déplacent la vitrine en piétinant les bracelets en or et les montres de luxe. Puis, l'un d'eux relève sa visière, s'agenouille et me regarde de près, pour voir si je suis mort ou vivant, je suppose. Son visage en sueur, dont les rides sont marquées par le noir de fumée, me souffle une haleine lourde de café. Ses grands yeux bleus me dévisagent un instant.

« Il est pas mort en tout cas. Comment tu t'sens, mon gars ?

– Ça va. Je suis resté coincé, c'est tout.

– Alors debout ! On va t'reconduire. »

Marée noire

Il m'attrape par la peau du dos et me soulève, mais, à peine debout, je retombe au sol. Le sang se remet à circuler dans mes jambes et me fait gémir d'une douleur atroce. Alors deux flics me prennent sous les aisselles et me portent quasiment jusqu'au panier à salade.

Baisser la tête, ne pas être fier de ce combat sans victoire, de ce pillage éhonté pour une soi-disant cause. La vie, c'est la seule vraie cause.

Bon dieu, c'est quoi ces conneries ? Qu'est-ce qu'il m'arrive ? J'étais pourtant un des plus virulents. Mes études de troisième cycle me rendaient sûr de moi, bavard, « agité du bocal » comme disaient mes adversaires. Je me croyais tous les droits. Bientôt diplômé, je me sentais le pouvoir du maître. Je serais adoubé, respecté.

En attendant, pas de privilège, le combat de rue, le risque à outrance. Faire la preuve de mon « jusqu'aboutisme ».

Je gueulais, moi aussi.

« Pas de quartier ! La révolution est en marche, car la révolution c'est vous ! Ils dévorent tout. Ils ne comprennent que la force, les coups, la violence. Nous allons leur en donner ! »

Les hurlements de la meute explosent et courent comme une vague sur les hommes en noir. Le soleil rouge du soir nous éclaire tel une mare de sang. Il est temps.

Je rajuste ma cagoule. J'y ai fait un gros trou pour la bouche car, sinon, le stress m'étouffe. Je vérifie une dernière fois le maintien de mes lunettes de motard, contre les *lacrymos*. Je n'ai pas de casque, c'est un de mes signes distinctifs avec mon brassard blanc de chef, un blouson volé à un CRS dont j'ai arraché les insignes, et mes « rangiers ».

On marche épaule contre épaule et « La voix de la meute », un militant aux cordes vocales surpuissantes, scande nos principaux slogans, les crédos qui nous hantent jusque dans nos rêves. Tout le monde répète avec frénésie et la vibration sonore nous électrise, malgré la peur.

On rejoint des manifestants « réguliers » et on ne fait pas de vague pour que leur service d'ordre ne réagisse pas pour nous virer. Certains nous parlent même comme à des potes un peu turbulents.

Marée noire

« Restez cool, les gars, ok ? On veut aucun grabuge. D'accord ?
– D'accord. »

Pourtant, une cinquantaine de types en noir, cagoulés, c'est assez impressionnant, ça promet forcément du « grabuge », non ? Mais, là, on est tombé dans une espèce d'œil du cyclone. L'ambiance est bon enfant, les syndicalistes entonnent des chants qui, pour nous, les « extrémistes », s'apparentent à ceux d'une chorale de kermesse.

On marche un bon quart d'heure au milieu du troupeau. On s'enfonce dans le centre-ville.

Les véhicules de police sont alignés à deux cents mètres de là, entourés par plusieurs dizaines de CRS dont certains sont armés d'un redoutable LBD. Ces véhicules sont une de nos cibles, mais, malgré quelques « attaques de diversion » menées par d'autres groupes, personne ne parvient à les approcher, pour le moment. Seuls quelques pavés et cocktails Molotov éclatent sur les fourgons de temps en temps.

Damien vient contre moi et me dit à l'oreille.

« Y a de plus en plus de flics. On va commencer ici. À deux heures, le magasin de fringues.

– Mais on s'en fout des fringues !

– Non, pas celles-là. Tu verras. »

Damien lève la main très haut, « Suivez-moi ». On sort des rangs et on se regroupe. Quatre flics sont sur notre chemin, ils nous font signe d'arrêter, de retourner dans la manif. On continue. Ils comprennent. Ils gueulent. J'en vois un qui appelle ses potes par radio. On fonce. Le surnombre est tellement énorme que les types volent littéralement et s'explorent par terre. On les piétine, on les tape comme des fous pour bien leur montrer qu'ils doivent nous foutre la paix. L'un d'eux se rebiffe sérieusement et m'attrape la jambe. On se met à cinq sur lui. D'un seul coup, un pied lui arrache son casque. Je double en pleine figure. Sa sale gueule est déjà rouge sang. Il ne bouge plus.

Frapper un homme à terre. Non.

Marée noire

Je cours. Malgré l'adrénaline de la première confrontation, je sens mes pires ennemis qui sortent de l'ombre, du fond de mon ventre, ils lèvent les yeux vers moi. Il faudra, encore une fois, que je les supporte, ces résidus de ma petite éducation de petit-bourgeois.

Je me suis tellement battu contre eux que j'ai souvent eu la conviction qu'ils étaient mes seuls véritables ennemis, en tout cas ceux qu'il me fallait abattre en premier. Mais comment ? En leur montrant qu'ils n'avaient plus aucun pouvoir sur moi, que j'étais libéré des entraves dans lesquelles ils m'avaient maintenu depuis toujours. En leur montrant que rien ne m'arrêtaît désormais, ni peur, ni morale, ni compassion.

La violence m'a tout donné. La liberté d'abord, en brisant mes chaînes et ma solitude d'un seul coup, puis l'immensité des rues et des places comme lieu d'expression. Elle m'a aussi donné d'authentiques adversaires : les flics. Nombreuses sont les personnes qui croient que nous méprisons, que nous haïssons la police. Ce n'est pas mon cas. Je respecte tous ceux qui ont le courage de descendre dans l'arène et de nous affronter, car je sais très bien la peur qui peut naître de l'absence totale de règles.

Petit à petit, la violence devint mon mode d'expression, ma façon de communiquer, et même d'exister. Que ce soit dans mes propos ou mes actions, ma violence ne laissait aucun espace à mes adversaires, elle les enfermait dans une mâchoire de fer qui n'avait qu'un seul but : les écraser.

À bout de souffle, je rattrape Damien. Il me voit arriver et me jette un œil.

« Tu l'as bien cartonné, celui-là.

– Ouais. C'est là ?

– Oui. Là, faut tout casser. En miettes. Y compris le patron s'il est là. Une salope de facho.

– Ok. Mais on avait dit « pas les commerçants ».

– Je te dis que c'est un facho. Je le connais. Tu vas voir. »

Ça bouscule sur la gauche. C'est pas des flics pourtant. Ha ! Un journaliste de Cyber Média. Ce type ose nous tirer le portrait avec un bras-

Marée noire

sard qui porte le nom de son journal pourri d'extrême droite ! Ils sont deux apparemment. Je sens que mes potes vont leur faire passer un sale quart d'heure. Tant pis pour eux.

Le magasin de fringues est fermé, mais la porte ne résiste pas au troisième coup de botte. Le patron et une femme sont derrière le comptoir, ils ont l'air terrifiés. La femme me fait penser à ma mère, petite, menue, bien coiffée et maquillée, j'ai peur qu'elle nous fasse un malaise.

Damien court, saute par-dessus le comptoir et attrape le type à la gorge. Il s'arrache la cagoule et hurle :

« Tu me reconnais, poufiasse ? Tu me reconnais ? »

Le type tremble tellement qu'il est incapable de parler. Damien commence par lui donner des gifles pendant qu'on balance tout par terre, qu'on casse et qu'on déchire.

« Oh putain ! »

Des cris viennent du comptoir. Mais que se passe-t-il ?

« Arrêtez ! Arrêtez ! Vous allez le tuer ! »

C'est la femme qui hurle en se prenant le visage dans les mains. Ses lunettes sont de travers, elle pleure, et personne pour la consoler.

Damien s'acharne sur le patron qui, apparemment, est tombé derrière le comptoir. Je suis pris de panique. Je me rue sur Damien et le projette contre la vitrine arrière. Le type est en boule, il se protège la tête de ses deux bras.

« Mais qu'est-ce que tu fous, bordel ? hurle Damien, hors de lui.

– Ça suffit. Il a compris. Tu veux le tuer ?

– Dégage ! T'as plus rien à foutre ici. Prends ton groupe et avance. On vous rejoindra. »

Je m'accroupis près de l'homme à terre. Damien a raison : mais qu'est-ce que je fous, bordel ? Je tremble de la tête au pied, j'ai du mal à respirer, mais surtout, j'ai envie d'aider cet homme, de tout laisser tomber pour l'aider. Urgence absolue. Je vois son œil sanglant qui me regarde à travers ses doigts.

La femme tombe à genou et sanglote, les bras tendus entre Damien et le commerçant, comme pour le protéger des coups.

Marée noire

Je prends son poignet, tout doucement. Je lui dis, bêtement « C'est fini, on s'en va ».

Damien m'attrape par l'épaule et me force à me lever. Il me fixe à deux centimètres et me dit d'une voix sourde « On en reparlera. Prends ton groupe et avance. On vous suit. »

Brusquement, j'ai envie de le tuer. Il écarquille les yeux.

Je regarde encore la femme, puis je me détourne brutalement. Je crie « Oh ! les blancs. Les blancs ! Allo ! On se barre d'ici. Vous me suivez. »

Je vois Franck et son pote Kevin qui continue de balancer des fringues dans tous les sens. Kevin a même l'air d'un chien enragé, il grogne en déchirant des robes de soirée comme s'il s'agissait d'uniformes SS. Il crache dessus, puis je le vois qui déboutonne sa braguette. Je vais à son contact.

« Kévin. Hé, Kévin, bordel ! Arrête, c'est bon ! On s'en va. Faut qu'on avance.

– Faut tous les crever.

– J'ai dit : on s'en va. »

Il me fixe comme s'il avait du mal à me reconnaître, comme s'il voulait ma peau, à moi aussi. Frank l'attrape par le bras et le tire dehors. Je gueule pour évacuer mon stress.

« Allez, derrière moi les blancs ! On se calme. On se regroupe. »

Kevin beugle comme un enragé. Qu'il fera justice. Qu'il est un tueur de bourreaux et que, ce soir, il les tuera tous.

Le magasin n'est plus qu'un tas de débris. Dans la rue, mes gars bourrent quatre ou cinq poubelles de fringues et y mettent le feu. Le groupe des jaunes, les éclaireurs, a déjà incendié deux voitures. Ça pue l'essence et l'huile brûlée. Au-delà, sur la place, je vois deux groupes d'au moins trente flics chacun qui se rejoignent au pas de gymnastique. Chico et Terry tirent un feu d'artifice dans leur direction. Puis un deuxième. Ça les arrête cinq secondes, à peine.

On s'engage dans la rue qui monte vers la citadelle quand j'entends hurler derrière moi. Damien et son groupe ont mis le feu au magasin de fringues. Ils applaudissent et font des bras d'honneur. Certains sautent de

Marée noire

joie. Bon dieu, si le proprio est à l'intérieur !... Mais non, je le vois, assis sur le trottoir d'en face, la femme le tient par l'épaule, ils regardent leur travail partir en fumée.

L'espace d'un instant, la femme tourne la tête vers moi. J'ai l'impression que son regard me vrille. La nuit commence à tomber et j'ai bien peur qu'ils aient froid, seuls, blessés et abandonnés. Mon ventre se tord et la douleur me fait grimacer.

« Tu pleures, bonhomme ? »

C'est Franck qui s'approche de moi. Je crache :

« Tu veux quoi ? »

– Attention ici, me souffle-t-il, la rue est longue et peut faire sourire si les flics se pointent en haut.

– Je sais. C'est pour ça qu'il faut se grouiller.

– Et Damien ?

– Il suivra. »

Il se retourne et gueule :

« On avance les blancs, bougez-vous le cul ! »

On ne progresse pas assez vite, les gars veulent absolument se dé-fouler sur les bagnoles ou les vitrines et on perd du temps. Ils détruisent complètement deux abribus. Ils renversent toutes les poubelles et en font cramer une douzaine. Quel feu de joie !

On ne pourra pas atteindre les fourgons, les flics sont trop nombreux maintenant. Mais, lorsqu'on arrive dans l'axe de la rue transversale, je vois que la manif passe encore sur la gauche, lentement, et empêche les flics de rappliquer trop vite de ce côté.

Ok, on va se faire une cible secondaire, une bijouterie, sur une placette, plus haut sur la droite. Mais le stress me noue tellement la gorge que je n'ai plus de voix.

« Kevin ! Franck ! Faites les avancer ! »

Franck me regarde et ne dit rien. Il a compris. Sa voix de titan domine le tapage alentour. Il envoie Kevin chercher les traîneurs et tout le monde se rassemble sauf quatre mecs qui s'en prennent à une vitrine, un peu

Marée noire

plus bas. Encore plus bas, je vois Damien et le groupe des verts qui se pointent. Ils les prendront au passage, ou pas.

Mais brusquement, ils se mettent à courir, se bousculent, sautent par-dessus les poubelles et les abribus cassés. Le choc. Venue de la Grand-Place voisine, une marée de flics les submerge et frappe à tour de bras. L'empoignade est d'une violence hors norme, seule une dizaine de verts s'échappent de la mêlée et courent vers nous.

Enfin, nous y sommes ! Les autres joueurs entrent dans la partie et ceux-là m'ont l'air à la hauteur : les verts s'en prennent plein les dents. Kévin voit ses potes se faire éclater la tronche ; il renverse la tête pour hurler de rire. Son ivresse me transperce à mon tour et efface ma peur.

Kévin, le plus fou de tous, mon frère, c'est lui qui m'a appris la violence. Il m'a aidé à la chercher, à la trouver au fond de moi, derrière les barreaux d'acier de mon éducation, de mes croyances, de ma raison. Il m'a aidé à préparer mon évasion, prudemment d'abord, car on ne sait jamais à quoi elle ressemblera, une vaguelette sans danger ou un raz de marée dévastateur. Puis, lors de mes premières manifs, lorsqu'il a vu la vague monstrueuse enfler et déferler sur mon visage, dans mes gestes et dans mes cris, il est resté près de moi, me retenant parfois de son énorme poigne, pour qu'elle ne m'emporte pas au-delà de la folie.

Franck aussi regarde ses amis se faire détruire. Il a envie de redescendre la rue pour les aider. Il se tourne vers moi.

« On va les dégager ?

– Non, on s'arrache. Et on court !

– Allez, allez, allez ! » gueule Franck à tue-tête.

Au pas de course, toute la meute remonte la rue, telle une marée noire qui inonde la ville. Le bruit de nos pas résonne entre les façades grises comme l'écho de nos passions communes. Les rares passants se collent aux murs, s'enfoncent dans le moindre creux.

Je ruisselle de sueur, je m'essuie le front. Les secondes deviennent précieuses. Les sirènes de flics se rapprochent tandis que d'autres émeu-

Marée noire

tiers font claquer des pétards dans d'autres rues. Le quartier tout entier s'embrase.

Sur la placette règne une ambiance d'enfer. La nuit est là et les flammes projettent des ombres immenses sur les façades des hôtels particuliers. Les jaunes brûlent tout ce qu'ils peuvent. Un petit groupe d'habitants rentre précipitamment chez lui. Une bouteille vide éclate sur la porte, une femme crie. J'en vois d'autres, derrière les fenêtres, qui nous regardent. J'ai la sensation d'asphyxier dans ma cagoule.

Franck me relaie et tente de lancer l'assaut sur la boutique de luxe.

« La bijouterie, là, au coin. C'est pour nous les gars ! On la prend ! »

Mon ventre me fait souffrir le martyr. Je ne veux pas les voir, mais je sais qu'ils me regardent. Ils sont là, dans mes tripes, à discuter à voix basse. « Que va-t-il faire ? Tout saccager jusqu'au bout de la nuit ? Et les gens du quartier ? Ils se terrent chez eux pendant qu'il brûle leur voiture. Ils ont peur pour eux-mêmes, bien-sûr, mais surtout pour leurs enfants, leurs vieux qui sont incapables de courir pour le fuir comme la peste. »

Deux vitrines d'au moins quatre mètres de long abritent un véritable trésor. Pas de volet métallique, du verre feuilleté, qui expose nuit et jour aux yeux de tous, sous de puissants *LED*, la nudité obscène de bijoux hors de prix. Le groupe au complet s'amasse et regarde, sidéré, la fortune qui s'étale sur la soie des présentoirs. La tension monte encore d'un cran.

« Écartez-vous ! »

Kevin attrape une poubelle et la balance sur la vitrine. Ça ne suffira pas. Cinq poids lourds s'acharnent à coups de masse pendant deux ou trois minutes. Une éternité.

C'est là que ma croisade s'est terminée.

Une fois arrivés au panier à salade, les deux flics m'ont attaché au banc de fer par des menottes aux chevilles et aux poignets. Et puis ils ont claqué les portes. Mes camarades les ont abreuvés d'insultes mais main-

Marée noire

tenant je suis seul et j'entends les cris et les tirs de *LBD* qui s'éloignent, se rapprochent, et s'éloignent à nouveau.

Je ferme les yeux, ma tête bourdonne et je retrouve enfin mon souffle. À quelques dizaines de mètres, la rage qui dévaste tout ne m'atteint plus. Mon seul souhait : revoir ma fac, mes profs, rentrer chez moi, tout effacer.

Gabrielle. Je ne l'ai pas vue depuis l'été dernier. Elle m'a sans doute oublié ou, tout au moins, remplacé. Marcher dans la vallée vers la maison de ses parents, la regarder me sourire, c'était un rêve ?

Un pavé percute la carrosserie du fourgon. Une tête de flic vient se coller au vitrage grillagé et une lampe torche m'éblouit, puis s'éteint.

Je referme les yeux. Je vois Stanley, un étudiant US, qui me disait tout le temps : « Laisse tomber Julien. Passe ta maîtrise. Après, tu verras. »

J'ai eu ma maîtrise. J'ai continué.

Je regarde mes mains d'étudiant, longues, fines, délicates, qui m'ont permis d'arriver jusque-là, à force d'années à tracer des mots, des nombres, des formules mathématiques, et j'ai le sentiment que tout s'arrête ici, dans cette cohue innommable.

Une explosion est si forte que le fourgon est secoué comme une boîte de conserve. Je n'entends plus rien. Des ombres noires se battent dehors dans un silence absolu. Les flics sont noyés sous la masse des « ultra » qui, je ne sais comment, se sont rassemblés et entreprennent de les massacrer. Je perçois l'absence de cri, le néant sonore, comme une privation supplémentaire, insupportable, et mon angoisse devient paroxystique. Je glisse sur le banc pour tomber à genou et demander que tout ça s'arrête, mais les menottes me retiennent et entreprennent de me couper les poignets.

Une nouvelle explosion fait trembler le véhicule et des flammes s'élèvent sur toute sa longueur. Vais-je finir grillé comme une côtelette sur un barbecue ? Kevin en rirait sans doute encore dans dix ans.

Marée noire

Mais non, les portes s'ouvrent et deux flics apparaissent sur fond d'incendie de bagnoles. Un des deux monte précipitamment, me détache et m'attrape par les cheveux pour me faire sortir à toute vitesse. On part en courant. On tourne dans une ruelle, non, sous un porche immense où sont réunis une vingtaine de types comme moi, menottés, et autant de flics. Un officier nous crie des paroles que je n'entends pas.

On nous pousse au fond du porche, une double porte s'ouvre, on nous pousse encore. On nous fait traverser une cour pavée. Je tombe deux fois sur cinquante mètres. On débouche dans la rue voisine. Plusieurs paniers à salade identiques à celui que je viens de quitter nous attendent, portes ouvertes en grand. On nous y entasse à dix par fourgonnette plus deux policiers armés qui s'installent face à face près des portes.

Un type invective les flics en s'agitant sur son banc. Un autre, en face de moi, baisse les yeux, il a une main couverte de sang qu'il regarde comme si elle ne lui appartenait pas. Un des deux flics me dévisage avec insistance puis se lève. Il empoigne mon blouson, me secoue et me crie dans l'oreille sans que je comprenne le moindre mot.

« Je ne vous entends pas. À cause de l'explosion. »

Il lâche mon blouson dans un geste de rage et va se rasseoir. Son collègue sort un téléphone et s'approche pour me photographier. Il retourne à sa place alors que le véhicule démarre. Je le vois pianoter pendant un moment puis me regarder d'un air sidéré. Ça y est, il doit m'avoir identifié. Je détourne la tête.

Mon regard erre sur les vêtements déchirés de mon voisin d'en face et je repense à mon frère, de trois ans mon aîné, avec lequel j'étais constamment en conflit. Lui était conforme aux souhaits de mon père. Vif, intéressant et drôle en société, il a toujours été convaincu de réussir brillamment, malgré des résultats scolaires médiocres. Après une tentative ratée de suivre des études supérieures, il a décidé, à la grande surprise de mes parents, de devenir CRS.

Très rapidement, il fut pour eux le représentant du bien, le protecteur d'une société en danger, celui que l'on pouvait citer en exemple, alors que j'apparaissais de plus en plus comme l'éternel mécontent, rejetant un

Marée noire

système qui m'avait pourtant donné « toutes les chances ».

La rupture était inévitable et, lors de ma dernière visite chez mes parents, à l'occasion d'une réunion de famille particulièrement houleuse, je volai à mon frère le blouson de flic que je porte aujourd'hui.

Nous débarquons dans la cour d'un commissariat de police en pleine nuit. Mes oreilles semblent vouloir recommencer à fonctionner et on nous crie de nous aligner le long d'un mur. Pas pour nous fusiller, malheureusement, comme le dit avec calme un flic au visage de comptable, mais pour nous informer rapidement de ce qui nous attend dans l'heure qui vient. Ensuite, on nous fait mettre en file indienne et entrer par une porte crasseuse dans cet espèce de bloc bétonné percé de carrés de verre qui semble bien être la façade arrière du commissariat.

Deux flics se trouvent de part et d'autre de la porte et dévisagent intensément chaque type qui entre. L'un d'eux me fait stopper d'une main au milieu de la poitrine. Il lève devant lui son écran de téléphone et me regarde pendant plusieurs secondes.

« C'est toi Julien Despré ?

– Oui, c'est moi. »

Il fait alors glisser son doigt plusieurs fois sur son écran puis le tourne vers moi. Je peux alors y voir la photo de mon frère, souriant, en uniforme de flic, sous laquelle est écrit : « Camille Despré, brigadier, CRS cinquante-huit, décédé ce jour en service, lors d'une opération de maintien de l'ordre ».

Un Ami
Thierry Chaumillon

La première fois que Gibus m'apparut, il marchait le long d'un mur d'un pas nonchalant, sans même me regarder. Indifférence totale de sa part et pourtant, j'ai tout de suite su que nous allions devenir inséparables. Mon observation me laissa même croire que je serais son premier ami. Une déduction validée par le fait de le voir toujours déambuler seul, mais qui s'avéra fausse dès que j'eus l'honneur de l'accompagner dans le quartier voisin.

Malgré mon penchant aux flâneries hasardeuses, l'autre côté du boulevard n'avait jamais titillé ma curiosité. Il y avait peu de commerces et pourtant, les gens passaient un temps fou à y chercher une place pour leurs voitures de plus en plus grosses, l'encombrement qu'elles causaient matérialisant à mes yeux la pauvre illusion d'une réussite. Cette portion d'arrondissement était fendue en deux par une longue rue qui montait à son extrémité nord vers une colline flanquée d'immeubles hideux où régnait l'insécurité. Plus bas, le quartier exhalait une odeur de solvant provenant d'une rangée de soupiraux, une fabrique de posters spécialisée dans les images d'Épinal de la cité phocéenne. Lithographies d'une mémoire qu'on espérait encore collective et qui s'étaient muées en fétiches indispensables pour les milliers de croisiéristes échappés des villes flottantes alignées sur les quais. Cependant dans le quartier, ça puait.

Un ami de Gibus avait choisi cet endroit pour s'asseoir, entre deux bouches souffleuses de vapeurs méphitiques. Pourquoi ? Je n'ai jamais eu la réponse à cette question. Il s'appelait Dragović. Il avait un chien qui ne nous aimait pas beaucoup, ce qui ne l'empêchait pas de nous in-

Un Ami

terpeller pour qu'on s'approche et le clébard finissait par filer droit. Il voulait parler avec nous, quand je dis parler c'est un bien grand mot. Il éprouvait surtout la nécessité de vider son sac et n'attendait pas trop qu'on s'exprime pour équilibrer la relation. Nous avions presque toujours droit à un long soliloque imposé par Drago comme il se surnommait, un quadragénaire aux dents jaunes et noires qui donnait l'impression d'avoir toujours été SDF. En lui accordant l'écoute dont il avait si besoin, on réalisait qu'elle n'avait pas été simple sa vie d'homme, elle justifiait amplement qu'il aille se foutre sous la rame du premier métro venu. Son accent des Balkans exigeait un certain entraînement pour nos oreilles mais à part nous, il ne trouvait personne pour épancher ses déchirements et son interminable pénitence.

Ses confessions finissaient toujours un peu pareil : après une logorrhée lancée comme un bolide, le moteur ralentissait avant de chuter dans le gouffre abyssal du silence. Quand la douleur est trop profonde, peu importe la langue, elle se passe du dictionnaire.

Depuis Sarajevo, un courant dégueulasse avait entraîné Drago sur ce bout de trottoir mal choisi mais qui n'appartenait à personne, qui ne dérangeait même pas les riverains, alors il avait posé ses fesses là, au milieu des passants qui l'avaient vite considéré comme un élément du décor. Son chien antipathique s'était résigné à le suivre, ce chien-là manquait d'idéal de toute évidence, or son maître, lui, croyait encore que quelque chose pouvait leur arriver.

Dans le cercle proche de Gibus, il y avait également Lipton, surnommé ainsi par Drago parce que plus facile à dire que Vengadamani Bhattacharya. Mais aussi parce que le jeune homme lui avait révélé que la partie de sa famille la plus présentable cueillait du thé dans la région de Darjeeling. Ça n'avait pas fait long feu ! Dans un éclair d'inspiration sublime, le surnom jaillit de la bouche du SDF. Vivre dans les rues enseigne l'art du raccourci.

Lipton était jeune mais ses yeux avaient l'air d'en avoir assez vu pour s'être ternis comme deux hublots en verre dépoli. Ils s'assombrissaient lorsqu'une Porsche Cayenne passait au ralenti et qu'un bras couvert de

tatouages guerriers lui faisait signe de remonter la rue, un peu à la façon dont on indique la niche au chien de garde dont l'unique fonction est d'aboyer derrière un portail. Elle était longue cette rue, et elle débouchait nulle part en quelque sorte, c'est-à-dire dans une cité où plus personne ne s'aventure sans raison, un territoire où la cruauté et la lâcheté bouillonnent comme l'huile d'une friteuse sous le soleil provençal. Dans cet enfer de l'argent facile, les plus gras disposent souvent des plus maigres, la chétivité de Lipton le trahissait : guetteur, c'était le bas de l'échelle de cette entreprise libérale. Alors le garçon allait s'asseoir sans broncher à l'angle d'un checkpoint imaginaire, il ne s'en plaignait pas d'ailleurs, « au moins je reste à la surface », clamait-il en comparant sa situation à celles de ces employés, otages du solvant du matin au soir dans un local semi-enterré, le tout à un tarif horaire injurieux.

Un jour, Drago l'interrogea : « Jamais tu n'as peur ? » L'indien ne répondit pas, alors le chien s'en alla pisser, ça devait l'ennuyer ces discussions d'humains.

Le jeune homme fixa ses deux grands yeux sombres sur Gibus et quelque chose de doux apparut comme de la lumière, mais par en-dessous, une sorte de lever de soleil dans un ciel d'orage. La tendresse s'était enfouie sacrément profond chez Lipton mais Gibus avait un don qu'il ignorait. Il ressuscitait l'enfance. Ils étaient noirs tous les deux et je voyais leur couleur comme deux aimants, ce serait mentir de dire que je n'en étais pas un peu jaloux. Lipton appréciait Gibus qui le lui rendait bien, il y avait une complicité entre eux, moi en revanche, je suscitais peu d'intérêt, je me sentais presque invisible. Pourtant, tout comme lui, j'étais venu chercher de nouveaux amis dans la zone, je commençais d'ailleurs à apprécier le petit rituel nouvellement instauré.

Chaque jour, Gibus m'invitait à le suivre et je le suivais, on franchissait le boulevard et si Drago manquait à l'appel, on s'installait à l'ombre d'un platane oublié par les promoteurs, le temps d'une petite sieste pour se remettre des nuits plus ou moins agitées. Il avait déniché un endroit au-dessus d'un glacis bordant la rue qui s'étirait telle une couleuvre, un promontoire à l'abri des regards et du tumulte. Le lieu offrait une position dominante qui nous permettait d'avoir l'œil sur un puzzle d'arrière-

cours où tout ce que la société fabriquait d'inutile semblait s'être entassé dans une imbrication de cloaques à ciel ouvert. Au bas de la rue, un toit plus important protégeait les bureaux de l'entreprise de posters. Derrière les baies vitrées, on y apercevait des hommes et des femmes hypnotisés par des écrans plats, des visages sans expression, à peine vivants. À l'extrémité opposée émergeaient de grands cubes blafards, des crimes architecturaux couverts de tags inconsolables. Gibus ne voulait pas que je m'éloigne, il s'était donné pour mission de veiller sur moi sans que personne ne le lui demande. Il aimait me voir manger en sa compagnie, il connaissait les bons endroits pour se régaler et c'est toujours lui qui invitait. Mais côté self-défense, il ne me considérait pas à la hauteur alors que moi, en le suivant, j'avais pris goût aux aventures louches.

Un après-midi, je ne sais pas vraiment pourquoi, nous devons être épuisés, nous avons dormi plus que de coutume sous les branches du platane.

D'habitude, je regagnais mon périmètre intime bien avant la nuit tombée, je craignais les heures de pointe, top départ d'une évasion massive où tout le monde se précipite chez soi tel que le feraient des fantômes accourant vers leurs tombes. J'ai toujours redouté ces ombres qui se frôlent au pas de charge, flottantes dans la lumière des phares et cloîtrées entre deux écouteurs pour s'imaginer ailleurs. Le plus loin possible.

Seulement ce jour-là, j'avais raté le chrono. Le mistral commençait à souffler mollement et nous nous laissions bercer par le frémissement des feuilles ponctué parfois par le moteur hargneux d'un scooter en équilibre sur sa roue arrière. L'ambiance s'est gâtée soudainement. D'abord des cris, pas très forts au début, des cris et un aboiement portés par le vent. J'ai tendu l'oreille et quelque chose s'est propagé, une poursuite qui semblait dévaler le grand toboggan formé par la rue en contrebas. Gibus s'est redressé le premier pour aller voir de quoi il retournait, il a penché prudemment la tête comme l'aurait fait le gardien d'un phare inquiet par le fracas des vagues. Les insultes fusaient sous le chapelet des réverbères, une voiture a démarré en trombe tout en haut de la rue et puis un enchaînement de coups a claqué dans l'air, rafale de kalachnikov.

Sur qui ? Sur quoi ? J'ai rejoint mon ami pour mesurer la situation.

Lipton courait avec un sac en bandoulière qui semblait le gêner dans ses mouvements. Le gros malabar à ses trousses respirait difficilement. Il éructait de singulières grossièretés sur tout ce qu'il renversait sur son passage. Il a fini par s'arrêter, essoufflé, il agitait les mains, de loin on aurait pu croire qu'il chassait des moustiques. Sa graisse avait sauvé Lipton mais pour combien de temps ? Le jeune indien s'est débarrassé du sac en le jetant par-dessus un mur puis il a repris sa course pour l'escalader plus loin, où sa hauteur lui paraissait franchissable. La Porsche a freiné bruyamment derrière lui et deux armoires à glace en sont sorties avec des intentions qui ne laissaient présager rien de bon. L'un d'eux a crié clairement « Toi, t'es mort ! ». Ils lui ont saisi une jambe et l'ont décroché comme un fruit pourri pour le balancer sur le trottoir. Le gros les a rejoints, il avait repris son souffle et la sueur qui dégoulinait de son crâne chauve le faisait scintiller, offrant à son visage un faciès poupin couvert de vernis.

Il s'est appliqué à planter le canon de son arme sur Lipton avec la délectation sardonique des brutes lorsqu'elles jouissent d'une vengeance.

« Le sac ! »

Sans réponse, un des deux autres a shooté plusieurs fois dans le corps étendu sur le bitume. La force qui accompagnait son geste supposait qu'il avait raté une vocation de tireur de coups francs au stade vélodrome.

« Où tu l'as mis, bâtard ? »

Lipton geignait faiblement, sans se débattre, attendre semblait déjà lui suffire puisqu'il savait où il était, dans un endroit où toucher le fond signifie rarement que l'on va rebondir. Il aurait été bien mieux à cueillir du thé au pied de l'Himalaya au lieu de servir de ballon de foot à une bande de narcotrafiquants cupides et ignorants. J'en ai déduit que c'était diaboliquement astucieux d'avoir inventé l'argent pour disposer sans limite des hommes. J'ai voulu en faire part à Gibus mais il avait disparu. Son ombre se déliait à présent sur les murs, le représentant tour à tour minus ou monstre gigantesque. Grâce à sa souplesse et son agilité, il dévalait sans un bruit, décidé, pensais-je, à venir en aide au pauvre garçon. Il fallait faire vite, les coups pleuvaient sur Lipton avec des

Un Ami

pauses qui ne se justifiaient que par ses silences à l'unique question : « Où est le sac ? »

Je ne connaissais pas l'intention de Gibus mais de toute évidence, face aux trois enragés, il ne pouvait pas faire le poids. Alors j'ai décidé de descendre moi aussi, sans même savoir si c'était un acte de courage ou une fuite désespérée mais j'y allais, à grandes enjambées, guidé par une mission somme toute obscure, peut-être un sacrifice héroïque dont tout le monde se ficherait très vite. Les règlements de compte pullulent dans cette ville, ça reste encore une chose révoltante mais depuis longtemps, c'est une ritournelle, un marronnier pour les médias, on s'y fait.

J'ai rejoint Gibus derrière une poubelle qui débordait, il paraissait réfléchir à une stratégie tout en fixant le grand plan lumineux que nous offrait la rue. Là-bas, à quelques dizaines de mètres, se trouvait Lipton qui commençait à saigner de partout en roulant des yeux sous les coups des deux sicaires. On n'était pas taillés pour leur faire face et la *kalach*, qui sentait encore l'acier chaud, ressemblait à un crocodile endormi. Gibus me fit signe de le suivre. Nous avançâmes à l'abri d'une palissade qui longe une bonne partie de cette rue, néanmoins ce qui me surprit, c'est que nous avançons à contresens de la scène d'exécution. Gibus tournait le dos à celui que je croyais que nous allions sauver et dont les faibles gémissements laissaient place à présent à des râles plus forts mais plus espacés.

M'étais-je trompé sur les intentions de mon ami ? En fait, ça m'arrangeait plutôt. Aucune envie d'entrer dans le cirque lugubre des gangs locaux, après tout l'indien, c'était son affaire. Il n'y avait rien à attendre d'une bande d'épiciers illicites prêts à flinguer ou se faire flinguer pour un patron « luxueusement installé à Dubaï » – je répète ce que Drago avait dit un jour car je n'ai aucune idée d'où se trouve cette ville.

Nous fendions à présent la nuit épaisse à l'abri des réverbères. Il avait l'air de savoir où on allait, Gibus, sauf qu'à un moment, il a stoppé net, un peu comme un gosse qui jouerait à « un-deux-trois-soleil ». Il a fallu

Un Ami

que je m'approche pour la voir, moi, la chose qui l'avait transformé en statue. Elle était là, couchée sur le trottoir. On apercevait la bête à travers le trou laissé par un bout de planche manquante sur la palissade. Les premières balles avaient donc été pour le clebs de Drago qui n'avait plus l'air antipathique maintenant. Mais son cadavre traduisait une terrible réalité : ils tiraient sur tout ce qui bouge, ces ordures ! On a continué à longer cette foutue palissade parce que fixer un cadavre reste un loisir peu convenable et ça file le bourdon. On s'est éloignés du chien mort comme pour assigner à résidence nos macabres pensées et, par là-même, tenter de sauver notre peau, d'autant que le bruit de l'arme reprit le pouvoir par deux fois. Gibus sursauta puis accéléra la cadence, je l'imitai sans réfléchir, chaque mètre d'ombre devant nous représentant une nouvelle promesse de s'en tirer vivants. Il y a des moments comme ça dans la vie, si terrifiants que la pensée se limite à l'essentiel : fuir ! Nul doute que Lipton avait subi le même sort que le chien. Le footballeur raté avait sûrement perdu patience, sans que le moindre carton rouge fasse barrage pour calmer son ardeur. Le gros charbonneur qui manquait d'oxygène avait réveillé la *kalach* mais ce qu'ils voulaient savoir, ils ne le savaient toujours pas. Où était-il ce foutu sac ?

Ils cherchaient sous les voitures à présent mais la volonté ne fait pas bouger les choses et c'est nous qui filions sans le savoir vers l'objet de leur obsession.

Non pas que ce sac nous intéressait mais on est tombés dessus, ou plutôt sur Dragović qui l'encerclait de ses bras comme un nourrisson abandonné qu'il aurait trouvé sur le seuil d'une porte. Il avait les yeux humides et la mâchoire serrée, ce qui ne nous empêchait pas de distinguer ce qu'il marmonnait entre ses dents gâtées.

« Ils ont tué mon chien ... ils ont tué mon chien ... »

Ça, on le savait, et vu qu'on ne l'aimait pas son toutou, on ne s'est pas attardés en condoléances. Drago nous surprenait malgré tout. Au regard de ce que sa carcasse avait traversé en malheurs, en souffrances pas toujours injustes mais de celles qui vous jettent cruellement par terre au point de ne plus vouloir se relever... son cœur était tout

Un Ami

chamboulé pour un chien ! Ultime fantaisie affective pour embellir sa vie. Mais cette absence, Drago l'avait vite remplacée par un nouvel amour, un sac plein de promesses, la seule justice rapide encore à l'œuvre dans ce pays. Pour un SDF, ce n'est pas rien. Il n'était d'ailleurs pas certain que tout cela fût vraiment bien réel vu que le sac lui était tombé sur la tête, derrière la palissade, à l'endroit même où il s'était installé pour capturer un bout de sommeil à l'abri des réverbères. Ironie du sort pour les dealers : le sac avait atterri sur le type le plus pauvre du quartier, ce qui le définissait instantanément pour ses poursuivants comme l'homme à l'espérance de vie la plus courte.

Dragović s'est redressé sur ses guibolles et avec Gibus, on a découvert qu'il était grand, c'était la première fois qu'on le voyait à la verticale. Maintenant, il marchait. Pas sur l'eau mais l'air de rien, ce sac venait de faire un miracle, modestement, sans se proclamer fils de Dieu. Il s'agissait de s'éloigner à présent, sans faire de bruit, et à force de ressembler à une borne kilométrique du matin au soir, il manquait d'exercice le Drago. On est passés devant lui pour le guider dans le noir car sa vue était comme le reste, en déclin. Hélas, il arriva ce qui devait arriver. Déséquilibré par le poids du sac, il s'est appuyé sur la branche morte d'un laurier malade. La cassure du bois a claqué comme une décharge électrique et durant quelques secondes, l'effroi le pétrifia jusqu'à lui donner l'apparence marmoréenne d'un héros de la grande guerre sur son piédestal. Les narcos sont aveuglés par l'argent mais ils ont encore de la feuille.

« Ça venait d'où ? » interrogea le bibendum qui continuait à suinter par tous les pores.

En guise de réponse, un des deux gorilles éructa des injures pendant que l'autre se dirigeait vers la palissade. On l'entendit s'approcher de nous d'un pas hésitant.

« Ça vient d'ici ».

Drago semblait momifié depuis le sale coup de l'arbuste. Il battait diablement son cœur et sur son cou, la jugulaire le certifiait, pour un

Un Ami

peu il allait uriner sur ses pompes déjà amplement souillées. Alors une nouvelle fois, Gibus s'est montré vaillant, j'irais jusqu'à dire suicidaire, ce qu'il a fait pour son ami, peu d'êtres humains l'auraient fait. Il s'est glissé par une des brèches pour aller toiser les malfrats, et, le voyant ainsi s'infiltrer, il s'est produit une chose encore plus curieuse, et que personne ne me demande pourquoi – parce je serais dans l'incapacité de répondre – mais je l'ai suivi.

Est-ce qu'on fait le bien uniquement pour les autres ou pour soi-même ?

Disons qu'il faut se résigner à se connaître un peu mieux chaque jour, des fois ce n'est pas très brillant, on se trouve même carrément pitoyable et puis survient le moment où on a l'impression d'oser l'impensable, d'entrer dans l'histoire par la grande porte qui, cette nuit-là, avait pris l'apparence de deux planches cassées dans une clôture. Avec Gibus, nous avons jailli en pleine lumière, sur une portion de la chaussée si bien éclairée qu'il m'a semblé que nous étions comme deux mouches à la surface d'une flaque de lait. L'homme à la *kalach* avança vers nous, mollement, il faisait onduler ses kilos, ce qui lui donnait l'allure d'un poulpe.

« Ceux-là j'me les fais. »

Il commença par nous viser mais comme tout était lent chez lui, j'ai eu le temps de faire défiler les souvenirs que je laisserais sur terre. Ce n'était pas glorieux à vrai dire. Avec un sursis, je pourrais peut-être me rattraper, pensais-je, et il a suffi que cette belle intention me traverse l'esprit pour qu'un index divin appuie sur pause.

« Ne tire pas ! »

Un des deux molosses se distinguait par son crâne garni de dreadlocks qui donnaient à sa tête l'apparence d'un pot rempli de fleurs fanées. Il a posé sa main sur le canon pour l'orienter vers le sol.

« Ça te pose un problème ?

– J'ai l'impression que tu ne comprends pas tout ce soir. »

Cette réponse faisait allusion à quelque chose qui nous échappait,

Un Ami

toutefois, elle provoqua un tic sur la figure du gros, une contorsion de sa bouche déjà bien vilaine.

« Y'avait combien dedans ?

– 25. Peut-être 30 000 lui a répondu le footballeur des rues.

– Putain de sa race ! »

Notre sauveur s'est accroupi et a fait un signe à Gibus.

« Approche ».

Le bon sens aurait voulu qu'on s'enfuie, séance tenante, l'espérance d'en revenir sain et sauf ne semblait pas compatible avec des gens aussi difficiles à satisfaire. Sous son allure de Bob Marley cabossé, il avait l'air doux et rassurant mais la nature humaine est une chose parfois effrayante car nous l'avions vu à l'œuvre quelques minutes plus tôt. Pour autant, Gibus s'est avancé vers le rastafarien avec un courage insondable, prêt à traverser la flamme pour faire face à la mort et l'étreindre. Encore chaud à quelques mètres de moi, le cadavre du chien de Drago gisait la gueule ouverte. Je percevais entre ses crocs un ordre silencieux, un aboiement pour se carapater au plus vite. À croire que mon ami était sous hypnose, et je le crus pour de bon en voyant l'homme agenouillé faire ondoyer sa main sur sa nuque avant de saisir le pendentif qui ornait son encolure.

« Il s'appelle Gibus ».

L'autre brute regardait la scène d'un drôle d'œil. Il a craché par terre et s'est approché des deux autres tout en branlant du chef.

« Moi aussi j'aime bien les chats. Mais je suis allergique.

– Ils ont un don », a ajouté le rasta.

– Ah ouais ? »

Alors il s'est mis à rire et j'ai vu cette minute comme une parenthèse enchantée. Quand les hommes ne tuent pas, ils ressemblent presque à des enfants.

« Quoi comme don ?

Un Ami

– Ils peuvent se réincarner neuf fois et à la fin, ils prennent l'apparence humaine. »

Sa réponse un brin solennelle, ajoutée à sa voix grave firent que les deux autres parurent décontenancés. Ils échangèrent un regard comme si soudainement, ils doutaient de sa santé mentale.

« Tu déconnes grave. D'où tu sors ça ?

– Mythologie égyptienne, répondit-il en continuant à promener sa main baladeuse sur Gibus qui avait fini par s'asseoir, les coussinets dé tendus, pour un peu il allait ronronner.

– Neuf vies les marcoux ? Alors je peux le fumer, il n'en est pas à une près. »

J'avais déjà entendu un paquet de conneries sur notre compte. Dès le Moyen Âge, l'église catholique nous avait persécutés, en particulier les chats noirs comme Gibus qui étaient associés au démon. On a dit aussi que nous faisons danser les morts, que nous pouvions lire le futur, que nous étions immortels, que nous prédisions la fortune en éternuant, que nous étions le fruit des épousailles d'un singe et d'une lionne, que nous avions sept vies mais neuf vies... On ne me l'avait encore jamais fait. Pauvres hommes. Leurs cerveaux compliqués les empêchent d'accepter que vivre est un flash de lumière qui commence et s'achève dans la nuit. Des étoiles filantes qui s'ignorent.

« Écoute mec ! Lève ton cul, on a un sac plein de thune à retrouver ! »

Le ton menaçant du gros mollusque pulvérisa l'algorithme de mes pensées. Je le voyais piétiner, les mains crispées sur la *kalach*. Pour autant, l'homme aux longues nattes continuait à cajoler Gibus et sa totale indifférence aux injonctions faisait monter le thermomètre. L'air devenait lourd, palpable, cette rue était une étuve incandescente à midi et devenait une boîte d'explosifs à minuit. À quoi jouait mon ami devant cette trinité ? J'ai eu peur qu'il m'oublie alors j'ai miaulé. Grand mal m'en a pris. J'aurais mieux fait de garder ma langue (de chat) dans ma poche.

« Y'en a un autre là-bas ! Un rouquin. »

En vérité, j'étais blond comme les blés mais la douche lumineuse des réverbères orange trompait leur vision. J'avoue que ce détail peut sembler dérisoire vu la situation, mais à toutes fins utiles, sachez que nous détestons être confondus et que notre pelage exige un minimum d'attention, au moins la même que nous vous portons. Ce qui, je précise, nous permet d'anticiper fréquemment la méchante turpitude des hommes et ce fut d'ailleurs le cas, à mesure que s'approchait de moi le balourd à la gâchette facile. Tant pis pour Gibus, pensais-je, je suis prêt à bien des efforts pour un compagnon de route mais là, je ne me sentais pas en odeur de sainteté. Tout mon corps fut parcouru d'un tressaillement musculaire et d'un bond, je disparus par là-même où nous avions surgi, ce trou dans la palissade assez large pour y laisser passer mes congénères mais pas un gros bipède avec son arme automatique. Elle, je l'ai entendue pondre une rafale, il s'en était fallu de peu pour que je sois transformé en passoire, il voulait faire un carton, le salaud ! Je ne lui avais pourtant rien fait moi !

En débouchant de l'autre côté de la paroi, mes pupilles se dilatèrent comme tout nyctalope qui se respecte. Dragović avait disparu, le sac idem. Peu importe, je courais à la vitesse d'un chat qui a eu la trouille de sa vie, m'élançant par-dessus les multiples embûches qui se dressaient sur mon chemin, chemin dont j'ignorais l'issue, la peur ça vous fait faire de ces trucs ! J'évitai comme je pus un carnaval de détritrus plus ou moins faisandés et disséminés parmi les ronces. Une souris qui passa par là me vit bondir au-dessus d'elle sans que je lui prête la moindre attention... Qu'a-t-elle bien pu penser ? Sûrement un « ouf » de soulagement mais après coup, je suppose qu'elle s'est dit qu'à force de tout remettre en cause sur le « monde d'avant », viendra le jour où on ne saura plus qui est chat et qui est souris. Je parvins dans une zone défrichée, moins jonchée de saloperies, non pas que les hommes en avaient fait un sanctuaire environnemental mais plutôt parce que le vent y soufflait plus fort. Je me suis assis, léché une patte endolorie avant d'activer ma mémoire olfactive, visuelle, sonore, sensorielle... Ce mystère pour les humains qui n'en est pas un pour nous. Eux se perdent dans le parking souterrain du supermarché où pourtant chaque bagnole a un

numéro de place marqué au sol quand nous autres pouvons parcourir des centaines de kilomètres guidés par notre organe de Jacobson.

Je rejoignis le boulevard où le flux de la circulation s'était tari sous le globe lunaire. Cela n'excluait pas la menace de se faire aplatis en franchissant les quatre voies automobiles sans oublier la piste cyclable récemment aménagée suite au combat acharné d'une élue écologiste qui la réclamait comme une urgence vitale pour le quartier. Mais je n'étais pas sans savoir qu'à la nuit tombée, cette piste devenait le lieu de rendez-vous des rodéos où concouraient quads et scooters volés, compétition déconcertante pour les chats qui ne tirent aucune gloriole lorsqu'ils retombent sur leurs pattes.

J'ai fini par regagner mes pénates en solitaire, mon quartier, ma cour, une maison mais pas de chatière, les propriétaires me considéraient gentiment mais ne voulaient pas s'attacher, déjà qu'entre eux ça n'allait pas fort... Leurs prises de bec se multipliaient, c'était souvent la guerre dans ce couple. J'entendais les mots aiguisés qu'ils se balançaient comme des lames, elles finissaient par me faire peur leurs menaces. Le couple tenait par entêtement mais suintait la fatigue des sentiments essorés. Avoir des poils de chat sur l'oreiller et de surcroît, les effluves d'une litière à gérer, entravaient tout processus de paix. Par contre, Gibus avait une vraie maison, avec une entrée privée pour chat. Ce sont les enfants d'un couple pauvrement bohème qui l'avaient recueilli et baptisé ainsi ; cinq gosses d'âges assez rapprochés qui couraient partout et glapissaient entre les murs d'une cour intérieure chargée d'échos. L'enfer pour la plupart des animaux. Gibus foutait le camp dès qu'ils étaient réveillés, très vite son « chez lui » se transformait en vraie pétaudière. Mais la nuit, il revenait. Toujours. En suivant un petit rituel bien précis comme nous le faisons souvent, une sorte de circuit avec des points de passage. Le sien incluait invariablement la traversée du petit muret qui séparait le jardin du voisin de la cour où j'attendais, les pattes repliées sous le corps et les yeux mi-clos. L'air de rien, je guettais la crête du mur mais aucune ombre n'apparut, à part celle d'un vieux chat stupide qui habitait plus loin. Qu'était-il advenu de mon ami ?

Un Ami

Le sommeil m'a pris, pas longtemps, juste quelques fragments volés sous l'astre blanc, tellement nécessaires pour reposer le corps et l'esprit.

Au réveil, tout m'est apparu clairement, la tactique de Gibus était simple mais lorsque les choses sont trop évidentes, on passe à côté. Pour sauver Drago, il avait fait face aux trois décérébrés tout en pariant que l'un d'eux allait être attendri en le voyant, spontanéité émotionnelle surgissant d'un recoin où se meurt l'innocence. Oui, je vous l'avoue, nous sommes conscients de l'effet que nous pouvons provoquer chez certains humains, il y en a même qui nous préfèrent à leurs enfants ! Certes, il s'agissait de trois assassins, c'était donc un pari audacieux mais eux aussi peuvent avoir un arbre intérieur, avec une branche de tendresse honteuse qui bourgeonne à la vue d'un chat parce que l'animal leur rappelle la peluche abandonnée sur l'étagère d'une chambre de la tour Saint-Exupéry. Drago avait donc profité de cette diversion pour se faire la belle, c'était gonflé mais ça avait marché, presque autant que l'apparition soudaine d'un bébé pitbull, leur animal préféré. Les chats aussi peuvent être héroïques mais ils le font rarement savoir. Plus discrets et moins légendaires que les chiens. Le petit jour s'est pointé en même temps qu'une averse orageuse, ce qui m'a poussé à m'abriter sous le SUV garé dans la cour, puis sous l'appentis où sont alignées les poubelles. J'ai grimpé sur l'une d'elles, je déteste avoir les pattes mouillées. Je me suis promis de ne plus jamais retraverser ce maudit boulevard, la peur m'avait vacciné avec cette décision irrévocable dans la seringue. Néanmoins j'étais bien triste de ne plus revoir Gibus, et le chagrin commençait à emménager dans ma caboche, il prenait ses aises comme s'il en était propriétaire. De plus, les jours qui défilaient étaient toujours plus humides, la sale gueule de l'automne s'était pacée avec la disparition de mon ami. J'ai commencé par perdre l'appétit puis à négliger mon hygiène, mon cœur battait au rythme des chats patraques, je miaulais comme eux, une sorte de gémissement fatigué qui n'est pas sans rappeler le couinement d'une charnière. Elle est terrible la peine lorsqu'elle vous tient, elle vous colonise la cervelle, le foie, le sommeil, insatiable et féconde, elle se prend pour une horloge dont le pendule oscillerait entre hébétude et mélancolie.

Un Ami

Bien sûr, je suis allé jusqu'à son ancien domicile, je refusais de croire que j'étais seul à souffrir de l'absence de Gibus. Dès que je me suis approché de cette baraque mangée par le lierre, les relents d'une friture me sont parvenus jusqu'aux naseaux. Je crois qu'ils étaient d'origine portugaise ces gens-là. Ils mangeaient souvent des sardines sans en avoir conscience, tout comme on débite les paroles idiotes d'un chant patriotique appris dans l'enfance. En d'autres temps, ça m'aurait ouvert l'appétit mais à cette période, je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Quand ils m'aperçurent, les mômes m'ont sommé de venir les voir tel qu'ils l'auraient fait pour Gibus, à croire que pour eux, un chat noir un chat blond c'était kif-kif, ça se remplaçait comme un jouet perdu. J'ai miaulé pour leur dire à ces rejets... « Vous ne le méritiez pas Gibus ! Y'en a pas un de vous qui se demande où il est passé, bande de sales morveux ! » En fait, ma peine laissait place à la colère alors qu'au fond, ils n'y étaient pas pour grand-chose.

Après plusieurs semaines, j'ai pris mon courage à quatre pattes et je suis allé jusqu'au boulevard sans toutefois le traverser, fidèle à mon vœu et, devrais-je dire, à mon trouillomètre jamais redescendu à zéro. J'essayais d'éviter les trottoirs, trop de monde les foulait. Je passais sous les voitures alignées dans la contre-allée, les quelques chanceuses d'avoir pu stationner là. Blottie sous un pot d'échappement, il y avait une chatte à la robe Calico. On s'est regardés en chiens de faïence si j'ose dire, elle n'avait pas l'air de tenir à ma présence et ce sentiment de rejet m'a rappelé instantanément à quel point l'amitié tout comme l'amour sont des sentiments rares et précieux. Car on a beau dire, deux, c'est déjà le début de quelque chose. Un lien impossible à découvrir si on passe son temps à uriner partout pour délimiter son territoire, tel un narco-trafiquant. Mais on ne change pas sa nature profonde, mon espèce ne s'estime jamais assez craintive et cette chatte avait l'air d'y tenir à son dessous crasseux de camionnette de livraison. J'ai donc continué mon chemin en suivant la piste cyclable encore inoffensive à cette heure de la journée. J'ai fini par la quitter pour traverser des carcasses d'entrepôts, des lotissements défraîchis, des ruelles aux maisons indistinctes... Ma quête n'aboutissait décidément nulle part. Je rebondissais entre les an-

Un Ami

gles obscurs du quartier comme la balade hasardeuse d'une boule de flipper qu'une inclinaison au sol aurait poussé vers un étang de lumière, une place ensoleillée où des vieux jouaient à la pétanque.

J'avais mal aux pattes et à peine m'étais-je assis qu'une satanée trottinette électrique me frôla à toute vitesse. Je déteste ces engins qu'on n'entend pas venir et qui nous empêchent d'acquérir cette tranquillité en ville, cette sérénité qui nous fait tant défaut. Pour éviter une récidive, je pris soin de m'installer en retrait, près de l'entrée d'un tabac-presse où le gérant avait tapissé sa devanture d'une monotone actualité, funestes petites phrases politiques et résultats sportifs locaux. Pas très loin, un type assis en tailleur sur le bitume faisait la manche. Le fait d'avoir le regard à quarante centimètres du sol m'oblige toujours à voir ces humains-là en priorité, contrairement à leurs contemporains. Malgré son sourire, je ne me suis pas avancé dans sa direction à cause de l'odeur qu'il dégageait. Lui aussi avait dû se prendre la vie en pleine gueule comme un abominable système de soumissions diverses et variées au point de ne plus pouvoir se relever. Il annonçait la couleur sur sa pancarte en carton, « J'ai fait mon possible pour ne pas me retrouver là ». Sa gamelle exposait une bien faible aumône récoltée en ce lieu, quelques pièces, toutes jaunes sans exception. Les temps sont durs, certes, mais à la sortie de cette boutique qu'espérait-il rencontrer d'autre que des victimes de la nicotine ou de la FDJ se demandant après avoir lu « perdu » sur leur ticket s'ils auront la force de revenir le lendemain pour continuer à faire ce qu'ils tentent depuis déjà trop longtemps : sortir de l'accablante nécessité ? Peu de chance qu'ils se soucient d'un plus miteux qu'eux, au mieux ils l'enjambent tout comme ils esquivent un chat, ça signifie au moins qu'ils le voient encore.

Durant cette période, j'ai multiplié mes escapades dans un rayon de plus en plus élargi. J'arpentais les rues à la recherche de Gibus bien mieux que je ne l'aurais fait pour mon propre frère que je n'ai pas connu. Je refusais de voir notre furtive mais précieuse amitié fondre dans ma mémoire telle une bougie sur un chandelier. Ce chat m'avait démontré qu'avant lui je considérais la fraternité des félidés domestiques bien plus basse qu'elle n'était en réalité. Ce Gibus n'était pas comme

Un Ami

les autres, il séduisait non seulement ses congénères mais aussi les humains, même les chiens ! Il possédait une force d'attraction, un magnétisme qui le rendait inoubliable, ce sont des êtres rares, hélas peu nombreux, qui apparaissent dans le tunnel de nos vies comme des trous de lumière dans la tôle. Après les avoir croisés, le quotidien semble indigeste et notre cœur transi reste figé sur la banquise de la nostalgie. Cette période de pérégrinations aurait pu durer des années. Je m'éloignais chaque fois plus loin, traversant le quartier Saint-Louis jusqu'à me perdre, ce qui frise l'exploit pour un chat. Rien n'obligeait mes coussinets à fouler ces trottoirs sales et inconnus mais mes pattes semblaient guidées par une allégeance à retrouver Gibus, coûte que coûte, et je me sentais illuminé tel un dévot dès qu'un chat noir croisait ma route. Malheureusement, ce fut un gros chat gris avec une oreille en moins qui mit fin à mon goût de la vadrouille. Un monstre. Je ne l'avais jamais vu celui-là et cependant je pouvais lire dans ses yeux une redoutable joie, celle de me punir d'avoir osé exister. Il s'est mis à me courser tel un animal féroce, un carnivore affamé, ivre d'une rage débordante, il voulait m'attraper et au regard de sa taille, il ne devait pas me différencier d'une souris grassouillette.

Je n'avais pas d'autre alternative que de franchir cette avenue du 15^{ème} à l'heure de la sortie des écoles, en m'accrochant solidement à l'espoir que son pré carré n'allait pas au-delà. C'était peut-être un simple malentendu, après tout ! Un scooter m'a évité de peu puis je suis passé sous un bus pendant qu'il roulait, aujourd'hui, je me demande encore comment. Derrière moi, j'ai entendu un râle en même temps qu'un son semblable à celui d'un sac de biscuits secs écrasés sous un saut à pieds joints. Quelques exclamations humaines m'indiquèrent qu'un événement sortant de l'ordinaire avait eu lieu dans mon dos. J'ai bondi sur le haut d'un muret et avant de sauter de l'autre côté, je me suis retourné pour voir où en était mon poursuivant. Les voitures qui suivaient le bus contournaient une mare écarlate sur la chaussée au centre de laquelle baignait un corps si atrocement défiguré, que j'eus du mal à imaginer comment il avait pu être arrangé de cette façon. Une adolescente que l'éducation nationale avait condamné à souffrir plus tard d'une scoliose était pétrifiée devant le cadavre.

« C'est Féodor ! »

« Ne regarde pas ! » enjoignit une maman à son fils en lui obstruant son champ visuel du plat de la main. Le gros mistigri avait été happé par la roue arrière du bus qui l'avait enroulé autour de l'essieu avant de le recracher sous forme de chair à saucisse. Cependant, l'oreille coupée avait échappé au hachoir, un détail qui avait permis à la collégienne d'identifier le redoutable Féodor. Sa méchanceté l'avait rendu aveugle au flux routier, nous n'avons donc pas eu le temps de faire connaissance même si ses projets à mon encontre ne laissaient rien présager de bon. Pour autant, un chat ne souhaite jamais une telle fin à ses semblables. Les machines humaines, on s'en méfie dès le plus jeune âge, on sait qu'elles abrègent nos vies, surtout la nuit. En contemplant la scène, je n'étais pas très fier de ce qui venait de se produire. Ce terrible intermède a définitivement stoppé ma soif d'aventure. Sur le moment, je n'avais plus qu'une envie, disparaître, me cacher, j'en avais assez vu même si j'avais conscience au fond de moi que ce que j'étais venu chercher demeurait introuvable. J'embarquais dans ma solitude une tristesse d'un genre nouveau, une absence inconsolable avec laquelle il allait falloir composer dorénavant. Un vrai sentiment.

Des années ont passé depuis cette période, et des années encore ...

Je suis devenu un vieux matou qui perd la vue et que les souris viennent provoquer avec leurs *chicotements* espiègles, elles se foutent de moi joliment ces garces. Ma nourriture est dans la gamelle à heure fixe, une mère et sa fille ont repris la maison du couple qui avait fini par couper l'unique fil qui les reliait encore. Leur décision fit suite à une engueulade mémorable au point que les voisins durent appeler la police, non par crainte d'un féminicide mais parce que ça les empêchait de pioncer et d'être assez vaillants pour aller turbiner au petit jour. Je n'étais pas inclus dans la vente immobilière mais j'avais toutes mes habitudes sur cette parcelle, la seule remise en cause de mon territoire eût été que les acheteurs possèdent déjà un chat ou un chien. « Dieu soit loué ! » comme disent les humains, ce ne fut pas le cas.

Un Ami

Lorsqu'elles m'ont repéré, je n'étais déjà plus de la première fraîcheur et pourtant elles m'ont adopté, elles m'ont accepté parmi elles, de temps en temps elles me font bien un petit reproche, mais c'est toujours en termes bien mesurés, bien aimables pour la vieille bête que je suis devenu. L'hiver, j'ai même droit à un coussin moelleux au fond d'une panier, gentiment disposé à proximité d'un radiateur. Je m'accorde un peu d'exercice dans la journée bien que l'arthrose me rappelle mon âge de plus en plus souvent. Mon coin préféré est le toit d'une maison ancienne, plus haute que les autres mais facile d'accès. Son sommet est plat et encadré par quatre tourelles recouvertes de stuc blanchi par le soleil. L'une d'elles me sert de mirador, c'est l'endroit idéal pour ne pas être vu, excepté par une mouette qui, les premiers jours, semblait considérer que je lui avais piqué sa place. Au début, elle gueulait bêtement, mais mon calme félin a fini par la raisonner, elle s'est fait une raison semble-t-il. On cohabite.

Hier comme chaque après-midi, je m'y suis rendu tranquillement, à mon rythme. La lumière était somptueuse. Au loin, les feuilles d'or qui enveloppent « la Bonne Mère » brillaient comme un diamant étincelant sous un ciel nacré tandis que le son d'une radio s'échappait d'une fenêtre en contrebas. Je me suis assis sur mes pattes arrière pour contempler l'horizon raturé de fils électriques.

J'ai goûté ces quelques minutes comme un temps suspendu, magnifié par le son cristallin d'une guitare rebondissant sur le mur d'en face avant que son écho ne me parvienne. La reprise d'une chanson de Léonard Cohen avait été annoncée.

Dans ma mémoire, un labyrinthe de souvenirs s'ajustait, un vrai bazar d'émotions qui fit naître un doux frisson de la pointe de mes oreilles jusqu'au bout de mes griffes. J'ai pensé qu'il aurait bien aimé cet endroit. J'ai pensé aussi que pour la première fois de ma longue vie, je n'avais plus peur de rien. Je n'attendais rien non plus. Je me rappelais de ma belle jeunesse, lorsque toutes les portes de mon corps s'ouvraient pour faire entrer la lumière. Depuis quelques temps, je sens qu'elles se

Un Ami

referment une à une, la dernière annoncera la mort qui s'invite mais je ne la crains plus, je l'attends sagement.

Une brise légère a ondulé sur la ville et je me suis souvenu du rasta-farien. Il avait peut-être raison. Les chats se croisent durant plusieurs vies, et peut-être gardent-ils en eux la mélancolie d'une amitié perdue comme une empreinte immortelle. Était-ce le cas pour tous les animaux ? J'avoue que cet atavisme ne me semblait guère compatible avec cette mouette dont l'œil rond lorgnait mes faits et gestes tout comme une concierge espionnerait son nouveau locataire. Elle arpentait le toit comme pour en délimiter son espace vital et mon jeu consistait à faire semblant d'ignorer ses allées et venues, alors que je décelais tout le tragique de son angoisse assez commune aux volatiles.

Je gardais mon calme olympien mais soudainement, elle s'envola, à l'instant même où le chanteur entamait le refrain qui consistait à répéter quatre fois le même mot, « Hallelujah ». Avait-elle remarqué un visiteur hostile à l'autre bout du toit ?

De fait, une silhouette avait échappé à ma vigilance mais elle finit par réapparaître derrière une tourelle : c'était un vieux chat noir qui longeait une gouttière d'un pas nonchalant, sans même me regarder.

Au second refrain, j'ai compris qu'il n'allait pas être nécessaire d'attendre la vie suivante.

Surnoms

Surnoms ***Jérôme Delclos***

« On ne devrait pas dire de l'élément sauvage qu'il est ceci ou cela mais qu'il est ici ou là : une force mobile, une intensité qui circule entre les lieux, les animaux, les hommes, et même entre les époques. Et qui soudain bondit ».

Lance Spencer-Brown, *La faune sauvage des Collines méridionales du Comté de Willards, Idaho.*

Chez nous, dans les Collines au sud du Comté de Willards – ici nous disons les Collines, avec un « C » majuscule – tout un chacun a son surnom. Je parle des hommes. Les épouses, les filles, les mères et les grands-mères, elles n'en ont pas. Ou bien c'est qu'elles ont fauté dans leur jeunesse et elles portent, leur vie durant, un sobriquet comme une marque au fer rouge. Mais non, ça ne va pas jusque-là, tout est fait pour l'éviter. Si elles sont affublées, c'est juste une hypothèse d'école, d'un surnom comme « La Chaudière » ou « L'Autoroute », personne ne le prononcera en public, alors c'est comme s'il n'existait pas. Parce que dans le coin, les mâles adultes ne toléreraient pas que l'on salisse, par le truchement de la réputation de leur fille, de leur sœur ou de leur épouse, le patronyme de la tribu. Et si c'est une femme qui n'a ni père, ni frère ni

Surnoms

mari ? Même pas un oncle, ou ailleurs dans le Comté au moins des cousins éloignés ? Alors sûrement, oui, qu'elle aurait un surnom que tout le monde dirait sans se gêner. Mais à Dog Ridge, ça ne se verra jamais. D'abord, nous sommes tous plus ou moins cousins, nos arbres généalogiques ont les racines qui s'emmêlent. Et surtout, une femme seule ne ferait pas de vieux os dans les Collines, à la fin de l'hiver on la retrouverait morte par hypothermie ou bouffée par ses chats, ou bien elle se serait pendue à force de n'entendre que le tic-tac de la pendule. Mais soit : supposons qu'il nous vienne au comptoir du *Red Star* l'idée d'appeler Sarah Crosby, O'Connor de son nom de jeune fille et l'épouse de Matt Crosby que l'on appelle Pine-d'ours (son frère à lui c'est Tête-de-pioche, les siens à elle Jumeau 1 et Jumeau 2, et leur père à eux trois c'est Museau-de-raton), supposons mais juste pour causer qu'on appelle Sarah Crosby « Tache-de-vin ». Pas Sarah O'Connor de son ancien nom ou Crosby de son nom de femme ou Mrs Crosby ou « La femme à Pine-d'ours » ou « La fille de Museau-de-raton », non « Tache-de-vin », rapport à cette rumeur de la tache de naissance vineuse que Sarah aurait à l'endroit le plus intime de son anatomie. Une tache que trop de jeunes hommes auraient connue de très près il y a trente ans quand Sarah – c'était encore une O'Connor – cherchait « des asperges sauvages » (sic) du côté de la cabane de chasse ruinée sur Oldman Creek. Eh bien, l'imprudent qui se risquerait à appeler Sarah Crosby « Tache-de-vin » finirait dans un fossé avec la mâchoire et toutes ses côtes brisées. Ou sa baignole verserait dans le ravin, sur nos routes un accident est si vite arrivé.

Mais tous les mâles de Dog Ridge, eux, ont un nom qui ne figure pas dans l'état-civil ni sur la boîte aux lettres au bout de leur chemin. Un nom qui finit par remplacer celui qu'ils ont reçu de leurs géniteurs. Joshua Curbs, c'est « N'a-qu'un-œil » depuis la fois où il a niqué son œil droit à la chasse. Il n'a pas reçu un plomb perdu, il ne s'est pas non plus fait griffer par le lynx. Il pistait un lièvre, il est passé dans des fourrés emberlificotés en courant après lui, et une branche vicieuse de coudrier qui était cassée net, lui a percé l'œil profond, pareil que si ça avait été un clou de charpentier tout frais sorti de la quincaillerie. Joshua il avait quoi ? Vingt ans ? Nul à compter de ce jour ne l'a plus jamais appelé

Surnoms

Josh, sauf sa mère. Même son paternel, Ebenezer Curbs, « le gros Eb » que tout le monde appelle pourtant « Fil-de-fer », même lui appelle son fils « N'a-qu'un-œil », et c'est ainsi que vont les choses de par chez nous, dans les Collines au sud du Comté de Willards.

Moi, j'ai changé de surnom. J'ai eu le mien et j'en ai changé. Pas mal de surnoms apparaissent dès l'école. Parfois vous en changez si une fois poussé en homme il vous arrive quelque chose d'important, et il m'est arrivé une chose importante. Aujourd'hui, j'ai passé les cinquante ans, et plus personne dans le Comté ne dit mon premier surnom, celui que j'ai reçu de mes pairs à l'âge de neuf ans. Mes surnoms actuels, parce que oui j'en ai plusieurs, je me les suis forgés tout seul, de mes propres mains. Ça n'arrive pas si souvent. Mais c'est encore à cause de la première fois, de mon premier surnom, il faut que je vous raconte.

Ça remonte à loin, l'époque où Mrs Greenway était la maîtresse d'école. Une classe unique, une quinzaine de garçons et filles. Question niveau ? En moyenne... pas brillant. Je dois dire aussi que nous étions trop peu assidus, que trop souvent nos parents nous gardaient auprès d'eux, les garçons pour aider le père et les filles la mère, et ensemble garçons et filles au maïs ou pour récolter les haricots à rames ou peigner les myrtilles, c'est égal. Mrs Greenway était une vieille institutrice, proche de la retraite. Un monument local. Elle avait fait l'école à nos parents, nos oncles et nos tantes, peut-être même à nos aïeux. Elle connaissait nos familles, leurs problèmes, et elle faisait son possible pour nous donner de l'instruction. Au moins pour nous faire venir à l'école, en nous intéressant à ce qu'elle nous enseignait. Elle avait, c'était dans la première moitié des années 1980, ses idées sur l'éducation, avec le recul je dirais des idées assez novatrices. Elle répétait qu'il nous fallait explorer et connaître « notre environnement », elle disait que nos pères croyaient tout savoir sur la vie dans les Collines mais qu'ils ne savaient pas toujours, et que parfois même ils ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez. Elle ajoutait que les choses essentielles s'apprenaient dans les livres, et en ouvrant des yeux neufs sur les bêtes, les lieux, les situations, les gens dont on avait pourtant l'habitude. Et que nos pères, ce qui leur

Surnoms

mettait des peaux de saucisson sur les mirettes, c'était justement l'habitude, les routines de la vie à Dog Ridge, et le réflexe inné de se satisfaire de sa condition, de hausser les épaules en disant « Bah c'est comme ça on n'y peut rien » – la religion des Collines.

Toujours est-il qu'un lundi matin, c'était en mai 1983, Mrs Greenway nous a donné un travail à faire dont j'allais me souvenir toujours : chaque élève de la classe devait se débrouiller pour capturer un animal sauvage, l'apporter non pas le lundi suivant mais le lundi d'après pour le montrer à la classe, et ce matin-là chacun de nous présenterait un exposé qui parlerait de sa bête. Elle nous a dispensé quelques conseils, comme quoi il n'était pas question de nous mettre en danger en tentant de prendre au piège un animal féroce, un puma ou un grizzly, ni que nos pères aillent se mettre en tête de jouer les héros, sinon elle irait en personne les corriger à grands coups de la règle carrée en bois. Et elle l'aurait fait. Elle nous a indiqué, de son vieil index nouveaux, quelques bouquins illustrés sur les animaux, qui gisaient sur une étagère au fond de la classe et où l'on pouvait puiser pour l'exposé. Mais elle nous a dit aussi que même ceux d'entre nous qui lisaient mal, voire pas du tout, feraient un bon exposé en observant bien « l'environnement », en se posant des questions et en en posant à droite à gauche à celles et ceux qui à Dog Ridge savaient des choses sur l'habitat des bêtes sauvages, ce qu'elles mangeaient, ce qu'elles apprenaient à leurs petits, tout ce qu'on voudrait comme détails en lien avec notre animal. Elle a insisté sur le fait qu'on ne devait pas lui faire de mal, qu'ensuite on le relâcherait là où on l'avait trouvé. Elle a redit, en appuyant fort, « un animal *sauvage*, pas *domestique* ». Elle a dit à Ann Porter qu'il n'était donc pas question qu'elle emprunte un mouton du troupeau de son grand-père, et aux jumeaux qu'elle ne voulait pas les voir débarquer avec en laisse un chien à ratons, même si elle savait pertinemment, a-t-elle reconnu, que leur père avait le meilleur chien à ratons de tout le Comté, un champion qui valait un paquet de dollars. Donc pas un chien, pas un mouton, pas un serin vivant en cage, mais un animal sauvage, un vrai.

La classe est un peu partie en rigolade, parce que les grands ont fait les malins : « Jumeau 1 » a demandé s'il pouvait venir avec un putois,

Surnoms

« Jumeau 2 » a renchéri en parlant du bouc de « Sam Boit-sans-soif » qui avait fugué depuis deux semaines : « Le bouc, l'est red'venu sauvage asteure Madame hein ? ». Et pour en rajouter une couche, Bud Monroe qui, à quinze ans ne savait toujours pas lire, qui n'apprendrait jamais de toute sa vie parce qu'il hériterait du garage de son père, a levé un doigt déjà jauni par la nicotine pour demander : « Si qu'on r'trouve pas le bouc, on peut capturer son proprio ? Vu qu'i s'lave jamais la couenne, c'est lui aussi une bêt'sauvage, pas vrai maîtresse ? ». Les filles pouffaient en se mettant la main sur la bouche, les grands ricanaient et faisaient du raffut, et Mrs Greenway a dû hausser le ton pour ramener la petite troupe au calme. Mais moi, ça ne me faisait pas rire. Avec mon pied-bot j'allais en baver pour capturer un animal sauvage, je me voyais déjà revenir des bois bredouille, et le Jour J me faire moquer par toute la classe parce que je me pointerais les mains vides, sans la cage grillagée avec à l'intérieur le loir ou le raton-laveur. Et si je me contentais d'une grenouille de météo dans son bocal avec la mini-échelle en récup' de bâtonnets d'esquimos glacés, ce serait pire : même les filles se paieraient ma tête parce que je n'avais pas été cap' de choper ne serait-ce qu'un gros lézard des Collines.

Mrs Greenway avait dû sentir mon inquiétude, et à la fin de la journée elle m'avait gardé, planté là devant son bureau, pendant que les autres sortaient de la classe. Elle avait attendu longtemps que s'éloigne puis cesse la rumeur des paroles et des chamailleries de mes camarades, de l'autre côté des persiennes, dans la lumière rasante de ce mai poussiéreux que je n'ai pas oublié. Quand elle a été sûre que l'on ne pouvait plus nous voir ni nous entendre, elle m'a pris la main, sans rien dire. Elle me regardait droit dans les yeux et je me demandais bien ce qui se passait. À la maison, ni Pa ni Ma ne me touchaient jamais, sauf pour me mettre le coup de pied aux fesses, me tirer l'oreille ou m'attraper par le col si je renâclais à me brosser les dents avant de me coucher. Je regardais sans comprendre la longue main jaune tâchée de son de Mrs Greenway en fermant la mienne, et je sentais sur ma peau, sa peau à elle, tiède et sèche. C'était gênant, j'aurais voulu libérer ma main et Mrs Greenway ne me lâchait toujours pas. Jusqu'au moment où elle a libéré ma main mais

Surnoms

pour attraper mon visage dans les siennes, et elle m'a forcé à relever la tête et à soutenir son regard. Oh bon sang, je me suis dit comme ça, elle est en train de virer gaga complet, comme Grand-Ma, la mère de Pa, le soir où elle s'est foutue à poil pour danser la gigue sur le comptoir du *Red Star*, et Pa a fait enfermer Grand-Ma à la maison de retraite de Three Points où, des mois durant, elle a fait tourner en bourrique le personnel soignant avant de tirer sa révérence. Mrs Greenway, elle, continuait à me fixer de ses yeux bleus comme les boutons de manchette en turquoise de Pa à l'enterrement de Grand-Ma, et à me tenir la tête dans l'étau de ses doigts. Et soudain elle a dit « Tu es intelligent, Tom Downes. Très, très intelligent. Tu es mon élève le plus intelligent, et je peux même te dire que je n'ai jamais eu d'élève plus intelligent que toi ». Je ne savais pas quoi répondre, et je crois me rappeler que j'avais envie de pleurer tant la situation était embarrassante. Mrs Greenway a fini par ôter ses mains de mon visage, mes joues et mes oreilles en feu. Elle a ouvert un tiroir de son bureau, et elle y a pêché un gros livre qu'elle a posé entre elle et moi dans un bruit sec qui m'a fait sursauter. De l'ongle, elle a donné plusieurs petits coups sonores sur la couverture : « Je vais te prêter ce livre. Tu es le seul de la classe à pouvoir lire ce qu'il y a dedans, les autres n'y comprendraient rien. Il contient tout ce qu'il faut pour que tu trouves un animal sauvage, et que tu nous fasses le meilleur exposé que j'aurai jamais entendu de toute ma carrière ».

J'allais objecter quelque chose, encore aujourd'hui je me souviens très bien quoi, mais Mrs Greenway m'a devancé : « Oui Tom, ton père n'aime pas que tu lises. Il ne faut pas lui en vouloir, c'est un homme bon mais il ne sait pas ce qui est bien pour un garçon comme toi ».

J'ai hoché la tête pour ne pas la contredire. Je devais avoir l'air fâché que Mrs Greenway dise du mal de Pa, et elle a eu un petit rire. Je me demandais aussi ce qu'elle voulait dire par « un garçon comme toi », parce que Pa disait que bouquiner, c'était juste un truc de fille. J'ai espéré que Mrs Greenway ne me serre pas à nouveau la tête entre ses vieilles mains comme des pinces, mais elle a seulement souri : « Tu peux le lire discrètement, ce livre, n'est-ce pas ? ». J'ai répondu oui. Les livres

Surnoms

que me prêtait Mrs Greenway, comme le *Tom Sawyer* ou le *Huckleberry Finn*, la poésie de Walt Whitman que je ne comprenais pas mais que je lisais quand même, et déjà des Faulkner, des Eudora Welty, et même le *Walden* de Thoreau que j'avais relu trois fois, je les dévorais au lit pendant que mes parents dormaient, en éclairant la page à la lampe de poche, bien caché sous le drap. J'ai rangé le livre dans mon sac, ça pesait rudement lourd.

À mi-chemin de la maison, je me suis assis à l'ombre de l'érable à feuilles rouges où j'avais l'habitude de me reposer de ma patte folle, et j'ai sorti le livre, un gros volume plus pesant qu'une brique. J'ai lu le nom de l'auteur et le titre :

Lance Spencer-Brown, *La faune sauvage des Collines méridionales du Comté de Willards, Idaho*.

Il y avait aussi un sous-titre : *Contribution à une zoographie déconstructionniste*.

J'ai retourné ce pavé que quarante ans après j'ai toujours, posé bien en évidence sur mon bureau à côté du coupe-cigare : en bas à droite de la quatrième de couverture, il y avait la photo de l'auteur, un chauve à lunettes en veste déstructurée et cravate étroite comme ça se faisait dans ces années disco, et juste dessous ça disait qu'il était Professeur à la *Boise State University*. Je me suis dit que ce devait être quelqu'un d'important, vu que Boise, Idaho, était, est toujours la ville des Broncos dont mon père ne ratait aucun match de Ligue à la télévision. Et ça, pour moi en ce temps-là, ça voulait dire quelque chose, ça n'était pas rien. Mais le Professeur Spencer-Brown sur la photo n'avait pas, mais alors pas du tout le physique de John Elway, le quaterback des Broncos à l'époque. Non, c'était plutôt un gringalet dans mon genre, enfin le genre de gringalet qu'en 1983 je m'imaginai que je serais quand un beau matin je me réveillerais en adulte. Et en plus il s'appelait Lance, un prénom de binoclard de la grande ville qui dans le Comté lui aurait occasionné pas mal d'humiliations et d'hématomes, et sûrement qu'à Dog Ridge, m'étais-je dit, il aurait reçu le surnom de « Binoclard », ou « Serpent-à-lunettes » ou « Quatre-z'yeux », et peut-être même « Tafiole-à-lunettes ».

Surnoms

J'ai songé que Mrs Greenway devait me voir comme ça, un gringalet savant, un crâne d'œuf qui un jour pondrait un livre. Ça ne m'a pas plu. Tout ce que je désirais à neuf ans, c'était courir aussi vite que les autres gamins, et qu'Ann Porter me regarde avec le même regard de biche qu'elle adressait aux grands, les jumeaux O'Connor et Bud Monroe. Mais je savais bien que c'était impossible : à cause de ma patte folle, je courais moins vite que la fille la plus jeune de la classe, Gloria Mackenzie qui n'avait que six ans et se trimballait avec son doudou, et Ann Porter n'avait pas un regard pour moi. J'ai lu ce qu'il y avait d'écrit au dos du livre, sa première page à l'intérieur, et des extraits au hasard en le feuilletant. Comme celui-ci page 547, que depuis j'ai *stabiloté* :

« La Bonne Nouvelle : dans les Collines, le Sauvage est l'Imminent, il peut à tout instant surgir dans la Nature comme en nous-mêmes. Indemne, il guette son heure dans ce coin du Monde. Que soudain il se manifeste, et tendre ou féroce c'est toujours l'irruption du sain et sauf ».

Ça m'avait l'air coton mais j'ai trouvé ça beau. Aujourd'hui, si je relis ce passage, je ne m'étonne plus qu'à l'école on ne m'appelait pas « Le Boîteux » ou « Patte-folle ». Mon surnom de jeunesse guettait son heure, il attendait, féroce, dans son coin.

J'ai un peu contemplé les photos, un chevreuil, un ragondin, un engoulevent. Et puis quoi ? J'ai haussé les épaules, j'ai remis le bouquin dans mon sac d'école, et je suis reparti, avec le dos qui me faisait mal à cause de ma charge, comme si j'étais lesté d'une grosse pierre sortie de la rivière, une pierre qu'on m'aurait cousue dans le dos pour que je me noie. À cette époque, j'étais toujours au bord de me noyer dans ma vie, je m'y débattais comme un chiot dans le courant.

À table, je me suis bien gardé de parler de ma journée, et n'importe comment, après les grâces – Seigneur exauce ce repas blablabla – nous étions toujours silencieux, Pa et Ma restant les yeux rivés sur la télévision, ou ne se parlant que pour se disputer la *zapette*. Les autres étaient sans doute en train, avec leurs parents que j'imaginai toujours mieux

Surnoms

que les miens, d'agiter au-dessus de la soupe de pois cassés ou des épis de maïs cette histoire de bête sauvage, et je les voyais échafauder des plans pour le meilleur exposé, avec un père qui posait une main rassurante sur l'épaule de son fils ou la chevelure blonde de sa fille en disant « T'inquiète, je vais te capturer un putain d'animal sauvage, tes collègues en tomberont sur le cul ». Et la mère, qui dans mon imagination ressemblait à Elizabeth Montgomery dans *Ma sorcière bien-aimée*, poussait un petit « Oh » réprobateur : « Allons chéri, pas de vilains mots devant les enfants ». Mais c'était stupide évidemment, je savais très bien, déjà à neuf ans, que les autres gosses de Dog Ridge n'étaient pas mieux lotis que moi question famille, que les jumeaux prenaient des raclées pour un rien, que Bud Monroe avait un père qui frappait sa femme à coups de ceinturon, et que Mary Hampton, treize ans, sitôt que ses tétons avaient commencé à pousser sous sa robe usée par ses grandes sœurs, avait dû apprendre à courir plus vite que tous les hommes de la famille, je me souviens de ses longues jambes de sauterelle, elle finissait toujours première à la course de la kermesse.

La première nuit, je n'ai pas trouvé le courage d'ouvrir le livre de Mrs Greenway. J'ai gâché mon temps à ruminer, à songer à chacun des autres, arrivant à l'école avec sa cage à la main ou portée à bout de bras, et ensuite toute la ménagerie que ça allait faire, une vraie Arche de Noé. Je me représentais des blaireaux, des castors, un faucon pèlerin – comme celui du père de Bud Monroe qui fait des concours avec –, une énorme carpe cuir aux grosses lèvres boudeuses dans une bassine mahousse parce que les jumeaux ont un oncle *carpiste* qui avait eu sa photo dans le journal avec un tel monstre dans ses gros bras tatoués de sa vie d'avant dans une bande de motards. Et puis, si je fermais les yeux, je voyais encore des reptiles de toutes sortes, couleuvres et vipères et serpents d'eau. Je n'ai pas beaucoup dormi, cette nuit-là.

Le jour qui a suivi, Mrs Greenway n'a pas évoqué ce travail à faire, n'a pas reparlé des bêtes sauvages. Les heures s'étiraient lentement entre les tables de multiplication, les verbes irréguliers, la Guerre de Sécession, avec cet ennui inchangé que je ressentais parce que j'avais toujours

Surnoms

l'impression que c'était trop facile, que la maîtresse nous prenait pour des bébés et, je me demandais si c'était vrai comme elle me l'avait dit, que j'étais intelligent et même le plus intelligent. Pour moi, sa fameuse intelligence, ça ne servait à rien à Dog Ridge, ça aurait dû consister plutôt à savoir comment distinguer chez l'éleveur de clébard un bon chien à ratons d'un mauvais, et à apprendre à réparer le vieux tracteur même quand on n'a pas la pièce d'origine. Et je me disais que Mrs Greenway était décalée, oui voilà, décalée : elle accordait de la valeur à une forme d'intelligence qui n'avait pas cours ici, qui peut-être valait quelque chose à Boise, à New-York ou à Cap Canaveral, mais que dans les Collines c'était un handicap. Comme disait Pa : « C'est pas en sachant résoudre un problème de trains qui se croisent entre X et Y que tu vas apprendre à dépecer un cerf ou à changer la courroie de distribution sur le truck ». Il avait raison, et je me disais que le Professeur Lance Spencer-Brown ne savait sans doute pas dépecer un cerf, ni réparer la chasse d'eau, prédire quel temps il ferait le lendemain en regardant les nuages, et s'il faut planter les haricots à rames en lune descendante ou bien montante. Mais je commençais à me douter qu'à la grande ville, les choses étaient différentes, et que si ça se trouvait, le Professeur aussi chauve et mauvais chasseur pire qu'Elmer Food, quand il avait son chiotte bouché, tout simplement il payait quelqu'un pour faire le sale boulot à sa place. Et lui, Lance « le binoclard », avec son air con et sa vue basse comme aurait dit mon père, il gardait les mains propres, pas de noir de cambouis ou de terre agricole sous ses ongles. Ce citadin futé, il avait tout son temps pour écrire des gros livres compliqués avec sa photo dessus.

La deuxième nuit, j'ai ouvert le bouquin. Je me suis dit, comme fait parfois Mrs Greenway, « Réfléchis bien, Thomas Downes, sers-toi de ton cerveau puisque tu en as un ». J'ai sauté tous les animaux trop gros, trop féroces, trop rusés, toutes ces bêtes sauvages que je ne serais jamais capable de capturer. Pa m'avait une seule fois emmené avec lui à la chasse à la grouse pour que je fasse son chien d'arrêt, et il n'avait plus jamais recommencé, parce qu'avec ma patte folle je le ralentissais. Il disait aussi que je transpirais trop durant l'effort, que le gibier le sentait et que ça le

Surnoms

faisait fuir. À la pêche – il pêchait la perche au leurre souple ou à la cuillère Mepps – je tenais l'épuisette quand il sortait un poisson, mais à chaque fois que j'avais essayé de lancer, ça c'était soldé par un fiasco, j'accrochais ma ligne derrière moi dans les ronces, ou au fond de l'étang parce que je laissais trainer le leurre dans la vase au lieu de faire les bons déroulés entre deux eaux. Pa disait que je n'avais pas le coup de poignet, que je n'apprendrais jamais : j'étais né avec deux mains gauches et un pied tordu et c'était la volonté du Seigneur, pas ma faute. C'est peut-être ce que voulait dire Mrs Greenway avec sa phrase comme quoi Pa était un homme bon. Le père de Bud Monroe, il aurait massacré Bud s'il avait bousillé un bas de ligne.

À mesure que je biffais les jours sur le calendrier, je désespérais de trouver une solution à mon problème. À la récré, personne ne parlait de son animal sauvage, de crainte de se faire piquer son idée. Mais je voyais bien, à leurs conciliabules, que chacun, chacune, était sur son chantier, et j'avais surpris entre les filles, qui me toléraient pas loin d'elles parce que je ne pouvais pas jouer aux jeux des garçons à cause de mon pied, des bribes de conversations au sujet de cages, d'aquariums, de volières.

C'est le jeudi qui précédait le Jour J que le plan m'est venu, ou plutôt le vendredi puisque c'est dans la nuit vers trois heures du matin que je suis tombé sur la bonne info dans le bouquin. Au lever du jour, je me suis habillé comme d'hab', j'ai pris mes céréales comme d'hab', j'ai attrapé mon sac comme d'hab' avec dedans ma trousse et mes cahiers, j'ai dit « Salut M'man » comme je faisais toujours. J'ai marché longtemps pour me rendre non pas à l'école mais là où le grand-père d'Ann Porter, le vieil Abraham Porter que tout le monde par ici appelle « Bec-de-lièvre » parce qu'il en a un de naissance, j'ai marché longtemps donc pour rejoindre le pré où le vieux faisait brouter ses moutons. Il était adossé à un gros arbre, il m'a vu venir de loin, il se taillait un pipeau avec son canif, et de temps à autre il jetait un œil vers moi qui arrivait en claudiquant, et je ne sais pas s'il pouvait mettre un nom sur tous les enfants de Dog Ridge parce que le vieux était un solitaire, mais c'est sûr qu'il savait que j'étais le fils de Sue et Lester Downes, rapport à ma

Surnoms

démarche de canard boiteux. Quand je suis parvenu à lui j'étais en sueur, le soleil tape fort en mai dans nos Collines. Il n'a rien dit, mais il ne disait jamais grand-chose à cause de son bec-de-lièvre qui faisait que personne ne comprenait son baragouin, et que tout le monde se marrait dès qu'il ouvrait la bouche. Il m'a juste tendu une bouteille d'eau fraîche qu'il tenait dans une glacière à ses pieds, et il m'a regardé boire. Il a levé la main, l'air de dire « C'est rien » ou « Pas de quoi » quand je l'ai remercié. Il a attendu que je parle. J'ai respiré un grand coup et je me suis lancé. Je ne sais plus ce que je lui ai dit exactement, les mots sortaient de moi à toute vitesse et lui, Bec-de-lièvre, il m'écoutait attentivement, ça faisait des plis sur son vieux front tandis que je lui expliquais mon cas à cent à l'heure. À un moment, je me revois encore, je me suis accroupi, j'ai délacé ma chaussure orthopédique, j'ai ôté ma chaussette, et je lui ai montré mon pied. Comme ça, mon panard aussi nu que le *44 fillette* du Père Adam avant la Chute. Du bâton, Bec-de-lièvre a un peu tâté mes orteils, ma cheville. C'était la première fois, à part le docteur, que quelqu'un d'autre que Ma, Pa ou Grand-Pa, ou Grand-Ma quand elle était vivante, voyait mon pied, et le vieux n'a pas ri, n'a fait aucun commentaire. J'ai remis ma chaussette, ma chaussure d'handicapé. Puis j'ai posé ma question. « Bec-de-lièvre » a ouvert les mains, ses paumes vers le ciel, puis il les a pointées dans un geste d'offrande en direction du pré, des moutons, et un grand rire a secoué le bas de son visage en le tordant encore plus. Là, il a dit un truc que je n'ai pas du tout pigé, et il l'a redit jusqu'à ce que je comprenne *You're my guest*, « Tu es mon invité ». J'ai encore dit merci. Je lui ai demandé de ne rien répéter à sa petite-fille Ann Porter, que c'était important. Il a levé la main droite comme pour jurer au tribunal, il a craché par terre, a du bout du bâton fait une croix dans son crachat. J'ai sorti de mon sac ce dont j'avais besoin, et je me suis éloigné de lui pour filer dans le pré aux moutons, parmi les bêlements. Ça m'a pris un bon moment, bien deux ou trois heures. Quand j'ai eu fini mon affaire, il a rouvert la glacière, en a sorti deux cannettes de Pabst Blue Ribbon couvertes de buée et m'en a tendu une. Il a aussi fouillé dans sa poche ventrale de salopette, en a sorti son briquet et deux cigarettes de son paquet, a allumé les cigarettes, m'en a donné une. C'est la première fois que j'ai bu de l'alcool et que j'ai fumé,

Surnoms

en silence avec un vieil homme dans un pré à moutons, j'avais neuf ans et demi.

J'ai passé le week-end à m'occuper en secret de mon animal sauvage, je l'avais caché sous mon lit, juste à côté du livre. La nuit, je lui parlais tout bas, je le caressais, je ne voulais pas qu'il stresse d'être ainsi en captivité, qu'il se mette à faire une crise cardiaque où je ne sais quoi, et que j'arrive à l'école et qu'il soit mort, j'aurais eu l'air malin. Puis je commençais à bien l'aimer, je misais gros sur lui.

Le lundi matin des exposés, je tremblais comme une feuille de peuplier dans le vent et j'étais en nage, encore la trouille. Pour une fois, Ma avait eu au P'tit dèj' un mot gentil, elle m'avait demandé « Mais qu'est-ce que tu as donc à la fin, maudit gosse ? ». En arrivant à l'école, comme je l'avais prévu tout le monde portait sa cage. Ou son seau à couvercle avec dedans une bestiole aquatique qui tapait de la queue contre les parois, ou une caisse percée de trous d'aération d'où s'échappaient des glapissements, des couinements. Il régnait une ambiance électrique, avec des rires nerveux, et les grands qui se disaient entre eux « Tu vas voir ce que tu vas voir ». Ça sentait fort le fauve, aussi, rapport à toutes ces bestioles qui avaient le trac. Moi, j'avais juste mon sac sur le dos comme d'habitude, et les jumeaux m'ont charrié, ont commencé à dire que j'étais nul, que je ferais mieux de montrer mon pied foiré, que ça serait sauvage vu que ça puerait la vieille charogne de renard des Collines toute « pourrite » comme ils disaient, et Mrs Greenway les a fait taire.

Il y a eu une sorte de rituel. Mrs Greenway avait changé la disposition de la salle en mettant une table au centre et en disposant nos pupitres devant, en arc de cercle. Elle appelait l'élève, il ou elle devait faire son exposé au centre, et après on pouvait se lever de notre place et venir regarder à l'intérieur de la cage, de la boîte ou du seau. Mrs Greenway a d'abord fait passer les plus jeunes, Gloria Mackenzie la première qui a ôté le couvercle d'un carton à chaussures, et nous tous autour on s'est penchés au-dessus d'un gracile gecko rosâtre, ses mains comme celles d'un lilliputien. Puis Hilary Fenton qui avait une truite arc-en-ciel dans

Surnoms

un seau de ferme en zinc, puis Stu Clark une pie dans une cage à canaris qu'il avait couverte d'un tissu pour faire croire à la pie que c'était la nuit. J'avais songé que c'était cruel, les pies vont toujours en couple et quelque part il devait y avoir l'autre qui pensait s'être fait larguer brutalement. Chacun des petits de la classe avait récité son exposé avant de montrer son animal, et à la fin on l'applaudissait, on lui disait bravo. Puis ça se succédait, après les petits les moyens, après les moyens les grands, et je me disais que Mrs Greenway ne respectait pas l'ordre, que j'allais me retrouver bon dernier alors que j'aurais dû passer avec les moyens. Ann Porter a montré une taupe, et je me suis demandé si elle l'avait prise dans le pré aux moutons de son grand-père. Elle a expliqué qu'au départ elle avait prévu une martre. Mais la martre s'était sauvée et Ann Porter s'était rabattue faute de mieux sur la taupe. Mrs Greenway lui a répondu que c'était très bien, que l'exposé était très intéressant, et que Monsieur Taupe dans *Le Vent dans les saules* de Kenneth Grahame est un personnage tout à fait sympathique. Ann Porter a été acclamée, alors que franchement, si moi j'avais montré une taupe... Une taupe ? Les grands n'auraient pas manqué de se foutre de ma gueule et ils auraient dit qu'en plus d'être boiteux j'étais copain avec un animal complètement miro, qui ne sert à rien d'autre que faire des putains de taupinières partout, et qu'il faut utiliser des fusées, qui dans les galeries pètent les tympanaux aux taupes et les font exploser direct. Mais Ann Porter était la jolie fille de la classe, et pour cette raison l'élève la plus populaire. Il y a eu encore toutes sortes de bêtes, « Jumeau 1 » avait un corbeau qui croassait furieusement, « Jumeau 2 » une fouine dans une ratière, et Mrs Greenway nous a bien avertis de surtout ne pas y mettre le doigt, la fouine nous sectionnerait une phalange en nous mordant. C'était vraiment une animalerie bien sauvage et Mrs Greenway à un moment, est allée ouvrir les fenêtres en grand parce que ça renardait sévère. Bud Monroe a eu sa minute de gloire avec une grosse couleuvre léthargique qu'il a sortie d'un sac de sport en la déroulant comme un tuyau d'arrosage et dont, frimeur, il s'est fait une écharpe comme d'un boa constrictor. On a défilé pour tâter cette grosse durite grise en disant « C'est froid », et Ann Porter a chuchoté à Bud « C'que t'es courageux, Bud ».

Surnoms

Ne restait plus que moi. Je me suis installé à la table, j'ai ouvert mon sac d'école et j'en ai sorti ma boîte, une boîte d'allumettes de ménage que j'avais prise sur le bord de la gazinière de Ma et que j'avais perforée dessus et sur les côtés avec une aiguille à tricoter. J'ai fait mon exposé en n'indiquant que le nom savant de mon animal sauvage, « *Ontophagus taurus* », et en décrivant ses mœurs, son alimentation, ses qualités comme la volonté et la force, mais en me débrouillant pour que personne ne puisse deviner ce qu'il y avait dans la boîte. Seule Mrs Greenway saisissait, et tout au long de mon exposé elle n'arrêtait pas de sourire. À la fin, j'ai sorti de sa boîte *Ontophagus taurus*, le scarabée des moutons, qui se nourrit d'excréments qu'il roule patiemment, avec un soin incroyable, et j'ai sorti aussi la sphère parfaite qu'il confectionne pour l'emporter jusqu'à son *home sweet home* souterrain. Un animal fascinant, que l'on appelle trivialement un bousier. J'avais fini mon exposé en expliquant que cette bête était la plus forte du monde relativement à sa taille, elle est capable de soulever 1 141 fois son propre poids, comme si un homme de 70 kilos soulevait 80 tonnes, j'avais trouvé ça dans le livre du Professeur Spencer-Brown, et Hercule pouvait aller se rhabiller. Et j'avais conclu ainsi, même Arnold Schwarzenegger.

J'ai été applaudi surtout par les petits. Mrs Greenway nous a dit nos notes et j'ai eu un A+++ , c'était la première fois que ça m'arrivait, je ne savais même pas que cette note existait dans le monde.

Les choses se sont gâtées après, quand les grands m'ont baptisé « Bouffe-la-merde ». Si encore ils m'avaient appelé Scarabée comme David Carradine dans la série *Kung Fu* qui passait à la télé, ok. Mais « Bouffe-la-merde ». Les jumeaux m'avaient suivi jusqu'au pré des moutons où je voulais relâcher ma bestiole. Quand je suis arrivé au pré, les moutons n'étaient plus là ni Bec-de-lièvre, ils s'étaient rentrés. J'ai sorti ma boîte du sac, et les jumeaux se sont jetés sur moi, « Jumeau 2 » me tenait et « Jumeau 1 » me faisait bouffer de la merde de mouton. C'est de ce jour-là que le surnom m'est resté.

Ce nom, je l'ai gardé jusqu'à l'âge de presque trente ans. J'avais pas mal galéré avant, j'avais, comme tous les jeunes adultes des Collines, fait

Surnoms

des petits boulots alimentaires, et pour tout le Comté j'étais « Bouffe-la-merde ». Juste avant le millenium, je bossais depuis deux ans dans l'atelier de mécanique de Bud Monroe devenu « Joint-de-culasse ». J'étais son coursier, j'allais chercher des pièces pour lui dans des casses. Mais surtout je lui faisais ses factures, sa compta, parce que Bud n'a jamais rien appris, n'a fait qu'hériter du garage de son vieux. Et un jour, assis sur une jante en alu dans l'atelier, j'ai lu dans le journal que Mrs Greenway était décédée à la maison de retraite de Three Points et j'ai repensé à tout ça, le livre, « Bec-de-lièvre », le scarabée, mon surnom à la con qui me restait depuis l'école. Le surlendemain, je poussais la porte d'une banque à Boise, avec le livre sous le bras, ma boîte d'allumettes avec dedans un bousier comme autrefois. J'ai été reçu par une jeune cadre de banque en tailleur strict et au chignon serré. Je n'en menais pas large, mais je tentais ma chance. Pendant que je lui exposais mon plan, elle pianotait sur son clavier de PC, me montrait parfois des tableaux pleins de chiffres et des courbes de prévisions de résultats qui grimpaient en flèche. Au bout de deux heures, je suis sorti de la banque avec un crédit pour créer ma petite entreprise d'élevage de scarabées. Pas tant parce qu'avec ce qu'il recycle comme excréments de troupeaux, aussi bien vaches que moutons, l'*Ontophagus taurus* ou l'un de ses cousins costaud est le roi de l'élimination de la merde, mais parce qu'aujourd'hui, et je n'y suis pas pour rien, le scarabée est le meilleur produit et le plus générateur de profit, et de très loin devant tous les autres, pour en faire – le scarabée, pas la merde – de la bouffe pour poissons d'élevage, chats, chiens à ratons ou à sa mémère, et de l'engrais pour des plantes et des cultures. L'Eldorado dans cette sauvage petite créature des Collines, faut une terre un peu sableuse.

J'ai monté mon élevage à Dog Ridge. C'était en 1999, et à présent il est le plus grand des États-Unis et si ça se trouve le plus grand de cette grosse sphère de bouse qui s'appelle le Monde. Depuis que les trois-quarts du Comté travaillent pour moi dont les O'Connor, les Monroe, les Crosby et autres vieilles familles de pionniers, depuis que je roule dans une limousine avec chauffeur et que les paparazzis me surprennent en compagnie d'actrices célèbres, plus personne ne m'appelle « Bouffe-la-

Surnoms

merde ». Je suis « L'Homme-qui-a-réussi », ou « Mister dollars », le nom que m'a donné *Newsweek*. Mais à Dog Ridge on me dit simplement « Patron ». Au *Red Star*, je paye mes tournées chaque vendredi soir à tous les types et leurs bonnes femmes : je n'oublie pas d'où je viens, ce pays pauvre et beau que je ne quitterais pas pour tout l'or du monde.

Vendredi soir, j'étais accoudé au bout du comptoir du *Red Star*, et « Jumeau 2 » est entré dans le bar. Après avoir hésité, il s'est avancé vers moi en triturant son chapeau. « Jumeau 2 » est employé au Hangar A, mon premier, celui de mes débuts. Il travaille sur la même chaîne que sa femme, ses deux fils et son frère « Jumeau 1 », l'aîné, celui qui est né en premier. Enfin, concernant « Jumeau 1 », il ne fait plus partie des effectifs : une malencontreuse sortie de route il y a un mois. Son gros quad a versé dans le ravin, sur nos routes un accident est si vite arrivé. Pour ses obsèques, j'ai offert une méga-couronne et une belle plaque avec son nom et ses dates gravés dessus à l'or fin.

J'ai fait un signe de tête à « Jumeau 2 », et un du doigt à Ann Porter la barmaid qui n'est plus si belle, pour qu'elle lui tire une Pabst à la pression. Il a calé un coin de fesse sur le tabouret près du mien, je lui ai dit « Encore désolé pour « Jumeau 1 », « Jumeau 2 » ». Il a posé son Stetson graisseux sur le comptoir, a répondu merci, a trempé ses lèvres dans la mousse. On a un peu causé, lui en preums :

« Hum... Patron ? Pour ce qui s'est passé... La fois du pré aux moutons...

– Ouais.

– Je voulais... Je voudrais m'excuser quoi.

– Pour ça que t'as ôté ton chapeau.

– Beuh... Ouais, ouais... Mais... Y a quelque chose qui... Que je comprends pas... Enfin... Ce qui me turlupine...

– Accouche, « Jumeau 2 ».

– Bin... De nous prendre à l'usine, moi et mon frangin... Puis les fleurs et le marbre sur sa tombe... Avec ce qu'on a fait de mal, nous autres...

– T'as pas compris, hein ? »

Surnoms

Je l'ai harponné du regard, il avait deux points d'interrogation dans ses yeux, et j'ai lâché mes chiens :

« T'as pas compris que pour moi, te nourrir toi et ta famille, c'est ma façon de te faire bouffer de la merde en te recrachant mes dollars à la gueule ? »

Il a ouvert la bouche comme pour boire l'air, poisson tiré de la flotte. Il a gambergé dur, a voulu poser un billet vert sur le zinc mais j'ai plaqué ma main sur la sienne, pas du tout comme l'avait fait Mrs Greenway avec moi, et j'ai dit fort *You're my guest*, « Tu es mon invité ». La salle était comble, le populo s'était figé. J'ai attendu un bon moment, j'ai enfin libéré sa main. Il a bredouillé « Pardon », deux syllabes sonores dans le silence épais. Il a repris son bifton, son galurin, et il est parti, tête basse pour ne pas croiser les regards. Sûr qu'on ne le reverra pas de sitôt au *Red Star*. Dans la salle, le brouhaha a repris.

Du Walt Whitman que m'avait prêté Mrs Greenway, je me souviens de ce bout de poème :

*« Longtemps, longtemps que l'herbe pousse,
Longtemps, longtemps que la pluie tombe,
Longtemps que rond le globe roule ».*

Je le comprends ainsi : rien ne change en ce bas monde, et j'ajouterais que l'on ne se change pas même soi.

Je voudrais bien être plus civilisé, être policé et urbain comme le Professeur Lance Spencer-Brown, qui peut-être sait pardonner les offenses, lui ? Ou au moins passer à autre chose ? Mais ça me colle à la peau comme la boue des Collines à la semelle d'une godasse d'infirme, trop lourde : c'est plus fort que moi, ça bondit soudain en moi, sauvage.

Congo
Jean-François Drut

Max a quitté bien avant le lever du jour le lodge endormi sous les cocotiers, à mi-hauteur d'une colline qui domine une boucle de la rivière, non loin du fleuve Congo, au sud de la réserve naturelle d'Odzala.

Furtivement, sans un bruit, sans un mot pour les géants.

Ce n'était pas l'assoupissement de cette petite communauté isolée, oubliée au plus profond de l'Afrique qu'il redoutait, mais le risque qu'un touriste trop curieux, pût réveiller de fâcheuses histoires...

Fuyant quelques années plus tôt l'Europe et d'affligeantes péripéties, divorces douloureux ou enquêtes policières, il avait d'abord erré quelques mois en Afrique de l'Ouest, en Casamance, puis en Côte d'Ivoire avant de plonger résolument vers l'équateur.

Et de s'installer dans la moiteur luxuriante d'un refuge déconnecté des bruits du monde, si loin de ce qu'il croyait jadis être la civilisation... Un havre de paix baigné de rivières indomptées et de forêts impénétrables dans lesquelles il aimait aller se perdre.

Armé d'une machette et d'une boussole, il s'éloignait de la piste et s'enfonçait dans un labyrinthe de sentiers improbables, bourdonnant d'insectes et envahis de lianes, tutoyant à mesure de sa progression dans la forêt primordiale les premiers matins du monde... Il aimait se noyer dans la jungle inhospitalière, se noyer indéfiniment jusqu'au bonheur de tout oublier, de s'oublier dans des enchevêtrements de végétations insoumises, de frayeurs et de sueur... Comme si rien d'autre n'existait sur terre et que cette *sauvagine* complice le faisait renaître au bonheur primitif du jardin d'Eden...

Congo

Pourtant, le sifflement d'un serpent ou le lointain ricanement d'une hyène venaient à intervalles réguliers raviver les menaces du monde civilisé et les vieilles peurs de l'humanité.

Il avait néanmoins suffi d'une alerte, une simple petite inquiétude, à peine un grain de sable dans l'insouciance tropicale pour qu'il rassemblât au plus vite quelques effets personnels, deux pantalons, trois tee-shirts, des caleçons, un K-Way et une trousse de toilette avant de déguerpir une nouvelle fois, lui, l'employé discret et intranquille d'un hôtel de brousse dont le visage commençait à se buriner à force d'arpenter les terres rouges et la forêt carnassière de ces contrées farouches, pays d'éloignement, de morsures et de soleil...

Max traverse maintenant le marché en se faufilant entre les femmes en boubous multicolores et les amoncellements parfumés de fruits et de légumes posés à même le sol. Quand il se retourne, son sac à dos accroche parfois une épaule nonchalante, son sac à dos lourd d'inquiétude mais débordant tout autant de promesses...

Dans les rues qui mènent à l'embarcadère, la douceur piquante des épices fait bientôt place aux effluves acres du poisson, d'abord les étals de friture séchée puis les retours de pêche ruisselants, Tilapia, perches, poissons-tigres gras et visqueux, bientôt vidés, taillés, découpés, jetés sur la balance ou dans de grands seaux en plastique.

Max avance rapidement, sans un regard en arrière.

Devant la baleinière Oubangui, une foule bigarrée patiente, des femmes assises sur de lourds ballots, les hommes l'oreille greffée à leur téléphone portable, parlant fort de leurs mains qui balaient l'espace d'interrogations et d'un point c'est tout.

Des militaires en uniformes, armés de kalachnikovs rouillées, surveillent vaguement l'embarquement.

Quand Max s'approche de la passerelle, l'un des soldats appuie le bout du fusil sur son bras :

« French, American ?

– French.

– Ticket ?

Congo

– No, on board... »

La transpiration lui glace le dos, il expire lentement l'air soudain bloqué dans ses poumons...

« Dollars ?

– Non, des francs... »

Le biffin voulait sans doute échanger quelques coupures sales et froissées, des blessés de guerre comme on nomme ici les fortunes locales, contre des chimères de billets verts...

Le soldat retire son fusil et d'un geste dépité vers le bateau invite ce touriste égaré à monter à bord.

Assis sur une banquette en bois, sous un auvent de toile sale, le bras gauche posé sur le bastingage, une bride de son sac enroulée autour d'un mollet, il regarde s'éloigner le quai, dans le grondement du moteur et les fumées noires qui s'échappent de la cheminée. Le bateau, suffisamment éloigné de la rive, amorce alors sa descente vers le delta, glissant lentement sur le fleuve faussement impassible...

Les passagers sortent de leurs sacs de larges feuilles de bananier remplies de beignets ou des poissons grillés posés sur la sauce recouvrant le riz... Et chacun de prendre avec trois doigts des boulettes de riz ou des morceaux de poisson.

Max déguste lentement quelques mikates à la noix de coco et vide la moitié de sa gourde. Son repas frugal terminé, il se plonge *Au cœur des ténèbres*, dans les pages de Joseph Conrad, remontant le fleuve au dix-neuvième siècle, sur un steamer pétaradant d'atrocités coloniales, à la recherche d'un collecteur d'ivoire qui n'a plus donné de nouvelles depuis plusieurs mois...

Dans la jungle épaisse qui borde les criques où les colons faisaient halte pour la nuit, on distingue parfois des silhouettes furtives à qui il manque un bras ou un pied... Et ce bras qui manque aux sauvages que disaient apercevoir les Européens, pointe vers eux un cri de colère et de rage qui désigne les seuls sauvages, les vrais sauvages, les authentiques tortionnaires, les pilleurs avinés de richesses... « Putain de colonie et de passé colonial ! » soupire Max, résigné à ne jamais pouvoir être qu'un

Congo

Européen en fuite, un « toubab » déraciné, à jamais étranger aux richesses et aux traditions natives...

Les villages se succèdent, identiques, apaisés, de plus en plus éloignés... Les cases au toit conique laissent place à la savane avec ses hautes herbes blondes, parsemée d'acacias... Un troupeau de zèbres s'éloigne au galop, une barque de pêche remonte le courant...

Plus tard, il s'endort, bercé par le ronronnement du moteur, son chapeau de brousse rabattu sur les yeux.

Bientôt la mangrove indomptée vient planter ses racines de rapace sur les flancs du fleuve, de plus en plus épaisse, de plus en plus vorace.

Les palétuviers semblent avancer, sur leurs grandes racines, comme une foule aux longues échasses se pressant jusqu'à parfois frôler le bateau.

Et là, dans une courbe du fleuve, écartant ses hautes jambes, la forêt aux pieds immergés invite à tromper le fleuve, dans l'ombre, au plus secret de son foisonnement.

Les passagers somnolent, ou peut-être Max est-il seul sur cette barque que le nocher des enfers conduit quelque part sur le fleuve entre les rêves et la déconvenue...

Tout doucement, le bateau s'engage dans ce qui ressemble à un long tunnel de rhizomes, une voûte silencieuse en coque de navire renversé, un égarement végétal porté par le velours limoneux du fleuve...

« *De vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles* », un battement d'ailes, la petite musique du grand touraco bleu, le balancement effrayé d'un singe à longue queue, le grognement d'un phacochère, le friselis d'une tortue se glissant dans l'eau...

Le fleuve frémit, doucement caressé par l'étrave qu'étonne cette longue langue d'eau à se faufiler au cœur du mystère, sentier liquide qui se referme à la proue comme si le courant interdisait de regarder en arrière...

De méandre en méandre, l'écho du monde s'estompe en un sommeil silencieux enveloppé dans la pénombre chaude de ce sous-bois aquatique.

Congo

Là-bas, tout au bout, après une éternité de navigation, une clarté plus vive, la lumière qui augmente, on dirait une clairière...

Maintenant le bateau est à quai, ou plutôt immobilisé le long d'un rivage herbeux dans une anse vierge et calme ouverte sous un ciel étourdi de soleil, comme détachée de la savane feulante et mystérieuse.

Max avance sur la terre rouge piquée de touffes de graminées qui s'épaississent à mesure qu'il s'éloigne du rivage. Ses pieds se posent au sol et son corps semble ne rien ressentir, comme s'il était devenu si léger qu'aucun effort n'était nécessaire à sa progression... Il avance, la nature se tait, même le vent ne caresse plus les épis barbus, blanches chevelures qui s'affaissent sous ses pas.

Soudain, telle une grosse bulle venue de nulle part, un visage le frôle, comme une caresse de lune, une fragilité transparente aussitôt repartie, disparue... Une voix qu'il n'entend pas, qu'il devine sur les lèvres, surprise, douce, enjouée...

Devant lui, d'autres formes flottent au-dessus de la végétation, tourbillonnant, voltigeant autour des arbres, diaphanes, insouciantes...

Un autre visage, venu de la gauche, il tourne la tête et plonge ses yeux dans les yeux qui repartent immédiatement... Il connaît ces yeux, mais ne peut les retenir... Une ancienne compagne, un regret ?

Maintenant, c'est le visage de sa mère qui passe en lui souriant, aimante, toute de douceur et d'abnégation, incapable de reproches quand il voudrait lui dire...

Une sensation de bien-être l'envahit, comme si, enfin il pouvait rattraper le temps perdu et glisser dans cet effleurement l'amour qu'il n'a jamais su offrir... Il voudrait... regarde autour de lui, mais le sourire s'est évanoui...

Plus loin, il va le retrouver là, vers cet arbuste que des têtes opalescentes, des lunes tombées du ciel, entourent de leur halo fugace...

La danse fragile s'éloigne-t-elle quand il se rapproche ? En tout cas, les formes se dispersent, s'enfuient, puis reviennent... Cette fille, son premier amour, les yeux pleins d'aigreur et de mélancolie... Pourquoi n'as-tu jamais su ?

Congo

Et bientôt les visages sont moins souriants, ils se pressent autour de lui, le bousculent de leur évanescence, il se sent contraint, emprisonné par ce tournoiement flasque et insaisissable... Les bouches en colère lancent des invectives muettes : voleur ! bandit ! Les grimaces le repoussent, le poursuivent... Il s'enfuit... Un corps lourd le fait trébucher, lui écrasant l'abdomen et le visage...

Il s'éveille brutalement. Il est assis sur la banquette de la baleinière Oubangui, un homme est tombé sur lui tandis que le navire manœuvre pour accoster... « Limbisa ngai, sorry, excuse-moi ! »

A-t-il tellement dormi ? Il rajuste son chapeau, s'étire, se frotte les yeux... Et suit bientôt les passagers qui sortent du bateau.

À la sortie de la passerelle, deux gendarmes qu'il n'avait pas vus avant de descendre :

« Bonjour, le passeport s'il vous plaît... »

Il tend le document au gendarme

« Maxime Marleau ? Bizarre, bizarre... » dit le pandore en souriant et, lui mettant la main sur l'épaule, il l'invite à le suivre...

Il ne pensait pas qu'on l'intercepterait aussi vite.

Quand il s'est enfui ce matin, emportant seulement son sac à dos, il pensait avoir quelques jours, quelques semaines même pour disparaître, filer vers une autre région, vivre en ermite quelque part... Non, pas en ermite, les râles et les sueurs d'amour lui manqueraient trop ! Pas en ermite, non, mais dans une sorte de phalanstère qui n'obéirait à aucune contrainte, à aucune des règles de la société qu'il cherche à fuir...

Depuis trois ans, entre ses extraordinaires escapades en forêt, il travaillait dans ce lodge perdu en pleine brousse, ou plutôt il rendait quelques services au patron et à l'équipe des rangers qui emmenaient des touristes à la découverte des grands singes.

Max, il se faisait appeler Max Marleau, servait aussi d'interprète pour les Espagnols, ou d'accompagnateur si le groupe se répartissait dans deux véhicules.

Congo

Sous les moustiquaires frissonnantes, à l'heure où les grands fauves viennent se désaltérer aux points d'eau, le baroudeur de pacotille racontait une Afrique dangereuse et paradisiaque à des Européennes esseulées qui venaient oublier leurs échecs sentimentaux dans un exotisme *all inclusive*...

Et le m'as-tu-vu des alcôves, catogan et ventre mou, de rugir en caressant les crinières blanches !

Hier, Max bavardait avec les Français, debout dans la deuxième Jeep, tellement heureux d'avoir pu approcher et photographier de vieux gorilles solitaires...

« Bien-sûr Max, les hivers de notre pays ne vous manquent pas ! »

Rires, plaisanteries, banalités...

Mais cet homme qui semblait le dévisager... Il l'avait déjà vu... Impossible de mettre un nom sur son visage...

De retour au lodge, chacun regagna son bungalow.

« Merci Charles... » lui lança l'énigmatique voyageur quand Max lui serra la main.

Son sang se glaça aussitôt mais son visage resta sans aucun mouvement.

« Bonne soirée à vous ! »

Un peu plus tard, juste avant le dîner, le même touriste était accoudé au bar, son téléphone vissé à l'oreille, il sourit en voyant Max arriver.

Max, Max Marleau puisque c'est l'identité qui figure sur son passeport, suit les deux gendarmes jusqu'à leur véhicule garé un peu plus loin, contre le quai.

L'un des militaires s'installe à l'avant, le deuxième, un gradé si l'on en croit les deux barrettes qui ornent sa casquette, l'invite à s'asseoir à l'arrière, ferme la portière, et contourne la voiture pour venir s'installer à ses côtés.

Max a posé son sac à dos devant lui, entre ses jambes.

« On va vous emmener au commissariat et ensuite à l'ambassade... »

Oui, c'est bien un touriste qui vous a reconnu et a appelé l'ambassade. Il dit que vous avez fui la France après avoir cambriolé la banque

Congo

où vous travailliez... Il était un client de la banque... Un sacré pactole, non ? » plaisante le gendarme.

Max écoute, pose des questions sur son dénonciateur, constate l'efficacité et la prévenance des gendarmes locaux.

Tout en parlant, il ouvre son sac à dos.

Et réfléchit rapidement.

Un billet rose ou un billet bleu ?

Le gendarme lui dit qu'il connaît bien le lodge où il travaillait. Son oncle Lukeni y est Ranger.

« Ah oui ! Lukéni, le capitaine, c'est mon ami ! »

Au fond de son sac, dans un plastique étanche, des billets en grande quantité, des euros qui peuvent lui permettre de vivre pendant plusieurs années et quelques liasses de dollars... Charles extrait deux coupures de cent dollars, referme le sac, glisse en les laissant dépasser les deux « Benjamin » dans le récit de Conrad et pose le livre sur le siège, entre le gendarme et lui.

« Je voudrais juste aller acheter quelques beignets et une bouteille d'eau.

– Faites vite, on vous attend... »

Son sac à dos sur l'épaule, Charles traverse la rue et se dirige lentement vers les petites boutiques aux étals remplis de fruits et de boîtes de biscuits. Il fait quelques pas et, brusquement, s'engouffrant à droite dans la première rue qu'il croise, il accélère le pas.

« La gare routière, s'il vous plaît ?

– Au fond du marché, à gauche... »

Maintenant il court, en essayant de ne pas trop se retourner pour ne pas ressembler à un fuyard...

À la sortie du marché, il s'arrête un instant, personne derrière lui, aucun mouvement, seulement des femmes en boubous avec leurs paniers et leurs cabas.

Les taxis-brousse sont stationnés en épis, des minibus, de vieux J7 Renault, cabossés et multicolores, les aides s'affairent sur les galeries pour arrimer les bagages...

Congo

Il s'installe sur la droite, là où les sièges sont individuels.

Lorsque le véhicule est complet, l'aide-chauffeur vient faire payer les voyageurs.

Il n'a plus rien à lire... Dommage d'avoir dû laisser Joseph Conrad sur le siège d'une voiture de gendarmerie !

Il lui faudra plusieurs jours pour rejoindre Djambala et plus tard, après s'être assuré qu'il pourrait obtenir les visas nécessaires, le Gabon ou le Malawi...

L'errance se poursuit... Trouvera-t-il un jour la quiétude qu'il ne recherche pas ?

Le véhicule brinquebalant sort de la ville et rejoint la piste qui s'enfonce dans la forêt pour cahoter entre les ornières, s'enliser dans la boue, se perdre dans les recoins oubliés de la planète, quelque part entre le premier jour du monde et le paradis retrouvé, Max serre son sac à dos entre ses jambes.

Max, ou plutôt Charles – mais est-il encore vraiment Charles, Charles Kurtz, visé par un mandat d'arrêt, suspecté d'avoir dérobé au moins trois cent mille euros dans un distributeur automatique que les convoyeurs de fonds avaient négligemment laissé ouvert ? Par chance, aucune caméra ne l'avait filmé, une panne générale du système électrique avait opportunément, le même jour, désactivé le système de surveillance et ouvert les portes de l'agence à tout vent.

Toutes les planètes s'étaient étrangement alignées, pourquoi aurait-il laissé passer une telle opportunité qui ne se reproduirait plus jamais...

Il en avait rêvé. Il ne se posa aucune question.

Sans haine et sans violence... Juste une petite vengeance, une pique insignifiante dans l'univers impitoyable des marchés qui broient dans leur sauvagerie les rêves des sans-grades, l'idée de fraternité et jusqu'à l'avenir de l'humanité !

Arrivé le premier ce matin-là, il avait immédiatement transféré les liasses de billets empilées dans le distributeur dans un sac poubelle, chargé son butin, ni vu ni connu, pas un chat dans la rue, dans le coffre de sa voiture avant d'aller planquer son magot dans le faux plafond du local à vélo de son immeuble.

Congo

Il était revenu à l'agence moins d'une demi-heure plus tard, en même temps que le directeur. Ce dernier avait donné aussitôt l'alerte.

On avait cuisiné les convoyeurs, le directeur de l'agence, on l'avait interrogé lui aussi fermement, on avait fouillé sa voiture. Il avait été convoqué plusieurs fois au commissariat, interrogé par une jeune commissaire, Laurence Marleau, aux yeux si profonds qu'il n'était pas certain d'en être vraiment sorti, à la voix douce et enjouée, dont le léger trouble qui rosissait les pommettes avait peut-être un instant modéré la suspicion des enquêteurs...

Commissaire Marleau ! C'est le nom qu'il avait malicieusement choisi plus tard pour sa nouvelle identité ! Comme un pied de nez au destin !

On avait aussi perquisitionné son domicile, sans succès. Deux semaines plus tard, il était pourtant toujours vaguement soupçonné, sans plus, mais néanmoins avec une obstination de plus en plus pesante...

C'est sa disparition, un beau matin, qui avait transformé l'insistante rumeur en quasi-certitude.

Il lui avait fallu presque six mois pour, ayant rejoint l'Italie où il savait pouvoir obtenir une nouvelle identité et les papiers idoines, rejoindre l'Afrique sur des cargos complaisants qui permettaient d'éviter les scanners des aéroports...

Le taxi vient de s'arrêter dans un village de brousse, les vendeurs de fruits et de nourriture se précipitent, plusieurs voyageurs descendent. Il achète trois mangues, en pèle une avec son couteau suisse, et découpe de larges tranches. Le jus coule sur ses doigts, le long de sa bouche quand il mange la chair odorante et ensoleillée.

Jamais il n'a dégusté un fruit aussi délicieux, aussi sucré, aussi dé-goulinant de bonheur !

Une telle chance, ce n'est pas possible ! Le cul bordé de nouilles, je vous dis ! Mais il ne peut le dire à personne ! Alors il jubile intérieurement. Et termine sa mangue...

Il sourit : si j'avais été pâtissier, j'aurais enchaîné les overdoses de chocolat, heureusement, j'ai été embauché dans une banque !

Congo

Pour exercer le « droit de reprise » cher aux anarchistes de la Belle Époque !

Le chauffeur klaxonne... Allez, il faut repartir !

Son sac à dos sur l'épaule, il saisit la poignée fixée sur la portière et s'apprête à gravir le marchepied quand, une voix féminine, d'abord surprise, puis douce et enjouée comme une caresse de lune, une voix qu'il connaît, « Monsieur Kurtz !... Charles ! »

Chère Mo

Chère Mo
Fanny Garcia

On est déjà le 30 mars et il n'a toujours pas écrit une seule ligne. Pas une. Et le concours de nouvelles se termine le treize avril. Au-delà, c'est foutu. Il aura perdu sa chance d'être reconnu pour le talent qu'il est convaincu d'avoir, perdu sa chance de se voir hissé parmi les plus grands noms du polar, ceux qu'il admire par-dessus tout, Olivier Norek, Bernard Minier, Pierre Lemaître... et bien sûr, Mo Hayder. Son héroïne. Celle qu'il suit à la trace, celle dont il ne rate pas une interview ni une séance de dédicace, en Angleterre comme en France. Aussi est-il persuadé qu'elle va l'aider à dépasser son syndrome de la page blanche. La thématique imposée est « Sauvage », il ne pouvait pas rêver mieux. Il veut que des enfants en pleine chasse aux œufs de Pâques découvrent un cadavre sauvagement assassiné mais il ne sait vraiment pas par quel bout commencer... Alors, quand il a appris que Mo, comme il l'appelle depuis bien longtemps, faisait partie des invités des Quais du Polar, il a pris cela comme un signe : elle vient à Lyon, dans sa ville à lui et juste avant Pâques ! Grâce à elle, il va écrire la meilleure nouvelle policière qui n'ait jamais été donnée de lire et, évidemment, il va gagner le concours !

Le voilà à la Villa Gillet, dans la file d'attente. Mo l'a ébloui, une fois de plus, pendant sa conférence sur la catharsis et l'affect de la violence dans ses romans et il attend son énième autographe. Elle ne le reconnaît pas, elle ne le reconnaît jamais d'ailleurs mais il ne s'en offusque pas. Il se doute bien qu'une artiste de sa trempe ne peut pas mémoriser le visage de tous ses fans. Lui non plus, quand il sera au sommet, ne se souviendra pas de tous ses admirateurs... Il lui tend son livre et lui confie, dans un anglais travaillé pour l'occasion, qu'il est bloqué dans son écriture et

Chère Mo

qu'il jalouse terriblement sa plume. Elle lui répond alors ce qui marque véritablement le point de départ de sa nouvelle : « Donne vie à tes personnages, incarne-les et ils s'écriront tout seuls ! » Eurêka ! Il vient de comprendre son secret, celui qui rend son écriture si vraisemblable et si intense : elle ne raconte ni plus ni moins que ce qu'elle vit. Mo Hayder est une meurtrière ! Il compte bien mettre en pratique ce précieux conseil. Et il sait déjà, sans aucun doute, sur qui va porter son choix – son couteau, devrait-il dire...

Une journée plus tard pour fignoler les détails et acheter le matériel nécessaire – bâches en plastique, sacs poubelle, couteau cranté, tenue de groom de l'hôtel Marriott de la Cité Internationale où Mo est logée le temps du festival – il entre dans l'hôtel en tant que client et va siroter une bière au bar, excité de se savoir sur le point de commencer son histoire mais aussi de rendre hommage à son idole. Elle rentre elle aussi, après une longue journée de balade dans la ville lumière. Cauteleux, il la suit discrètement pour connaître son numéro de chambre. 438. Bingo ! L'excitation monte en lui. L'adrénaline aussi. Il va vite se changer aux toilettes de l'étage et en ressort déguisé en groom. Il frappe à sa porte. Elle ouvre. « Bonjour, excusez-moi de vous déranger, Madame, nous avons un problème de climatisation. Puis-je entrer une seconde et m'assurer que la vôtre marche bien ? » Elle lui cède le pas et referme la porte. C'est gagné. Il lui assène un coup de poing d'une violence dont il ne se savait même pas capable. Elle tombe dans les limbes. Il la traîne sur le lit. S'empresse d'aller accrocher le panneau « Ne pas déranger » sur la porte de la chambre. Voilà, son chef-d'œuvre va pouvoir commencer. Aux policiers français de se montrer aussi doués que Jack Caffery, personnage emblématique de Mo, pour élucider le mystère auquel il est en train de donner vie : d'abord, il met un masque de Père Noël, comme dans *Proies* et, plus excité que jamais, il la viole. Elle retrouve ses esprits, ne comprend pas ce que fait ce Père Noël dégingandé sur elle. Elle se débat, elle le frappe de toutes ses forces, elle essaie de se libérer mais cette étreinte brutale devient une étreinte mortelle et à mesure que montent son excitation et son plaisir à lui, s'éteignent petit à petit sa respiration et sa vie à elle, elle qui n'arrive pas à retirer ses mains gluantes autour de son cou,

ses mains poisseuses, ses mains de mort. Il jouit en elle comme elle meurt mais il sait que cette éjaculation n'est que le coup de feu qui marque le départ de la course vers l'extase, l'extase littéraire à laquelle il aspire plus que tout au monde. Méthodiquement, il tapisse le sol et les murs de bâches en plastique, il sort ses différents couteaux. Il a englouti tellement de romans gores et de séries télé comme Dexter que la tâche lui semble familière et sa facilité le déconcerte presque un peu. Il dépose le corps meurtri de son idole sur le plastique et telles les anciennes tribus qui scalpaient leurs ennemis pour en absorber la force, il lui tranche les mains qu'il prendra soin de déposer, cette nuit, dans le square en face du Musée Africain des Cultures de l'Afrique de l'Ouest, clin d'œil à peine voilé au Tokoloshe qui terrorise tant le héros dans *Rituel*. Il est fier de son travail, il sent son corps tout entier se remplir de joie au fur et à mesure qu'il invoque les différentes enquêtes de Caffery, incantation occulte vers la transcendance littéraire. Pour *Birdman*, il lui entaille la poitrine et en ressort son cœur encore tout chaud et dégoulinant. Il sait que la nuit sera longue car il conduira jusque dans les Dombes pour le déposer dans le Parc aux Oiseaux qui organise lundi la fameuse chasse aux œufs. Il en sourit d'avance, il ne peut s'en empêcher et il se dit que si son visage fonctionne tout seul, sa main droite écrira aussi toute seule. Tout cela a une dimension magique, il se sent en transe, en totale communion avec Thot, avec Hermès, avec Mercure, les Dieux de l'écriture. Il s'attèle ensuite à la démembrer, ce qui s'avère plus pénible et difficile que ce qu'il imaginait mais le résultat en vaut la peine tout autant que la réjouissance de déposer bientôt ses bras et jambes scarifiés dans le jardin de l'hôpital psychiatrique du Vinatier où les fous, se dit-il, le deviendront plus encore en trouvant des membres parmi les œufs. *Fétiches* en serait presque banal à côté ! Enfin, la touche finale de son œuvre : en se léchant les babines recouvertes de gouttelettes de sang qui ont giclé et en pensant fort à *Tokyo*, il lui fait hara-kiri, puis plonge ses mains dans ses entrailles, deuxième viol de ce corps désormais méconnaissable, et l'éviscère. Il se prend d'un fou-rire du plaisir et de la fierté intense qu'il ressent déjà à l'idée de déposer ce torse vide et cette tête au Parc de la Tête d'Or, au pied du chemin de fer, hommage à *Viscères* et à *Skin*. C'est un chef-d'œuvre d'intertextualité et sa nouvelle en sera le miroir et deviendra à

Chère Mo

son tour une œuvre d'art. Il range tout son matériel, nettoie, brique, frotte, prend une douche, se rhabille en client lambda et ressort avec la valise de Mo, Mo à l'intérieur, en pièces détachées. Il s'empare également de son ordinateur, se réjouissant d'avance de pénétrer encore un peu plus dans son intimité.

Après avoir déposé aux endroits voulus les morceaux de son idole, il rentre chez lui exténué et s'endort comme une souche sur son canapé. Il dort d'un sommeil profond, sans rêve, agréable. Il sait que son voyage littéraire vient de commencer. Au petit matin, il s'attèle à narrer ce qu'il a vécu et remercie Mo pour sa collaboration : son conseil si précieux d'incarner ses personnages et sa participation en tant que protagoniste majeur de sa trame ! Ses doigts pianotent sur son clavier d'ordinateur, ils dansent sur les touches noires et entrent en transe, eux aussi, tels des derviches tourneurs de la mort. La journée passe et rien ne l'arrête. Il ne ressent ni la faim, ni la soif, ni la fatigue, il est un *cavalo* du candomblé brésilien, possédé par les *orixás* de la littérature. Quand il a terminé de raconter l'hommage rendu à sa muse littéraire, il s'endort à nouveau, comme un bébé. Et le lendemain, il allume la télé et dévore, avec le plus grand des ravissements, les informations dont les titres sont tous dans la même veine : « Une chasse aux œufs sanglante », « Découverte macabre pendant la chasse aux œufs du Vinatier », « Des enfants découvrent un torse et une tête pendant la chasse aux œufs »... Magnifique ! Il est au comble de la joie. Son plan se déroule à merveille, ses doigts vont continuer à virevolter sur les touches de son ordinateur !

Les jours passent. Mais l'enquête piétine. Il a fini d'écrire ce que les policiers ont relevé et ont bien voulu partager avec la presse mais c'est tout. Ces bons à rien semblent n'avoir rien compris à son chef-d'œuvre. Ils n'arrivent vraiment pas à la cheville de Jack Caffery ! Et avec le temps, l'angoisse monte. La date butoir approche, il va devoir envoyer sa nouvelle mais elle n'est pas terminée ! Pourquoi la police ne comprend-elle pas le lien entre les différents lieux ? N'ont-ils pas lu l'œuvre de Mo ? Comment peuvent-ils enquêter sur une écrivaine s'ils n'ont aucune

Chère Mo

connaissance de ses travaux ? Mais rien ne sert d'extrapoler alors il sort courir un moment pour se détendre un peu.

À son retour, il se douche, rallume son ordinateur et essaie d'écrire mais ses doigts sont paralysés. Et alors qu'il transpire, qu'il a chaud et froid en même temps, que la fièvre semble s'emparer de lui, la porte de son appartement vole en éclats. Entrent en trombe dix hommes de la police criminelle qui, sans qu'il ne comprenne quoique ce soit, l'encerclent, le mettent à genoux et le tiennent en joue. On lui explique brièvement et sèchement qu'il est en état d'arrestation pour le meurtre de Beatrice Clare Dunkel, alias Mo Hayder, et qu'il a le droit de garder le silence, le comprend-il ? Il opine du chef, complètement terrorisé et soumis. On l'emmène au commissariat où on l'interroge des heures durant mais où il ne dit mot. En son for intérieur, il est en ébullition, la panique a laissé la place au bonheur et il se réjouit d'avance du moment où il pourra retrouver son ordinateur et écrire le dénouement de cette extraordinaire nouvelle ! On le place en détention provisoire, il se frotte les mains : ça y est, on va lui rendre ses effets personnels et il va pouvoir poser son point final... Mais il s'est mal renseigné sur les conditions d'emprisonnement... Alors il hurle à la mort, nuit et jour, sans arrêt, il s'égosille à s'en faire péter les cordes vocales pour qu'on lui rende son ordinateur. Mais les gardiens lui rient au nez et lui crachent invariablement la même réponse : on ne le lui rendra jamais et il ne terminera jamais son histoire, espèce de taré !

Les nuits passent, solitaires et douloureuses. Et le treize avril pointe le bout de son nez. Sans qu'il ait la moindre chance de soumettre au jury du concours le début de sa nouvelle, à défaut du texte intégral... Il se renferme alors dans le mutisme le plus absolu et n'attend plus rien de la vie. Pas même son procès dont il ne sait pas quand il aura lieu car à quoi bon... Il cesse de prendre soin de lui, ses cheveux poussent, sa barbe aussi, ses ongles également. Il ne se douche plus. Ne se brosse plus les dents, qui commencent à pourrir. Et un jour ou, pour être plus précise, un an plus tard, alors qu'il regarde sans regarder la télévision, il découvre avec stupeur Claire Chazal qui célèbre le premier anniversaire de la mort

Chère Mo

de cette si célèbre écrivaine de polars, Mo Hayder, rappelez-vous, trouvée dépecée au printemps dernier, lors des chasses aux œufs de Pâques. Les souvenirs refont surface et alors qu'il est tiraillé entre les réminiscences heureuses du passé et la douleur encore vive d'avoir raté le concours, il entend la présentatrice annoncer le chef-d'œuvre littéraire du moment, *Chère Mo*, écrit par une certaine Gina Cranafy, un pseudo à n'en pas douter puisque tout le petit monde de l'édition et de l'écriture s'interroge sur l'identité de cette auteure.

Gina Cranafy, c'est moi et, oui, c'est un pseudo, l'anagramme de mon nom et prénom. Car si je révèle mon identité, je serai disqualifiée du concours de nouvelles auquel je participe cette année. Le même que celui auquel a essayé de participer, en vain, l'assassin de Mo. La thématique est la même que celle de l'an dernier, c'est parfait ! Bref, comme j'écris sous anonymat, je peux vous confier que je travaille dans la police lyonnaise et que j'ai volé l'ordinateur de l'assassin parmi les pièces à conviction. Un vrai challenge ! Du grand art de *l'escapisme* ! La nouvelle Arsène Lupin ! J'ai dévoré ses écrits, je m'en suis inspirée jusqu'à croire que j'en étais l'auteure. Et j'ai écrit ce texte que le jury du concours a adoré et a publié. Vous connaissez la suite. Je suis désormais la tendance littéraire du moment, la nouvelle reine du polar français, le nom que tout le monde s'arrache – sans me connaître.

Et si vous vous interrogez sur l'assassin de Mo... il crie de nouveau à corps perdu qu'on lui a volé son œuvre et que Gina Cranafy, c'est lui... Les gardiens et ses compagnons de cellule oscillent entre pitié et irritation... Ce qui semble sûr, c'est qu'il ne va pas tarder à ne plus crier...

Le matr|cide ridicule
Franck Giacomini

Ce soir-là, le mistral se faufilait par les orifices d'aération des portes-fenêtres, sifflotant une ritournelle entêtante, familière à Marseille. Depuis trois ans, Jacques s'occupait de sa mère devenue dépendante. « Mireille perd la tête », disent aujourd'hui les mêmes langues qui louaient jadis sa gentillesse et son sens de l'hospitalité, réunies autour d'un crémant d'Alsace, sur la grande terrasse de l'appartement. Ses copines, comme Mireille les appelait, évitent aujourd'hui sa rencontre comme on s'écarte de la misère. Perdre la mémoire c'est tout perdre, jusqu'à ce que l'on n'a pas encore.

Plus tôt dans l'après-midi, Jacques imposait à sa mère, pour la énième fois, d'enfiler une couche alors qu'elle l'avait retirée discrètement, allongée pour la sieste. Devoir porter des couches est un cap. Un peu comme le premier orgasme, dans le sens où la vie ne sera plus tout à fait pareille ensuite. Jacques ne supportait plus ces trainées d'urine au sol, entre la porte de la chambre et les toilettes. Plus que tout, le déni auquel s'accrochait sa mère l'exaspérait. Les stigmates jaunis de la déchéance se reconstituaient chaque jour, pareils aux traces de kérosène que laissent les avions dans le ciel bleu, disparaissant puis réapparaissant perpétuellement. Le lit, les fauteuils, les frusques de Mireille traînaient l'odeur tenace d'un couloir de maison de retraite.

Mireille saisit l'objet de la honte et pour l'enfiler, resta allongée sur le lit. Elle écarta les jambes comme une gymnaste rouillée par le temps. Jacques se trouvait brutalement face à ses origines, devant l'antre de son

Le matricide ridicule

monde passé, la rétine imprimée par l'image vivante de la vulve entrouverte de sa mère. La scène s'était répétée de nuit comme de jour.

Jacques n'apprit jamais à détourner le regard, comme le firent Sem et Japhet devant leur père nu, ivre des fruits de la vigne. Le matin de ce jour maudit, Mireille s'était levée de son lit souillé de fèces. Jacques l'exhorta à passer sous la douche, afin de se départir des traces coupables brunâtres, le long de l'intérieur de ses cuisses. Prendre une douche pour Mireille, c'est un peu comme demander à un chat de se jeter dans l'océan arctique. Sur l'insistance de son fils, elle mit du savon sur sa main et se lava l'endroit le plus reculé de l'intimité. Soudain, un étron règlementaire vint se déposer naturellement dans le creux de sa main. Mireille regarda Jacques et d'un geste d'une absolue pureté, comme une offrande faite à un Dieu, lui tendit sa merde, manifestement pour s'en débarrasser, ne sachant qu'en faire. En un instant, Jacques accepta le don sacré de sa mère. Il saisit délicatement le cadeau avec détachement et s'en alla le plonger dans l'oubli de la cuvette des toilettes. Aucune parole, pas même un rire de circonstance, ne viendra entacher l'innocence de ce moment. La pudeur consiste à se taire lorsque les mots ajoutent au drame.

Au terme de ces trois années de bons et loyaux services, à revisiter l'histoire familiale en profondeur, le cœur de Jacques était gorgé de détestation à l'égard de sa mère. Un sentiment impie pour les dieux et coupable pour les hommes, condamné de la terre jusqu'au ciel. Le constat était clair pour Jacques : il aimait sa mère à l'envers ! Un désamour contre nature qui, tel un termite géant dévorant la membrure d'une barque, le faisait sombrer lentement et en toute conscience. Jacques méditait désormais le mal. Il fallait que quelqu'un meure ! Selon un rapide calcul, Mireille était toute désignée avec ses quatre-vingt-huit ans et sa vie factice. À quoi bon vivre alors que son fils la déteste, sa petite-fille l'ignore et plus personne ne vient la voir ? Si l'Homme a évolué en tant que tel, Mireille aujourd'hui fait machine arrière, déambulant mi-nue dans l'appartement avec la liberté des singes.

Jacques était un homme bon. Jamais il n'aurait imaginé penser à tuer sa propre mère. La bonté humaine est fragile quand les circonstances se

Le matricide ridicule

gâtent. Tout le monde est un bon capitaine lorsque la mer est calme ! Il a fallu un évènement des plus anodins pour que Jacques envisage le matricide ce soir-là. Il avait ramené une pizza et une bouteille de blanc, tandis que le mistral s'intensifiait pour la nuit. Mireille était réjouie par l'initiative, en bonne alcoolique qu'elle avait été la majeure partie de sa vie. La règle aujourd'hui revenait à se limiter à deux verres, le risque étant la chute ou la diarrhée. Mireille ne tenait plus du tout de la même façon le breuvage du bonheur, mais s'en foutait éperdument et Jacques devait y veiller. Lorsque l'infirmière du soir passa donner le traitement et vérifier les constantes vitales de Mireille, Jacques partit aux toilettes. Mireille se servit un troisième verre et l'avalait d'un trait, hors de la vigilance de l'infirmière qui relata les faits au retour de Jacques. Qu'il est curieux, le ton utilisé par l'infirmière, à considérer ouvertement sa vieille mère comme un enfant, pensa Jacques. Il se dit que c'était de bonne guerre après tout. Jacques retira le verre de Mireille posé sur la table pour le mettre dans l'évier de la cuisine. En se retournant, il vit la délinquante porter en hâte, à ses lèvres malades, son propre verre resté sans défense sur la table.

Un feu colonisa en un éclair tout son corps et sans qu'il lui ait commandé, la main de Jacques frappa la surface du plan de travail de la cuisine, tandis que ses mots s'envolèrent avec la vigueur d'un coup de griffe de chat.

« Mais qu'est-ce que tu fais putain ? C'est pas vrai ! (Mireille sursauta comme surprise par le diable et le liquide gicla du verre.)

– Ne crie pas.

– Bien sûr que je dois gueuler puisque quand je parle tu t'en bas les reins. Tu veux finir bourrée et te casser la gueule dans la maison putain de merde.

– Ne crie pas. Pourquoi tu cries comme ça ?

– Je crie parce que je pète les plombs. Parce que t'es insupportable en fait.

– Oh, mais c'est pas grave. »

La télévision qui répétait en boucle les actualités dans l'indifférence jusque-là, arrêta l'attention de Jacques. Il y était débattu de l'aide active

Le matricide ridicule

à mourir en France. Un sujet épineux, mais tellement légitime pour notre société dans laquelle les homicides sont inférieurs en nombre aux suicides. Jacques prenait conscience que le suicide assisté serait légal tôt ou tard. Compte tenu des tarifs appliqués aux maisons de retraite, mieux vaudrait le plus tôt possible pour épargner aux anciens et aux aidants, le déshonneur de soigner les corps et mépriser les âmes. Jacques n'éprouvait plus de crainte ni de honte à l'idée de tuer sa mère. Il y voyait même un service rendu à la collectivité. Il vida la bouteille de blanc en élaborant la façon la plus convenable de liquider Mireille en douceur. Une notification inattendue sur le téléphone de Jacques, indiquait un message de Stella, bourgeoise quadragénaire du quartier Roucas Blanc, qui raffolait de baiser régulièrement avec Jacques, souvent les jeudis soirs. Jacques avait bien compris que la libération des femmes était une aubaine pour les hommes. Son carnet d'adresses était jonché du genre de femmes qui sortaient en tenue de pute qu'elles enfilaient dans la voiture, prétextant une soirée entre amies et laissant à leur mari la garde des enfants. Stella était célibataire, ce qui comportait pour Jacques l'avantage d'économiser l'hôtel. Il enfourcha sa Ducati super sport, superbe moto rouge Ferrari, qui donne aux hommes le sentiment de puissance qui leur manque. Jacques était décidé, dès son retour, à tuer sa mère. Il avait opté pour l'étouffement avec un coussin pendant qu'elle dormirait. Morte dans son sommeil. Tout le monde s'en réjouirait. Quelle chance dirait-on. À lui la liberté et l'héritage en bonne et due forme. Stella en eut pour son désir ce soir-là. Fessée, shibari, cunnilingus endiablé, slow sex et sodomie en porte-jarretelles furent à l'ordre de la nuit. Un peu avant l'aube, Jacques remontait sur sa monture en vainqueur, le phallus à son comble, prêt au crime. Sur la Corniche, le vent était lui aussi à son comble. Brusquement, une rafale scélérate déporta Jacques et son bolide sur la voie opposée. C'est dans l'avant d'une 4 L beige de collection que Jacques s'encadra dans un bruit sec. Noir total, jusqu'à ce qu'une lueur blafarde parvînt aux yeux de Jacques, trois semaines plus tard à la sortie de son coma, à l'hôpital Sainte Marguerite.

L'hôpital avait lancé récemment un projet pilote. Une maison de retraite attenante, permettant les soins d'urgence quasi à domicile. Mireille

Le matr/cide ridicule

y avait été accueillie, lui offrant de visiter son fils chaque jour. Jacques ouvrit les yeux et lorsque le flou se dissipa, il inspira profondément. Les soignants regroupés autour de lui crurent voir le signe d'un réconfort sublime. Se réveiller des ténèbres avec la main de sa maman pour le raser, quelle grâce. Paraplégique, Jacques inspira une nouvelle fois profondément et dans l'expiration, un sourire à peine perceptible apparut sur ses lèvres, sur lesquelles vint mourir une larme. Mireille se pencha sur son fils, aidée d'une infirmière visiblement émue, dans un mouvement rappelant celui de Sainte Véronique venue essuyer le visage de Jésus épuisé sous la croix. Elle baisa d'abord sa joue gauche à trois reprises puis dit à mi-voix : « ne t'inquiète pas mon petit lapin ». Se voulant rassurante, Mireille posa sa main sur le front de Jacques pour mieux diriger sa bouche vers sa joue droite cette fois. Le cou de Mireille frôla la moustache du semi-défunt inerte. Le hurlement de l'infirmière retentit dans le box immaculé, sur lequel lézardaient en saccades, de longues trainées de sang rouge vif. Lorsqu'avec la violence d'un fauve, Jacques planta ses crocs dans la gorge de sa mère, le réflexe de l'infirmière fut de tirer en arrière la victime. C'est alors que la fragile artère carotide explosa littéralement sous la contrainte des mâchoires de Jacques, dans un feu d'artifice écarlate. Jacques prononça une phrase inintelligible que personne ne comprit et entra dans un fou rire, étrangement humain.

La Soyeuse
Françoise Hausfater

C'est le comportement de Herb qui m'alerta, au retour de notre expédition quotidienne. Il refusait obstinément de quitter le sentier pour rentrer dans feu mon jardin et, truffe scotchée au sol, suivait dans un sens, dans l'autre, le court espace qui séparait la barrière de la terre craquelée. Je revins sur mes pas et, accroupi à ses côtés, tentai de comprendre ce qui clochait alors que je lui avais offert une révision complète le matin même. C'est alors que je le remarquai. La toile d'épeire diadème qui obstruait la fente de la boîte à lettres depuis une éternité, avait disparu.

Je ne savais pas comment me parviendraient les instructions. Ça faisait un bail que j'attendais. Bien survolté. J'ai toujours aimé les causes douteuses et pour le coup, j'étais verni, le projet était insensé. Et voilà que ce message sibyllin, écrit au dos d'une vieille étiquette de bouteille de bibine prête à s'effriter, avait été glissé en toute ringardise dans ma boîte à lettres ! Waouh... Sacrée montée d'adrénaline quand je défroissai l'étiquette et découvris son contenu ! La Soyeuse... C'était donc là que ça se passerait... Avant que les oisillons aient frit dans leur coquille, la poissoncaille bouilli dans son jus et la sève caramélisé dans les tiges et les troncs, j'allais parfois à cette brasserie me jeter une petite mousse bien fraîche derrière mon absence de cravate. Je n'y décelais plus aucun signe d'activité mais ses bâtiments n'avaient rien de décrépi. La Soyeuse était entretenue.

Autour de moi, l'immobilité et le silence, qui sont désormais notre lot quotidien, régnaient. Pas un pet de *zef* pour affoler les fleurs fossilisées et les herbes carbonisées, dépoussiérer l'allée de gravier et les feuilles

La Soyeuse

racornies et pétrifiées, éparpiller la terre, exsangue de soif. Zéro gazouillis pour troubler ma solitude. Seuls crépitaient dans le silence les sporadiques staccatos tirés sur des ombres par quelque braconnier dément. La barbaque est devenue une denrée si rarissime qu'un oisillon de colibri se vend à prix d'or. Ouais... Plus rien à zigouiller. Ni à récolter. Notre mission m'apparut plus urgente que jamais. Je relus le message. Laconique, il indiquait juste : « RDV mardi 13 h à La Soyeuse pour le pliage des oiseaux. »

On m'avait contacté au labo. Je participe au programme *TEAR* (Terre Eau Air Régénérescence), auquel une partie de la planète confie ses ultimes foutus espoirs. Nous cultivons quelques parcelles, pollinisant artificiellement de rares plants non transgéniques, épargnés par miracle. J'ai mis au point des *DP*, Détecteurs de Pollen, robots rudimentaires bardés de capteurs et fonctionnant à l'énergie solaire. Eh ouais... Le soleil est la seule chose dont nous disposons à ne plus savoir qu'en faire, avec les minéraux, que notre organisme rechigne encore un tantinet à ingérer, digérer et assimiler. Mais pas le choix. Il n'y a plus rien d'autre à becqueter. Croque à t'en péter les crocs ou crève ! J'ai gardé pour moi le prototype qui, comme tous les *DP*, tombe en arrêt quand ses détecteurs s'affolent et, histoire de me marrer un peu, l'ai bidouillé pour qu'il ait tout d'un vrai clébard. Il remue la queue et aboie « Bonne pioche ! » s'il dégote quelque chose, laisse pendre sa langue quand ses batteries s'épuisent, pose sa tête sur mes genoux lorsque je mange et reste couché à mes pieds en soupirant si j'écoute de la zique. Je l'ai baptisé Herb. Herb que je ressens incontestablement comme un mâle, bien que rien de tangible ne l'atteste bien sûr. Et j'ai beau être le mieux placé pour savoir qu'il n'y a pas une once d'âme derrière son regard artificiellement mouillé d'adoration, c'est devenu un vrai pote avec lequel, armé de mes inséparables, sempiternels cotons-tiges et éprouvettes stériles, je ne cesse de jacter lorsque nous quadrillons les vastes étendues vides, désertiques, crevassées, à l'affût du moindre grain de la précieuse poudre ou de microscopiques plants à rapporter religieusement au labo. Ouais... un vrai pote, Herb ! C'est pourquoi je l'ai embarqué tout naturellement avec moi le jour J.

La Soyeuse

* * *

L'ampleur et l'ingéniosité de ce qui avait été accompli et que nous découvrîmes, les autres pékins qui filaient un coup de main au projet et moi, lorsqu'on nous fit parcourir l'incroyable complexe qu'était devenue La Soyeuse, dépassèrent, et de loin, tout ce que nous avons et aurions pu imaginer. Le visionnaire fou qui l'avait conçu, organisé et réalisé avait dû s'y prendre sacrément à l'avance. Plusieurs grands bâtiments, dans lesquels des panneaux photovoltaïques fournissaient aux pales d'éoliennes, récupérées dans les environs, l'énergie nécessaire à la ventilation et au maintien d'une température idéale, abritaient à présent des serres, bien plus fécondes et luxuriantes que celles du labo aux tristes plantes bien alignées, maîtrisées, domestiquées, aseptisées. Une variété infinie de végétaux y croissait dans le plus grand bordel, des insectes en tous genres folâtraient de corolle en corolle et une multitude de rampants hystériques parcouraient le terreau, l'aérant, le remuant, le nourrissant, le pétrissant et le brassant sans cesse. Des serres de millet et de mouron étaient dévolues aux volières où, dans un calme impressionnant, 784 volatiles étaient maintenus en état de somnolence par des vapeurs de bière.

Nous n'admirâmes que du seuil l'agencement du bâtiment consacré aux vers à soie et aux araignées, les éleveurs seuls (« Votre épeire diadème a pris ses nouveaux quartiers chez nous et s'est parfaitement acclimatée une fois son territoire circonscrit » me rassura l'un d'eux), pouvant se repérer et se dépêtrer du réseau inextricable de fils, toiles et cocons qui l'envahissait. Ces précieux matériaux avaient été délicatement acheminés jusqu'au bâtiment mitoyen où des tisserands les avaient filés, créant un *tunnuage*. Un *tunnuage*... Le truc dément... Un tunnel de soie de je ne sais combien de kilomètres de long, sorte de nuage évidé, de parachute creux, rappelant les tuyaux des climatiseurs mobiles qu'on avait vu fleurir dans les magasins quand la température avait commencé à vraiment débloquer, et qui vous dégueulaient leur air brûlant dans les guibolles quand vous passiez dans les rues. Un assemblage improbable de capteurs, turbines et pales d'éoliennes devait y insuffler suffisamment

La Soyeuse

d'air pour qu'il se déroule et flotte jusqu'à une destination mystérieuse malgré l'absence totale de vent. Notre mission consistait à y lâcher, après les avoir « pliés », les 784 pioupious qui avaient été recueillis, planqués, nourris et bichonnés à La Soyeuse, afin de les faire migrer en toute *zénitude* pour assurer leur survie et leur reproduction. Ouais ! Rien que ça ! Dingue, le projet !

Du fond du terrain, un tumulte confus, cacophonie étouffée mêlant claquements de sabots, de fouets, hennissements, grognements, rugissements, battements d'ailes et cris gutturaux, provenait d'un gigantesque bâtiment duquel on nous pria de ne pas approcher. Les écuries. Les convoyeurs se préparaient et harnachaient leur monture, ça n'était pas le moment de les déranger. Mais pour nous aussi, mieux valait garder les distances, surtout lorsqu'ils nous rejoindraient. Nous n'eûmes pas le temps de nous questionner plus avant car le génial maître d'œuvre de ce projet délirant, un petit pépère gris de soixante-dix balais bien tapés, qui n'était autre que le proprio de La Soyeuse, pointa sa bedaine de buveur de bière pour nous briefer sur le déroulement de l'opération et nous ramener devant le bâtiment des tisserands, où on nous distribua des gants de soie.

La plainte lugubre d'une conque marine résonna, provenant du bâtiment interdit dont les portes s'ouvrirent et, fascinés, abasourdis, nous vîmes en sortir le plus improbable, le plus hallucinant des escadrons. Nous avons tous entendu parler de manipulations génétiques auxquelles des savants malsains et mégalomanes se seraient adonnés malgré les interdictions, créant des êtres dégénérés, ingérables. Je n'avais jamais prêté foi à ces foutaises et voilà que défilaient devant moi d'énormes mutants tout droit sortis de la mythologie, hybrides contre nature aux yeux perçants, au regard pâle, glaçant ! *Aérolicornes*, pégases et hippocampes d'air, griffons et phénix, chimères, sphinx, centaures... Du délire ! Tous les métissages possibles et imaginables avaient été expérimentés, ces charmantes bêtes étant toutes d'un blanc immaculé et pourvues d'ailes. Le choc, l'éblouissement furent tels que, le cœur broyé d'émotion, éberlué, je ne pus m'empêcher de remercier au plus secret de moi-même les

La Soyeuse

apprentis sorciers cinglés qui avaient donné vie à ces êtres fantastiques. Fougueux, rétifs, leurs ailes démesurées sanglées dans de blessantes courroies, les groins, museaux et becs compressés par de solides muselières, ils étaient menés avec dureté par d'inquiétants cavaliers en tuniques et sarouels de soie aussi blanche que leur peau, leur chevelure, et... leurs ailes. Oui ! Êtres hybrides eux aussi ! Humains inhumains ! Pâles anges sexués à la beauté dérangeante, à l'élégance altière qui, après s'être réparti les longs filins de soie reliés au *tunnuage*, les fixèrent aux encolures et, d'un bond, agrippant rudement crinières et queues, enfourchèrent à cru les coursiers. Ceux-ci, piaffant, se cabrant d'impatience, renâclant, secouant en tous sens la tête pour s'arracher des mains diaphanes implacables de leur maître, finirent par se déployer en une ligne impeccable. On entendit alors un frêle ronronnement de turbines, et un friselis à décorner escargots et limaces fit frémir d'un doux soupir l'extrémité du *tunnuage* qui flotta un bref instant au-dessus du sol avant de s'élever lentement, mollement. Les cavaliers se drapèrent la tête et le bas du visage de soie blanche, délivrèrent leur monture de leur muselière, libérèrent leurs ailes immaculées qui s'épanouirent dans un claquement assourdissant, les éperonnèrent sauvagement et cette horde barbare féérique quitta le sol dans le plus parfait ensemble, chevaux au vent. Les filins se tendirent à leur suite. Le *tunnuage* se gonfla d'air, commença à se dérouler devant nos yeux ébahis, émerveillés tandis que dans les champs voisins calcinés, les pales des éoliennes effondrées, abandonnées, s'ébranlaient, batifolaient, s'égayaient à enjambées de géants. Roulant de plus en plus vite, sans retenue dans le vent rugissant, elles semblaient tenter désespérément de rattraper le convoi, se ruant en tous sens, déboulant à une vitesse affolante. Rivalisant avec les gigantesques virevoltants qui, crissant de déshydratation, ont depuis peu colonisé nos plaines et vallées après une longue et mystérieuse migration depuis les déserts américains et les steppes russes.

Mais déjà le mirage disparaissait, happé par l'horizon, et on nous rappela fissa à la réalité. Il était temps de plier un par un les oiseaux groggy, rabattant délicatement ailes, queues et têtes contre les petits corps tièdes et palpitants afin de les glisser dans un souple filet de soie.

La Soyeuse

Tout était minuté et nous avons assuré comme des malades. Nous venions à peine d'emballer les derniers volatiles que le son de la conque nous parvint, étouffé. La cavalerie avait rallié son point d'arrivée. Les derniers mètres du *tunnuage* se tendirent et nous lâchâmes une par une nos 784 promesses de vie dans son vrombissement assourdissant.

Par hasard, c'est à moi qu'il advint de confier au *tunnuage* le dernier piaf. Le plus banal, le plus ordinaire qui so... qui ait été. Un simple moineau. Au moment d'ouvrir mes mains, je ne sais pas ce qui m'a pris. Le besoin irrésistible de m'imbiber jusqu'à la moindre de mes fibres de sa tiédeur, son odeur, sa minuscule, incroyable vie qui palpitait au creux de mes paumes, me fit resserrer mes mains l'une contre l'autre, fermer les yeux, presser mon visage contre lui. Je sentis qu'on m'effleurait le bras. Relevant la tête, je surpris le regard anxieux, nerveux du patron de La Soyeuse, alors... Après avoir posé un baiser furtif sur le petit crâne chaud et dur, malgré la sensation d'arrachement qui m'empoigna jusqu'au plus profond du cœur je murmurai « Va ! Vis ! », ouvris mes mains, et suivis des yeux ce petit paquet qui s'éloignait en tanguant vers l'inconnu.

Nous sommes tous restés immobiles, silencieux un long moment. Suspendus, sonnés par ce à quoi nous venions d'assister et de participer, croyant à peine avoir réellement vécu les dernières heures. Enfin, le patron de La Soyeuse nous invita à nous mettre à l'ombre d'un bâtiment, dans l'attente du signal qui annoncerait la réussite ou le fiasco de l'opération, et l'extrême tension dans laquelle nous baignions retomba. Herb était couché à mes côtés, le museau entre les pattes. Je l'avais remis en marche après l'avoir désactivé en urgence dans les serres. Il avait été moins une qu'il implose dans leur air saturé de pollens.

* * *

Vautrés, abrutis par la chaleur torride, nos organismes carencés exténués par l'effort que nous avons fourni, nous somnolions à l'ombre lorsque, le dernier pioupiou étant arrivé à bon port, le son enroué de la conque se répercuta le long du *tunnuage*. On largua ses amarres. Ses

La Soyeuse

derniers voiles disparurent à l'horizon. Le dernier souffle de vent artificiel s'éteignit. Pépère nous gratifia d'un speech, remerciant jusqu'aux vers à soie, et on nous régala des délicieuses spécialités de la maison. Au menu, tartes aux plumes, sorbets au duvet et croquants aux rémiges, garantis tombés naturellement du corps de nos évadés ailés. Tuiles au mica, charlottes de calcaire, mi-cuits de granit au coulis de pétrole et délicate mousse à l'argile.

La conque, maintenant toute proche, émit à nouveau sa longue plainte voilée et Pépère nous pria de former une large haie d'honneur afin d'accueillir ceux sans qui rien n'aurait été possible. Herb assis à mes pieds, cicindèles et lucioles rivalisant pour nous nimber d'une tendre lueur dans le crépuscule rougeoyant, j'assistai avec le même chavirement du cœur, la même morsure d'émotion trouble, au retour échevelé, au déferlement fantasmagorique de la cavalerie volante. Les convoyeurs, poussant des cris de victoire suraigus d'une sauvagerie grinçante, lâchèrent leur monture imprévisible dans une folle, libre cavalcade débridée, prenant un malin plaisir à raser nos têtes et nous bousculer de leurs ailes géantes. Tout ce joli petit monde finit par se poser et se dirigea fièrement vers les écuries sous nos acclamations et nos applaudissements.

Elle m'avait frôlé à plusieurs reprises de ses ailes d'ange. Son regard étrange m'avait mis mal à l'aise. La chimère qu'elle montait dégageait une puissance, une férocité effroyable et toute la troupe se tourna vers nous lorsqu'elle la fit se diriger et stopper devant moi. Toutes deux me fixaient avec âpreté. La bestiole émettait un feulement rauque tandis que, de sa main livide, elle lui flattait l'encolure d'un lent va-et-vient, ses longs ongles recourbés, taillés en pointe, glissant avec sensualité dans la crinière léonine blanche emmêlée. Elle m'adressa un sourire enjôleur, lascif qui, découvrant ses petites dents acérées, accentua mon malaise. Ses yeux, aux iris nacrés à peine délimités par un fin cercle mauve, ancrés dans les miens, elle arracha de son aile une plume, me la tendit puis, comme j'hésitais, la lâcha à mes pieds. Hypnotisé, je me baissai pour la ramasser mais Herb, plus prompt que moi, posa sa patte dessus et je l'entendis distinctement gronder « Mauvaise pioche ! ». Ma conquête rejeta

La Soyeuse

la tête en arrière et le rire d'orfraie qui jaillit de sa gorge me pétrifia. Tous crocs et griffes dehors, elle cueillit Herb, le massacra, le lacéra avec une rage et une sauvagerie telles que je ne pus rien tenter, puis elle le livra à sa chimère qui l'acheva, le piétina. Enfin, éperonnée au sang, elle se dressa sur ses énormes pattes arrière dans un rugissement titanesque. À la seconde où ses sabots allaient s'abattre sur moi, une forme évanescence sortie de nulle part se glissa entre nous, si transparente que je crus à une brume. La chimère, brassant follement l'air de ses sabots pour réfréner son élan, parvint à reculer en émettant un immonde gargouillis, reposa ses pattes au sol, glissa son mufler fumant dans la main exsangue de l'être qui se matérialisait sous mes yeux. Une... Une fée malade ! C'est ce que m'évoquèrent la mélancolie de ses yeux qui semblaient ne pas nous voir, la langueur anémique de ses gestes, ses délicates ailes de libellule aux pâles reflets pastels changeants, l'angélisme bouleversant avec lequel elle me dit dans un souffle « Ce n'est pas à elle qu'il faut en vouloir, ne l'oubliez pas. Et soyez des nôtres au printemps, je vous prie, nous aurons grand besoin de vous pour le retour des oiseaux. » Elle sourit avec douceur aux deux furies qui finirent par reculer, s'éloigner, ma harpie fouaillant féroce sa monture des ergots de ses pieds ailés, la tête tournée vers moi dans une gracieuse inclinaison, son regard narquois, cruel, me rejetant avec mépris. Dans un dernier galop, elles rattrapèrent le reste de la troupe, qui s'engouffra dans l'écurie afin de festoyer de je ne sais quels mets improbables. Sous les regards médusés de tous, le patron de La Soyeuse mena à la maison de maître, l'être irréel qui m'avait sauvé la vie. Puis il revint s'agenouiller à mes côtés et nous rassemblâmes les débris de mon vieux pote Herb.

* * *

J'ai refusé toute aide pour rentrer et l'ai porté comme un enfant malade dans la nuit étouffante. Il gît à présent, inerte, en vrac, en miettes, sur l'établi de mon atelier. Et moi je suis là, à me morfondre comme un con dans un silence de veillée funèbre. À contempler, au creux de ma main, l'âme de Herb. Sa mémoire. Ma création. Une minuscule, ridicule, stupide puce électronique que j'ai moi-même programmée et qui semble

La Soyeuse

indemne. Je n'ai eu qu'elle à qui fourguer ces saloperies inutiles de douceur, de tendresse qui me torturent, et ne me foutent pas la paix une seconde depuis que tout s'est effondré.

Le désastre, les drames de nos vies à tous me remontent à la gorge. Ce qu'il me reste de cœur se tord et je dégueule tripes, boyaux, et ces pierres que mon organisme déteste, aussi dures que la civilisation qui nous a condamnés à les ingurgiter. Ouais... Notre civilisation mortifère, suicidaire, à nous occidentaux, enfants chéris, gâtés, pourris de la Terre, devenus capricieux, voraces, insatiables jusqu'au matricide ! Cannibales anthropophages ! Auto-prédateurs ! *Habilis, erectus, sapiens, sapiens sapiens* (bah voyons !) et... Et quoi ! Volatilis ? Angelicus ? Petrivorus ? Petriphage ? Quel terme désignera l'homo que nous sommes en train de devenir ? Puisque nous voilà visiblement à l'aube d'un nouvel âge.

De ce qui était une des pattes de Herb, dépasse un filament blanc. Je le détache, le lisse. La plume de ma créature... D'un coup de talon, je ré-duit l'âme d'Herb à néant. Ouvre tiroirs, portes, fenêtres, éteins, débranche, éparpille, déchire, brise, fous le feu aux rideaux et, sans me retourner, malgré mon épuisement, me glisse à nouveau dans la nuit à la lueur glacée, lugubre, des satellites fous, oubliés. Direction La Soyeuse. La plume au creux du poing.

J'arriverai bien à m'introduire dans les écuries, histoire de participer au progrès en apportant mon grain de sable, ma minuscule contribution à l'édifice de notre incessante, imprévisible, fascinante évolution. J'ai toujours aimé les causes douteuses.

A better place
(Un monde meilleur)
Samuel Jarry

Il n'y a pas d'interrupteur.

Mes mains explorent les parois.

Des murs lisses tout autour. Un, deux, trois, quatre, à angle droit. Sur le dernier, une porte. Lisse. Une poignée, que j'actionne. Rien. La porte ne s'ouvre pas.

Alors, je suis enfermée ici.

Et cette odeur entêtante !

Mille fleurs déploient leurs arômes dans l'air environnant. Jasmin, rose, chèvrefeuille, mimosa ; et tant d'autres que mon cerveau n'identifie pas.

Mes mains quittent le contact rassurant des parois lisses et je m'avance vers le centre de la pièce. Très vite mes pieds sont chatouillés par un contact végétal, comme si un fin gazon recouvrait soudain ce qui sous mes pieds s'apparentait à du lino, une surface lisse et souple comme celle des murs.

Je prends conscience que je suis pieds nus. Je m'avance encore, et le gazon devient un fouillis de plantes souples et amicales, qui me caressent les chevilles, les genoux, les cuisses. Je m'enfonce dans ce couvert végétal. La sensation est agréable, comme si j'étais entourée de créatures bienveillantes me murmurant des douceurs à l'oreille.

Puis sous mes pieds le sol devient humide, spongieux. Plus j'avance plus mes pieds s'enfoncent. Le gazon devient boue. Le couvert végétal rassurant devient marécage. L'odeur a changé. Une bouffée de frayeur me prend. Je fais demi-tour. Je cours, je cours, je cours.

Quelques minutes plus tard je suis sortie du marécage, mes pieds foulent à nouveau le gazon, puis le lino.

A better place

Je me blottis contre le mur. Je tremble.

Quelque chose a changé. L'obscurité n'est plus totale. Je tends les bras devant mes yeux. J'entrevois le contour de deux mains qui doivent être les miennes. Progressivement la clarté s'intensifie, le contour de mes mains se précise. Je regarde autour de moi. La pièce dans laquelle je me trouve mesure environ cinq pas de large sur sept de long. Elle est uniformément blanche et la lueur qui en précise les contours cubiques, émane des parois sans que je puisse en localiser l'origine.

Au sol et sur les murs cette matière lisse et souple, d'un blanc doux, qui ressemble à du lino. Pas de trace de végétation. Comment ai-je pu courir autant dans un espace aussi restreint ? Où sont le gazon, les plantes, le marécage ?

Seule l'odeur des fleurs semble encore présente dans l'air.

Je regarde à nouveau mes mains, mes bras. Je réalise que je suis entièrement nue et je me sens plus vulnérable encore.

Sur la paroi qui me fait face un rectangle plus lumineux se détache de la cloison. Une image se forme. Des silhouettes apparaissent, diffuses, de forme humaine. L'une d'elles se rapproche.

« Bonjour Mademoiselle »

C'est de moi qu'il s'agit. Je veux demander qui sont ces gens, ce que je fais là, où est passé le marécage mais rien ne vient. Aucun son ne sort de ma bouche. Ce n'est pas faute d'essayer mais je suis tout simplement incapable de parler, comme dans ces cauchemars où on tente de hurler et où on ne parvient même pas à faire entendre un mince filet de voix.

« Vous devez avoir peur. Vous ne comprenez pas ce qui vous arrive. Rassurez-vous mademoiselle, vous êtes entre de bonnes mains. »

Les silhouettes s'agitent un peu, discutent silencieusement, puis l'une d'elles, sans doute la même, s'avance encore.

« Mademoiselle, mes collègues ne partagent pas tous mon avis mais j'estime de mon devoir de praticien et d'homme d'honneur de vous informer plus en détail de ce qui vous arrive.

A better place

« Sachez d'abord que nous nous tenons derrière cette vitre blindée, avant tout pour votre propre sécurité. Regardez-moi Mademoiselle. Inutile de cacher vos attributs, nous connaissons déjà votre anatomie. Nous avons eu de multiples occasions de vous examiner avant que votre état n'évolue, lorsque votre composante humaine était encore majoritaire.

« Je sais Mademoiselle, pour avoir examiné de multiples cas comme le vôtre, que votre esprit est confus et votre mémoire très partielle. Alors laissez-moi vous rappeler quelques faits.

« Vous êtes l'objet d'une pathologie, dont l'origine nous échappe encore, mais qui, quelque impossible que cela puisse être, pourrait bien constituer une hybridation entre l'animal et le végétal.

« Regardez vos bras, Mademoiselle, regardez vos jambes, votre corps. »

Je fais comme il me dit. Je vois mes jambes. Tout a l'air normal, pourtant lorsque je plisse les yeux, je distingue des sortes d'excroissances végétales, comme si de l'herbe, des branches, des lianes, sortaient de ma peau. Je renifle mon bras et je sens l'odeur de fleur. Je passe une main sur mon visage mais je n'y trouve pas ma bouche. L'angoisse m'envahit et l'odeur devient celle d'un marécage, la texture de ma peau change.

« La situation est grave Mademoiselle. La mutation qui vous affecte représente une crise majeure pour l'humanité, une pandémie qui pourrait signer notre fin si nous n'y faisons pas face, tous unis, pour sortir grandis de l'épreuve que traversent notre nation et notre espèce entière. Nous comptons sur votre dévouement et votre patriotisme pour nous aider à en sortir la tête haute. »

Alors je me souviens. Un peu. Notre folie collective qui a mené à une telle destruction de notre environnement, et des écosystèmes auxquels nous participons en tant qu'espèce. Notre manque total d'empathie. La façon dont nous avons collectivement annexé le vivant à nos caprices pour faire de cette planète un espace entièrement sous contrôle où plus rien ne nous échappe, où plus rien ne nous surprend.

J'ai participé à cette fureur destructrice avant que la transformation ne

A better place

me rattrape, comme elle avait déjà affecté des milliers de personnes. On a dit d'abord qu'il s'agissait d'une nouvelle maladie, transmise aux humains par les écureuils. Certains ont prétendu qu'il s'agissait d'un virus fabriqué en laboratoire, d'autres qu'il s'agissait d'une mutation génétique. La vérité c'est que personne n'en sait rien, et que si ces saletés de chercheurs militaires derrière cette vitre blindée veulent m'examiner, c'est pour tenter de percer un peu le mystère.

Les premières victimes qui ont vu leur corps se végétaliser ont été transportées dans des centres fermés, où on a tenté sur elles tous les traitements. Rien n'a fonctionné. Pas de retour en arrière possible. Alors certaines, plutôt que d'aller mourir à l'hôpital ont décidé de fuir. Et on a constaté que la mutation n'était pas toujours létale. Une petite proportion des « hybrides » survit, avec la capacité de faire passer son métabolisme de l'état humain à l'état végétal tout en gardant la possibilité de se déplacer, et acquiert par la même occasion une puissance énorme.

Par contre cela affecte grandement les perceptions, et les hybrides ont une fâcheuse tendance à détruire à peu près systématiquement les installations humaines.

« Mademoiselle, il me semble que vous retrouvez la mémoire. Essayez de vous stabiliser dans l'état humain. Vous savez, nous disposons de très peu d'hybrides prêts à coopérer, et nous avons désespérément besoin de vous pour sauver ce qui peut l'être.

« Encore une fois je fais appel à votre sens du devoir. Nos chercheurs ont mis au point un nouveau traitement qui nous donne de grands espoirs. Tout n'est pas perdu Mademoiselle. Ici dans ce labo, nous avons désormais l'outil qui peut nous permettre de refaire de vous un être humain fier de sa grandeur, et de rendre à l'humanité la puissance qui doit être la sienne face à une nature hostile. »

La colère m'envahit. Hors de question que je serve de cobaye. N'ont-ils pas compris que l'hybridation est notre seul avenir possible à ce stade ? La seule manière d'échapper à l'issue fatale que nous avons fabriquée pour notre espèce et pour ce monde ?

A better place

Je me sens grandir. Je vois, je sens les lianes s'agiter autour de mes jambes, de mes bras, qui deviennent troncs mobiles. Il ne me faut pas dix secondes pour fracasser la vitre blindée, détruire les cloisons qui m'emprisonnent, semer la destruction dans cet environnement artificiel et hostile et retrouver l'air frais et parfumé du dehors, où mes semblables m'attendent.

« We'll make a better place out of this world ! »

L'ermite
Anne Le Doré

Je me fige sous tous ces regards posés sur moi. Je voulais disparaître, et me voilà devenu une attraction. La salle est comble. Le tribunal d'Augusta n'a pas pu accueillir tout le monde. Je suis tenté de baisser la tête et de fermer les yeux, d'ériger un mur entre le public et moi, mais mon avocat m'a conseillé de rester droit et digne, je m'y efforce.

Je remarque le groupe constitué par mon « Comité de soutien ». Ce Comité s'est mis en place bien malgré moi. Je ne pense pas mériter tant d'efforts et de bonté, et je me sens même un peu agacé car je ne peux leur offrir ma pleine reconnaissance. Je ne veux rien accepter, ni les terrains que certains promettent de mettre à ma disposition dès ma libération, ni l'argent d'une collecte. Je refuse d'être « parrainé », aidé, soumis... Comment leur faire comprendre cela sans les blesser ?

Parmi eux, certains tentent de capter mon regard, ils me sourient en vain. Je ne peux leur répondre, car il est clair que l'homme qu'ils ont imaginé est un autre que moi. Je suis pour eux *un mythe des temps modernes*, un héros, presque un saint. Ils découvrent aujourd'hui mon visage. Je ne suis pas l'ermite émâcié, au charisme puissant, qu'ils avaient fabriqué. Je ne suis ni gourou ni sage et je n'ai aucun docte message à leur communiquer.

Je les suppose vaguement déçus par mon physique banal et mon regard fuyant. Leur esprit se raccroche sans doute au mystère qui demeure, aux questions sans réponses.

Je suis seulement celui qui a vécu en marge de la société des hommes durant vingt-sept années, je suis celui qui a survécu aux rudes hivers du

L'ermite

Maine, seul en pleine forêt, sans l'aide de disciples venus m'alimenter, sans leçons à donner.

J'ai juste voulu m'extraire, ne plus participer aux devoirs sociétaux. Ce fut mon choix, personnel, égoïste.

Comme les êtres humains aiment les étiquettes, ils m'ont appelé « l'ermite ». Soit. Pourquoi pas.

Massés au premier plan, je vois les sourires ironiques de ceux qui clament mon imposture. Ceux-là ne peuvent admettre que j'aie pu vivre tout ce temps en complète solitude. Selon eux, j'ai triché, j'ai trouvé une « combine » pour dormir bien au chaud au plus fort de l'hiver. À leurs yeux, seuls les vols sont réels, je dois en être puni, mais ils souhaitent plus encore pouvoir débusquer un faussaire mythomane qui se moque des crédules.

Ils se trompent pourtant. Tout a été démontré, mais ils n'y prêtent pas foi.

Cela m'importe peu. Je sais qui je suis, je n'ai rien à prouver.

À leurs côtés se tiennent les haineux, les sévères, qui réclament pour moi une peine exemplaire. Ils ont investi les colonnes de journaux. Je suis un parasite, un profiteur, c'est vrai, je ne peux le nier, mais eux voient en moi un individu dangereux, sociopathe, fou peut-être. La peur et l'incompréhension altèrent leur jugement.

Et il y a les curieux venus en grand nombre. Ils viennent voir l'ermite, le phénomène, l'homme des bois enfin capturé, pour pouvoir en parler le dimanche en famille.

J'ose enfin regarder mon frère au premier rang. Il cache son émotion sous le masque froid que je lui ai toujours connu. Ma mère n'est pas venue. Elle m'a fait savoir que c'était *au-dessus de ses forces*. Je ne peux pas lui en vouloir. Elle a beaucoup souffert de ma disparition.

Mon père est décédé. Je sens une angoisse glacée m'envahir dès que je pense à lui. Je ne sais pas comment il m'aurait accueilli après ces vingt-sept ans. Mal, sans aucun doute. Je chasse son image.

Le brouhaha s'estompe. Le calme qui s'installe me ramène au présent. Le juge Harris et le procureur Maloney entrent. Tout le monde

L'ermite

s'installe dans un raclement de chaises tandis que je me lève. Le juge énonce les chefs d'accusation. Je plaide coupable pour tout.

Je m'échappe à nouveau. Je voudrais pouvoir tout expliquer, mais comment expliquer ce que je ne comprends pas moi-même ?

Tout a commencé un matin d'avril 1986. J'avais vingt ans et je vivais encore sous le toit familial, à Albion. Quelques mois auparavant j'avais démissionné sans préavis de mon emploi de mécanicien chez Gordon. Je n'y arrivais plus. Je percevais mon avenir comme un horizon gris, sans possibles lueurs. Cet acte de liberté, le premier de ma vie, m'avait valu l'incompréhension générale, la fureur de mon père.

Donc, ce matin d'avril, j'ai rassemblé quelques affaires, retiré le peu d'argent qui restait sur mon compte, et je suis parti au volant de ma Subaru, achetée à crédit avec l'aide de mon frère. Je ressentais le besoin de « prendre l'air » quelques jours, j'étouffais.

J'ai toujours été solitaire, renfermé, taiseux. J'avais été excellent élève au lycée, mais dans mon milieu, on ne savait qu'en faire. Pour ma famille, je devais avant tout me sentir satisfait d'avoir trouvé un job. La période était dure pour les gens modestes. Je ne suis pas paresseux, j'ai toujours travaillé le soir après l'école, à l'étable et aux champs. Mais j'aimais aussi lire, rêver, flâner parmi les arbres, et c'était mal admis. Je me sentais souvent étranger chez les miens.

J'ai roulé vers le sud, m'arrêtant rarement, savourant sans me lasser, le plaisir de conduire sur de grands axes routiers. J'ai traversé le Connecticut, le New Hampshire, le New Jersey... J'ai dormi dans des motels mais le plus souvent je passais mes nuits dans la voiture.

J'ai poursuivi jusqu'en Floride. Je ne sais pas ce que je cherchais à ce moment-là. Peut-être la confirmation que je ne me sentais nulle part à ma place. Je me sentais étranger à tout ce que je découvrais. Mon malaise en société me poursuivait. Je ne pouvais plus incriminer l'étroitesse d'Albion, ma famille, toute cette communauté étriquée.

Mortifié, j'ai pris le chemin du retour. Quatre jours de route pour rejoindre le Maine. Une fois parvenu à Augusta, j'ai pris la nationale, et je

L'ermite

suis arrivé à l'embranchement qui mène à la maison. Je l'ai aperçue au bout du sentier, avec ses volets bleus.

J'ai un peu ralenti pour prendre le virage, mais c'est à ce moment-là que tout m'a échappé. Je n'ai pas bifurqué, j'ai poursuivi la route vers le nord. C'est comme si « quelque chose » avait décidé pour moi. Ma tête était vide. Il n'y avait plus rien de rationnel. Il était seulement évident qu'aucun retour n'était possible.

J'ai roulé sans penser, dépassé Ashland, et me suis arrêté à Eagle Lake, pas très loin de la frontière canadienne. J'y ai passé une nuit sereine, la première depuis longtemps. Je me suis rempli de sensations, le bruissement des animaux nocturnes et des épicéas géants balayés par le vent.

Le lendemain, j'ai roulé des heures au hasard des petites routes, m'engageant sur des chemins de plus en plus étroits, jusqu'à ce que la voiture ne puisse plus avancer.

J'ai déposé les clés dans la console centrale, pris mon sac et commencé à marcher. J'ai découvert un sentier étroit sur lequel, visiblement, personne n'était passé depuis bien longtemps. Je m'y suis frayé une voie, m'écorchant le visage et les mains. En levant la tête sur ce chemin pentu, j'ai aperçu tout en haut d'énormes rochers dominant le paysage. Une fois à leur hauteur, j'ai pensé que leur barrière était infranchissable, puis j'ai vu que le plus imposant présentait une faille en son milieu, suffisante pour que je m'y glisse.

Derrière, j'ai découvert une sorte de clairière, couverte d'aiguilles de pins et de mousses. Les sommets des grands arbres formaient une voûte immense. Je me suis senti en osmose parfaite avec cet endroit, profondément apaisé dans le silence et la solitude.

J'ai posé mon sac et me suis dit : « Voilà. C'est ici que je vais vivre désormais ».

J'y ai vécu durant vingt-sept ans. J'ai failli y mourir de froid plusieurs fois, j'ai souffert bien souvent de la faim, mais à aucun moment je n'ai envisagé d'en partir pour rejoindre les miens et la société des humains. J'y ai été heureux, en paix avec moi-même. J'ai l'impression qu'au fil du

L'ermite

temps la ligne de démarcation entre la forêt et moi s'est dissoute. J'étais en connexion profonde avec la nature. Je n'avais plus de nom.

Très vite s'était posée la question de la survie et de l'organisation de mon campement. La seule solution qui s'imposa fut le vol. Je m'y étais résolu, honteux mais déterminé. Honteux, car toute mon éducation m'avait appris à respecter la propriété d'autrui ; déterminé, car sans cela je serais mort très rapidement.

Contrairement aux ascètes, Pères et Mères du désert, ermites de tous temps, d'Orient et d'Occident, je ne pouvais ni mendier, ni me faire servir, ne serait-ce qu'un bol de riz, par un groupe de disciples.

Le hasard m'avait fait établir mon campement non loin du lac de North Pond, largement entouré d'environ trois cents bungalows, résidences secondaires de pêcheurs pour la plupart, constructions sommaires assez peu protégées.

Lorsqu'il me fallait accéder à l'autre rive, j'empruntais un des canoës qui restaient amarrés à chaque ponton, et je le remettais ensuite soigneusement à sa place.

Je m'introduisais de nuit dans les maisons inoccupées, je ne prenais que ce dont j'avais vraiment besoin. Le plus souvent mes vols se résumaient à de la nourriture, des produits de toilette, des piles pour mes lampes torche, des outils, des bombonnes de gaz, des vêtements, des livres... mais j'emportais parfois des objets importants pour organiser puis rénover mon campement lorsque cela s'imposait : sommier métallique, matelas, duvets, matériel de camping... Je veillais à ne rien dégrader, je remettais en place les ouvertures sorties de leurs gonds et ne partais jamais sans avoir pris soin de bloquer les portes forcées afin qu'elles ne battent pas au vent.

Je ne commettais jamais mes cambriolages par temps de neige, à cause des traces de pas. Cette prudence m'a permis de tenir toutes ces années sans que quiconque puisse remonter jusqu'à moi, mais ces longues périodes ont souvent vu mes provisions s'épuiser et la faim me tenailler.

En dépit des hivers difficiles, ce qui subsiste de ma vie là-bas est un sentiment de paix profonde, de plénitude.

L'ermite

J'ai la chance d'avoir une solide constitution, et je n'ai jamais été sérieusement malade.

Je vivais en harmonie avec les animaux. Certains s'aventuraient parfois sur mon campement. Renards, lynx, coyotes... Je ne les craignais pas, mais je prenais soin de ranger mes réserves dans des bacs hermétiques.

Ma seule peur était celle d'être découvert par des êtres humains, randonneurs aventureux, gardes-chasse ou police à mes trousses.

Je lisais beaucoup. Mes goûts sont éclectiques. Je volais presque tous les livres qui me tombaient sous la main. Un livre médiocre valait toujours mieux que pas de livre du tout.

Au fil des années, ma bibliothèque s'est étoffée de mes préférés : je lisais et relisais sans me lasser Shakespeare, Dostoïevski, Emily Dickinson, Virginia Woolf, Truman Capote, Janet Frame, Tolstoï, Kipling et bien d'autres... Les passions humaines m'intéressent profondément, même si j'ai cessé d'y participer.

Chaque jour, je consacrais du temps à l'organisation de mon campement : enfouissement des déchets, drainage des eaux (j'avais installé un système efficace pour que l'humidité ne stagne pas), nettoyage. Tout était très organisé, j'accordais une grande importance à l'hygiène, y compris à mon hygiène corporelle.

Le reste du temps, lorsque je ne lisais pas, je ne faisais rien, tout simplement. Je me laissais porter par mon environnement, je savourais l'instant et laissais mon esprit voyager librement.

J'avais installé une chaise confortable sur le versant ouest du camp, à l'opposé des grandes roches. Ce versant donnait sur une barrière de conifères et de frênes en contrebas. Un sentier étroit, quasi invisible pour un œil ordinaire, serpentait vers le lac. Je dominais l'espace. Je ne m'ennuyais jamais. Je me laissais bercer par les sons de la forêt.

Chaque printemps, le chant des mésanges m'emplissait de la joie d'avoir survécu à un hiver de plus.

L'ermite

Lorsque le temps le permettait, je descendais, au cœur de la nuit, me baigner dans le lac. Je me laissais flotter, j'observais les étoiles, je me sentais lié à cette immensité.

Je me trouve aujourd'hui devant le tribunal d'Augusta pour répondre d'une trentaine de vols avec effraction. Dans la réalité, j'en commettais environ quarante chaque année, ce qui porte leur nombre total à près d'un millier. Je n'en suis pas fier. Je n'ai jamais ressenti le moindre plaisir à priver les gens d'une partie de leurs provisions. Je voulais simplement pouvoir continuer à vivre.

En bilan, peu de victimes avaient porté plainte, mes vols étant parfois dérisoires, et rien n'étant jamais cassé délibérément.

De plus, parmi les plaintes enregistrées, les plus anciennes étaient désormais prescrites.

Le délit de « solitude volontaire » n'existe pas, toutefois je sais que pour de nombreuses personnes je devrais être aussi puni pour cela. Vouloir s'extraire de la communauté humaine de façon totale, comme je l'ai fait, et définitive comme je souhaitais le faire, n'est-il pas un acte de rébellion, un intolérable mépris affiché envers les citoyens respectueux des lois et payant des impôts ?

Beaucoup me disent fou. Fou illuminé, psychopathe, ou faible d'esprit au cerveau vacillant. Je ne suis rien de cela.

Depuis mon arrestation, j'ai été soumis à de multiples tests. Les pys de tous bords m'ont déclaré non seulement sain d'esprit et lucide, mais également intelligent et particulièrement ingénieux. Cela flatte mon égo qui n'a pas disparu. Je ne rentre dans aucune catégorie. Mon seul trouble avéré est de me sentir plus heureux seul qu'en société.

Mon avocat me tapote le bras. Il voit bien que je m'étais encore échappé. J'écoute les témoins qui défilent à la barre.

Ils sont nombreux, à charge ou à décharge.

J'écoute un homme expliquer que, par ma faute, la sérénité et la confiance qui régnaient auparavant sur la communauté du lac s'étaient envolées. Je les ai dépouillés de leur tranquillité d'esprit. Ce fut la fin des

L'ermite

portes laissées ouvertes, de l'insouciance. Qui peut rester serein, sachant qu'un intrus insaisissable peut s'introduire chez vous en votre absence ?

Et qui sait si, une nuit, il ne va pas venir malgré votre présence ? Que sait-on de ce que peut faire un fou, un sauvage hors-la-loi ? Un être insaisissable dont on ne connaît ni le nom, ni le visage ?

Un Collectif de défense des riverains avait été créé, des surveillances organisées.

Mais le plus grave, ce fut la peur que mon existence a pu générer auprès de nombreux enfants. Pour eux, j'étais « l'homme des bois affamé », « le fantôme » ou pire encore, « l'ogre »... Beaucoup d'entre eux ne voulaient plus accompagner leurs parents dans la maison du lac.

Ce que je ressens en apprenant cela, se situe au-delà de la honte. C'est une douleur profonde, un effarement. Je voudrais demander pardon. Il n'y a pas de mots.

Puis vient le témoignage du Sergent Hughes, celui qui a mis fin à leurs frayeurs. C'est lui qui m'a arrêté en mars de cette année. Il avait fait installer une alarme discrète à Pine Tree et l'avait reliée à son domicile. J'allais régulièrement au camp de vacances de Pine Tree lorsqu'il était désert. J'avais là une réserve inépuisable de nourriture dans l'immense chambre froide et les vastes placards. Le Sergent Hughes est arrivé sans bruit et m'a pris sur le fait à trois heures du matin.

La fin du cauchemar des enfants et le début du mien.

Je suis en détention préventive depuis sept mois. J'y vis l'enfer de la promiscuité et du bruit incessant.

Je ne demanderai pas la clémence du juge – je suis trop orgueilleux – mais je rêve d'acquiescement, sans trop oser y croire.

Je m'attends même au pire. Dans l'État du Maine, un seul vol avec effraction peut vous envoyer plusieurs années en prison.

Le jugement est rendu. Je suspends mon souffle.

En définitive, la sentence est clémente. Mon avocat est satisfait.

L'ermite

Oui, au regard de la loi, la sentence est légère, toutefois je considère que ma vie est finie. On me sort de ma cage pour me mettre en laisse.

Un retour en arrière d'une grande cruauté.

Je vais vivre sous contrôle judiciaire strict, mes allées et venues seront surveillées, limitées, je n'aurai pas le droit d'aller dans la forêt, je vivrai à Albion dans ma maison natale, moi, un homme de quarante-sept ans, avec ma mère, mon frère, sous les regards perplexes ou narquois de tout le voisinage, et au moindre faux-pas, ce sera la prison. Je n'y survivrai pas.

Je sens bien que ce ne sont pas les vols qui sont ainsi punis, plutôt la liberté que je m'étais octroyée. C'est ma nature qu'il s'agit de dompter, quitte à la mettre en miettes.

La société est une dame jalouse, possessive, autoritaire. Ma plus grande faute à ses yeux est de l'avoir quittée.

Bien sûr, j'ai bafoué la loi, mais m'infantiliser de la sorte me semble inacceptable. Je pourrais rembourser tout ce que j'ai volé, si on me laisse le temps. Je peux travailler dur, mais je veux être libre de choisir ma demeure.

Mon coin de forêt me manque. Je voudrais disparaître ou n'être jamais né.

*Texte librement inspiré de la vie de Christopher Knight, dit
« L'ermite de l'Étang du Nord »*

Quelque chose qui ne va pas

Quelque chose qui ne va pas
Sarah Ortolan

Mardi 28 Janvier

Cher Journal,

Pardonne-moi de t'avoir délaissé ces derniers jours, j'ai été très occupée. Nous sommes retournés chez John samedi soir. En petit comité, cette fois : juste nous, eux, et les filles de Carol, qui venaient nous interrompre de temps en temps, avant de repartir dans leur chambre en pouffant. Nous avons joué au poker devant le feu de cheminée jusqu'à deux heures du matin, en éclusant les bouteilles de vin que John allait chercher à la cave. C'était tout à fait comme une soirée en famille.

Carol et John sont tellement agréables ! Je vois leur maison de ma fenêtre. Carol est la gentillesse incarnée, et John a toujours quelque chose de drôle ou d'intéressant à raconter. Bon, c'est vrai qu'il en fait parfois trop, quand il parle de son boulot. Après tout, il n'est que gérant d'un resto de poulet frit ! À l'entendre, c'est une autorité locale, voire nationale. Il dit que le maire lui téléphone à chaque fois qu'un nouvel établissement ouvre en ville, pour avoir son avis. Je n'en crois pas un mot mais je ne lui en tiens pas rigueur.

Je réalise que je te parle sans cesse de lui et que je ne te l'ai jamais décrit. C'est un grand gaillard d'au moins un mètre quatre-vingt-dix, avec de l'embonpoint et des battoirs en guise de mains. Carol n'a pas du tout la même allure : mince, brune, un corps de sportive. Ils vont bien ensemble. Carol est d'une douceur presque exagérée, et John a besoin de

Quelque chose qui ne va pas

cela, il me semble. Il n'aime pas être brusqué et prend très mal la critique. Samedi, Edward a fait une remarque sur l'odeur (c'est une puanteur chez eux, à cause d'un problème d'égout qu'ils n'arrivent pas à régler) et j'ai remarqué que John n'avait pas apprécié. Si ç'avait été moi, il l'aurait bien pris. Je le taquine souvent. Edward ne sait pas dire les choses avec humour, il a toujours l'air d'un juge de cour d'assises.

J'ai hâte de retourner chez eux ce week-end et de danser. Pas avec Edward bien sûr, il déteste ça. Il préfère jouer au billard en bas, comme si sa vie en dépendait. Je ne lui en veux pas, l'important est que l'on s'amuse tous les deux. On ne peut pas dire que je manque de cavaliers dans les soirées de John...

Ah, cher Journal, j'aimerais tant te raconter autre chose que ces histoires de voisinage et ces sauteriers qui se ressemblent toutes (bien qu'étant fort sympathiques). Certains jours, j'ose m'avouer que j'ai raté ma vie. J'aurais pu accomplir de grandes choses, on me l'a souvent dit. Le temps a passé trop vite. Je sais que je suis jeune, mais il serait faux de croire que je peux encore me réveiller, sortir de ma léthargie. Tout se dilue dans des fins d'après-midi comme celui-ci. En cette saison, le jardin semble recouvert d'une couche de moisissure humide.

Si seulement Edward voulait un enfant, je pourrais...

Il vient de se passer quelque chose d'étrange. J'étais en train de t'écrire et de rêvasser, lorsque j'ai aperçu quelqu'un sortir précipitamment de chez John. J'ai eu peur que ce soit un cambrioleur, mais quand je me suis approchée de la fenêtre, j'ai vu que c'était John lui-même. Il était sous l'auvent et regardait dans ma direction. Je lui ai fait de grands signes, mais il ne m'a pas répondu. Il est resté figé. Pourtant, je suis certaine qu'il m'a vue !

Ensuite, il est rentré chez lui.

Je me demande ce qu'il fait à la maison un mardi, à cette heure-ci. J'espère qu'il n'a pas d'ennuis au boulot. Samedi, il a parlé d'employés

Quelque chose qui ne va pas

qui en avaient après lui. Une histoire de licenciement. Je devrais peut-être lui passer un coup de fil ? Edward va dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et il n'aura pas tort...

Tout de même, John n'avait vraiment pas l'air dans son assiette. Immobile dans le froid, me regardant sans me voir. Ça m'a fait bizarre. Je suis sûre que quelque chose ne va pas.

« *Quelque chose ne va pas* » fut la première pensée de John quand le gamin entra dans son salon. Il n'avait pas fait comme les autres. Il s'était dirigé vers le canapé et s'était assis calmement, presque *sagement*, sans un regard pour le Club. Les autres étaient comme des chiens fous quand ils voyaient les bières, le billard et les flippers de collection. C'était seulement au bout d'un moment qu'ils regardaient John d'un air interrogatif, sans se départir de leurs sourires, se demandant à quelle sauce ils allaient être mangés.

John ne leur disait pas tout de suite. Il les laissait d'abord jouer, s'amuser, se vautrer sur le canapé, et boire autant de bières qu'ils voulaient. Il pensait aux mauvais garçons de *Pinocchio*, transformés en ânes après s'être adonnés à tous les vices sur l'Île des Plaisirs. Et quand les sourires de ses invités diminuaient, et que dans leurs yeux apparaissait la *petite lueur*, il leur disait.

Mais aucune lueur n'apparaissait dans les yeux de celui-ci. Il ne souriait pas et faisait la même tête depuis le début. John se tourna vers le frigo. Les bières, ça marchait toujours.

« Je t'en sers une ? »

Et comme le jeune homme ne répondait pas :

« Elles sont bien fraîches ».

Le garçon hocha enfin la tête, par obligation, et tendit le bras. Il était très mince, presque fluet. Sa peau avait la couleur de la terre battue. Il

Quelque chose qui ne va pas

était vêtu d'un jean moulant et d'un t-shirt ample, qui lui découvrait une épaule. Ses cheveux se rassemblaient en boucles noires autour de son visage aux traits à la fois fins et sensuels.

Un petit pédé. John sentit son sexe se durcir, alors qu'il songeait à la raclée qu'il allait lui mettre. Il le dévisagea à nouveau, fit durer cet instant, et lui donna sa bière. Le garçon en prit une grande rasade, s'essuya la bouche avec son bras. Puis, il planta à nouveau ses yeux sombres dans ceux de John.

Ce regard fit baisser net son excitation, sans qu'il sût pourquoi. Il balaya la pièce d'un œil indécis, songeant à lui proposer une partie de billard ou de flipper. Mais il sentit que le garçon refuserait. Et l'air qu'il avait, cet air de ne rien attendre, lui donnait envie de zapper les préliminaires et de passer directement au plat de résistance.

« Sais-tu pourquoi tu es là ? » demanda John avec un sourire jovial.

Le garçon ne broncha pas. Aucune lueur d'inquiétude, ni même de perplexité, ne traversa son regard. Le sourire de John disparut. Il approcha son visage du sien.

« Je vais te violer » asséna-t-il sèchement.

Le garçon cligna des yeux et, pendant quelques secondes, John crut qu'il ne l'avait pas entendu. Ils se scrutèrent en silence. Est-ce qu'il était débile ? John sentit l'appréhension lui tordre les intestins. Depuis tout à l'heure, il se disait que quelque chose clochait chez ce gamin, et à présent, il ne pouvait plus l'ignorer : il y avait erreur sur la marchandise.

Il n'avait pas l'air aussi idiot quand je l'ai rencontré, se défendit-il intérieurement, reculant afin de l'observer. Il était venu au restau pour un entretien d'embauche, et avait semblé à John timide, mais intelligent. C'était lui qui lui avait fait remarquer qu'il n'y avait plus de sauces à la trois, chose assez inédite car John n'était pas du genre à avoir besoin des conseils des autres. Surtout, il avait vu le respect dans ses yeux, le respect qu'on doit à son patron, et il avait pensé qu'il pourrait le ramener à la maison.

Quelque chose qui ne va pas

À présent... Était-il possible qu'il se fût trompé ? Si oui, c'était une première. Il n'avait jamais fait d'erreur, avant. Sauf avec cette petite pédale de Daniel Verbrücke. Mais ce n'était pas sa faute. Il ne pouvait pas deviner que ce sale gosse en aurait après lui et irait voir les flics. Cela faisait des années, maintenant. Depuis, il ne s'était jamais fait avoir par un mioche. Jamais. Comment avait-il pu... ?

Il ignora cette question et considéra le garçon, bêtement planté au milieu du Club. Il n'avait pas l'air pressé de se tirer, ni inquiet de ce que John venait de lui dire. Cette vision le mit en rogne. Ici aussi, il était le patron et cette tapette allait bientôt le savoir.

Erreur ou pas, tu vas prendre, mon garçon.

John serra les poings. De toutes façons, il allait prendre, ça oui. Encore plus que les autres. Après quoi, il le mettrait avec eux.

Sous la maison.

Le bras de John se détendit. La lèvre charnue du jeune homme éclata et il se protégea le visage de ses mains. John se mit à rire.

« Ah, tu fais moins le malin, mon garçon ! N'essaie pas de te cacher. Tu vas la prendre, ta raclée. »

Le gamin baissa sa garde et John fit un pas en arrière. Une coulée de sang épais couvrait son menton. Il avait les sourcils froncés et semblait en colère.

Quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas comme d'habitude. Le garçon n'aurait pas dû avoir cette expression. Il aurait dû dire quelque chose, essayer de s'enfuir, pleurer, gémir, supplier John. C'est ce que les autres faisaient.

Furieux, John attrapa son cou gracile et lui hurla au visage, répandant son haleine acide et chargée d'alcool dans l'air :

« J'vais te tuer ! T'entends ? »

Sa voix lui parut éraillée. Les paupières du garçon se fermèrent, puis se rouvrirent sur des yeux noirs et luisants. John sentit la peur l'envahir,

Quelque chose qui ne va pas

lentement mais sûrement, et il fut tout à coup certain qu'il n'aurait jamais dû le choisir. Il était trop tard, à présent. Il devait aller jusqu'au bout.

Il sentit sa détermination vaciller, pourtant, tenant toujours le cou du garçon d'une main ferme, il souleva la trappe dans le parquet et le poussa dans l'excavation. Le gamin essaya de se raccrocher aux parois, n'y parvint pas, et dégringola dans le vide sanitaire. John lâcha la trappe et se jeta au sol pour la verrouiller. Puis, il s'assit dessus, la tête entre les mains.

Son cœur battait à tout rompre. Des gouttes de sueur perlaient sur son front et lui coulaient sur les joues, une sensation détestable. Il reprit son souffle et s'essuya le visage. Ce qui venait de se produire était incompréhensible. En six ans, ça n'était jamais arrivé.

Qu'est-ce que j'ai fait, putain ?

John se releva d'un bond, soudain conscient de se trouver juste au-dessus du gamin. Aucun bruit, venant de là-dessous. Le garçon ne bougeait pas. Avait-il perdu connaissance ?

John se passa la main sur le front. *La peur*. D'habitude, il la sentait sur les gosses lorsqu'ils se tournaient vers lui après avoir joué pendant une heure ou deux, qu'ils commençaient à se dire que ce bon temps allait peut-être devoir se payer, parfois dès qu'ils entraient dans le Club. Mais pas sur celui-ci. Même quand il l'avait frappé. C'était sur lui qu'il la sentait, à présent, l'empoisser comme un goudron dégueulasse.

John secoua la tête. *Et maintenant ?* Eh bien, il allait le faire. Le temps de se reprendre un peu, de souffler quelques secondes, et il allait le faire. Il se rendit compte qu'il n'éprouvait aucun plaisir, aucune excitation, à cette perspective. Il sentit son pénis désespérément flaccide, et un rictus de colère déforma ses traits.

Ce petit enculé lui avait fait perdre son temps. Ce n'était pas ainsi que les choses étaient censées se passer. *Qu'à cela ne tienne*. Il allait finir le boulot, et prendre ce qui lui revenait, même si ce n'était pas grand-chose, et qu'il lui faudrait sans doute aller en chercher un autre avant la fin de la semaine.

Quelque chose qui ne va pas

John posa sa main épaisse sur le loquet en métal. Toujours aucun son en provenance du vide sanitaire. C'était bizarre quand même, que le même ne se mette pas à crier. Il devait faire noir comme dans un four là-dessous. Il s'était peut-être évanoui ? Il n'avait pas chuté de très haut – le vide sanitaire devait faire environ un mètre quatre-vingts – mais ça pouvait tellement à l'intérieur. John se surprit à espérer que le garçon soit vraiment inconscient. Car alors, il n'aurait pas à se confronter de nouveau à son sale regard.

Ce gamin avait des yeux d'animal, anormaux, mauvais, ceux d'un ours ou d'un aigle. Il l'avait fixé de ses iris sombres lorsque John s'était approché de lui. Cela lui rappela quelque chose et il se figea au-dessus de la trappe.

Les Indiens.

Un souffle glacé l'enveloppa. Comment s'appelait le gamin, déjà ? Il avait lu son nom de famille sur le CV qu'il lui avait apporté. N'était-ce pas quelque chose comme Mancini, Manni... ? John ne se souvenait jamais des noms des garçons. Il tenta de se rassurer. Celui-ci n'était pas nécessairement un peau-rouge. Peut-être juste un latino. Le teint mat, les cheveux noirs... Oui, un Sud-Américain.

John fixa le panneau de bois clair. Qu'est-ce qui lui avait pris, de l'enfermer là-dedans ? Il n'avait jamais procédé ainsi, et maintenant il était bien emmerdé. Il eût mieux valu le relâcher, en lui faisant croire à une blague... Même s'il avait porté plainte, personne ne l'aurait cru. On aurait pensé qu'il avait voulu se venger de ne pas avoir été embauché au restaurant. Maintenant, c'était trop tard. Il allait voir les autres. Ou les sentir.

John se mit à faire les cent pas dans le Club. *Quel con !* Il avait enfermé un gamin vivant avec un monceau de cadavres. Il fallait qu'il le finisse sans tarder. Il avança à nouveau ses mains vers le loquet. Et s'il s'agissait d'une ruse ? Si le gamin restait silencieux exprès, qu'il l'attendait, tapi dans l'ombre, prêt à se jeter sur lui ?

Quelque chose qui ne va pas

Grotesque. Une telle idée aurait fait glousser John, en temps normal. Il y avait une vingtaine de corps sous la maison. Des petits branleurs comme celui-ci, qui avaient rendu leur dernier souffle en plongeant leurs yeux terrorisés dans les siens. John resta immobile. Malgré l'absurdité de la situation, il ne parvenait pas à être sûr de devoir rouvrir la trappe.

Et s'il le laissait ? Privé d'eau et de nourriture, il finirait bien par mourir, et John ne prendrait aucun risque. Surtout, il ne reverrait pas son regard. Il hocha la tête. C'était sans doute la meilleure chose à faire. En quelques jours, le problème serait réglé. Il espérait seulement qu'il ne prendrait pas à cette fiotte l'envie de se mettre à hurler au beau milieu de la nuit. Le Club était insonorisé, et Carol et les filles n'y entraient jamais. Mais quand même.

Il sursauta. Le vide sanitaire. Y avait-il une issue ? Avait-il pu s'enfuir, évoluer le long des cavités souterraines, sortir à l'air libre ? Ou pire, atteindre le sous-sol d'un des voisins ? *Mais non, enfin !* John se secoua. Il avait construit cet espace lui-même, il le connaissait par cœur. Il n'y avait aucun accès, strictement aucun, mis à part la trappe.

John hocha de nouveau la tête. Il allait laisser les choses ainsi. C'était mieux. Demain, il reviendrait, et s'il avait changé d'avis, il pourrait toujours finir le boulot. Ce petit merdeux serait affaibli, sans doute déjà inconscient. En attendant, il allait remonter dans la maison et l'oublier.

Quand les filles rentrèrent, John était devant la télévision. La nuit était tombée et le salon baignait dans la pénombre. Il ne répondit à leurs saluts que par un grognement, et elles comprirent qu'il était dans un de ses *mauvais jours*.

Tess et Clara filèrent dans leur chambre et Carol commença à s'activer pour préparer le dîner. John resta au salon. Il regardait les images défiler sans les voir, à peine gêné par les lueurs blafardes de l'écran qui s'agi-

Quelque chose qui ne va pas

taient sur son visage crispé. Il pensait au gamin. Le savoir en bas, vivant, le mettait hors de lui. Il tentait de se concentrer sur les débilités que crachait le poste, mais ses pensées revenaient inlassablement à cette saleté de *tafirole* et à la manière dont il l'avait défié.

Comment avait-il osé... Il devait faire cinquante kilos tout mouillé. John lui aurait broyé la nuque en l'étranglant, il lui aurait fait manger la poussière, aurait défoncé son petit cul de métèque, s'il avait voulu. Oui, mais... Il ne l'avait pas fait. Et c'était ce qui le foutait le plus en rogne.

Lorsque Carol l'appela d'une voix faiblarde à passer à table, il était congestionné de colère. Pour en rajouter une couche, la bouffe était dégueulasse. Ils mangèrent dans un silence religieux, troublé seulement par le bruit de fond de la télévision, qui blablatait toujours dans le vide. Les gamines n'osaient pas parler. Quand elles voulaient quelque chose, elles chuchotaient entre elles ou à l'adresse de Carol.

Ces murmures craintifs provoquaient l'inverse du résultat escompté : ils énervaient John. Il s'imaginait les encastrer dans le mur, ou en prendre une pour taper sur l'autre. Au moins, se disait-il, elles avaient peur de lui, et cela le rassérénait un peu. Il savourait en silence cette manne, plus alléchante que ce qui se trouvait dans son assiette.

Il tripota la viande et sa graisse figée du bout de sa fourchette. Il avait une boule dans la gorge qui l'empêchait d'avaler à sa guise. Comme s'il avait mangé de travers et que quelque chose était resté coincé. Il repensa à l'un des gamins, qu'il avait étouffé en lui faisant bouffer son caleçon. Il avait complètement oublié ça.

Il entendit un bruit. Une sorte de gémissement. Carol et les filles mangeaient, les yeux baissés. Il resta attentif un instant. Le bruit ne se reproduisit pas. John s'essuya le front avec sa serviette. Il avait des sueurs froides.

« Au fait, dit-il à la cantonade. Interdiction de descendre à la cave. Il ajouta : Dégât des eaux. Je vais en avoir pour je sais pas combien.

– Oh non ! Ça veut dire que ça va puer encore plus ! »

Quelque chose qui ne va pas

John dévisagea Tess qui venait de laisser échapper cette phrase. Il frappa du poing, les faisant toutes sursauter.

« C'est toi qui pue, petite pétasse.

– John ! » cria Carol.

Et comme Tess se mettait à sangloter, il lui jeta un morceau de pain au visage.

« Va chialer dans ta chambre, maintenant. »

Et il quitta lui-même la table.

Il dormit très peu cette nuit-là, et lorsqu'il sombra enfin dans le sommeil, au petit matin, ce fut pour faire un rêve affreux. Il retournait au Club. Quand il arrivait en bas de l'escalier, son cœur s'arrêtait de battre : la trappe était ouverte. Autour, il y avait des traces de pas. Il se précipitait et découvrait qu'elles menaient à la porte du garage, relevée. Le gamin s'était enfui.

La sonnerie du réveil le tira de ce cauchemar, trempé de sueur et engourdi. Sa poitrine lui faisait mal. On était mardi. Il s'habilla en hâte et quitta la maison. Une fois dans sa voiture, il roula sans but pendant une heure, en essayant de ne pas trop s'éloigner du quartier. Au cas où.

Il revint peu après le départ des filles. Il s'en assura par une rapide inspection, comme toujours. S'il trouvait quelqu'un – une des filles souffrante, ou faisant l'école buissonnière – il dirait qu'il était revenu chercher un document important. Cela n'arrivait jamais.

Il enleva son costume, se recoucha, et dormit d'un sommeil léger et désagréable, hanté par la présence du gamin dans sa propre maison, qu'il ne parvenait pas à oublier. Une fois éveillé, il traîna au lit jusqu'à n'en plus pouvoir.

Puis, il se leva, et croisa son reflet dans le miroir en pied de la chambre. Il avait une mine effroyable. Le haut de son pyjama remontait

Quelque chose qui ne va pas

comiquement sur son ventre, laissant déborder un large bourrelet de graisse. Ses joues et son nez étaient rouge brique. Ses cheveux trop longs et huileux plaqués en arrière sur son crâne. Il eut une grimace de dégoût. Le radioréveil indiquait plus de midi.

Il ne téléphona pas au restaurant. Il avait pour habitude de se pointer quand bon lui semblait, et ses bras-cassés d'employés bossaient mieux lorsqu'ils pensaient que le patron pouvait débarquer d'une minute à l'autre.

Pendant des heures, il tenta de repousser le moment de descendre au Club. Bien qu'il ne pût rien avaler, il se rendit à la cuisine et but un café. Puis, il prit sa douche et enfila des vêtements confortables. Lorsqu'il fut fin prêt, il ouvrit la porte qui menait à l'escalier. Il resta immobile en haut des marches.

L'odeur de putréfaction qui montait du sous-sol le prit à la gorge. Il aurait juré qu'elle s'était intensifiée depuis la veille. Ou s'en apercevait-il seulement maintenant ? Les mois passant, il s'y était habitué, et il était toujours surpris lorsque ses invités la lui faisaient remarquer. Surpris et agacé. Après tout, si ces pique-assiettes trouvaient que sa maison puait, rien ne les obligeait à y venir.

Il attendit, aux aguets, se faisant l'effet d'un animal traqué. Les bribes de son rêve lui revinrent en mémoire. Il ne croyait pas aux prémonitions. Il avait rêvé des Indiens, aussi, cette nuit. Il ne se souvenait plus du reste. Il demeura ainsi, les pieds soudés à la première marche de l'escalier sombre, mal assuré, comme s'il risquait d'être précipité dans le vide.

Était-il obligé de descendre ? Non. Le gamin allait mourir de toute façon. Il ne savait pas au juste combien de temps cela prenait, de se débarrasser d'un môme par les voies naturelles, mais il espérait que ce serait rapide. Pour l'heure, l'idée-même de devoir le toucher, s'approcher du trou où il pourrissait avec les autres, très loin de l'exciter, lui soulevait le cœur. John recula et claqua la porte.

Il alluma son ordinateur, tapa dans le moteur de recherche : *Mourir de soif combien de temps*, et éplucha les pages web qui sortirent les pre-

Quelque chose qui ne va pas

mières. Il visita un site de questions-réponses entre internautes, une revue scientifique en ligne, et le portail américain en soins palliatifs. Au début, cela l'irrita encore un peu plus : aucun de ces connards ne disait la même chose.

Il s'astreignit à lire calmement, et apprit qu'il fallait environ trois jours pour que la déshydratation atteigne un seuil mortel. Un autre article précisait – et cela l'inquiéta beaucoup – que, dans un état végétatif, un être humain pouvait tenir dix à quatorze jours. Dans tous les cas, les performances physiques et mentales de l'individu chutaient rapidement.

Trois jours. Cela ferait un jour dans quelques heures. John se sentit un peu mieux. Quoi qu'il arrive, le gamin perdrait vite conscience. D'ici deux jours, maximum, il serait hors d'état de nuire. John avait hâte d'en être débarrassé. Ce n'était pas comme avec le petit blond, qu'il avait pris plaisir à garder vivant une nuit entière, l'an passé.

Celui-ci était une vraie erreur de casting. John secoua la tête. Qu'est-ce qui lui avait pris de... Il ne devait plus y penser. Il allait gentiment l'oublier et dans quinze jours tout au plus, il pourrait se permettre d'ouvrir la trappe et de contempler son petit corps sans vie et suintant.

John ne s'était jamais intéressé aux restes de ses victimes. Il savait que certains tordus chérissaient les cadavres et faisaient un tas de trucs avec, mais pas lui. Une fois les gamins morts, ils ne présentaient plus aucun intérêt. À vrai dire, il se serait bien passé de leur présence sous sa maison – et des relents qui en résultaient – s'il avait eu le choix.

Un bruit le fit sursauter. John tourna la tête en direction de la cave. Son rêve sur les Indiens lui revint en mémoire. Était-il victime d'une malédiction ? De nouveau, il frissonna. Les Indiens jetaient ce genre de sort aux Blancs, il le savait. Est-ce que le même lui avait fait un truc ?... Quelque chose pour être... intouchable ?

John déglutit. Il s'était trouvé des excuses, la veille. La vérité était qu'il n'avait pas pu le tuer et qu'encore maintenant, il ne parvenait pas à

Quelque chose qui ne va pas

l'approcher, ni même à descendre dans sa propre cave. C'était absurde. Comme si le gamin était protégé par un bouclier invisible.

Pour la première fois depuis de nombreuses années, John pensa à son père. *M'sieur*, avait-il l'habitude de l'appeler. Il l'avait mis en garde contre les Indiens très tôt, du temps où ils habitaient non loin de la réserve d'Axopah. Axopah était en fait un bidonville répugnant où tous ces sauvages vivaient entassés les uns sur les autres. Son père lui avait dit de ne jamais s'en approcher, car c'était interdit et que les peaux-rouges répandaient la saleté et les maladies.

Un matin d'hiver, alors qu'il avait neuf ou dix ans, John avait cédé à la curiosité et était allé aux portes de la réserve. Une affichette y était placardée : *Quiconque pénètre dans une réserve indienne est présumé coupable et passible d'une amende de cinquante dollars*. Derrière les grilles, il avait vu une grande bâtisse faite de planches de bois, de tissus tendus et de cartons qui pliaient sous les amas de neige. Malgré le froid, une grosse dame, habillée en autochtone, se tenait debout, un bébé dans les bras. John n'avait pas eu le temps d'en observer davantage, car un homme de solide carrure lui était rentré dedans.

« Qu'est-ce que tu fous là, toi ? » avait-il rugi.

Il avait un visage taillé à la serpe et les yeux torves, le blanc rougi, noyés d'alcool. Il ne marchait pas droit. Il avait levé une grosse main sur lui et John avait détalé comme un lapin.

Ce souvenir en fit remonter d'autres, et John se remémora une illustration de Joe l'Indien qui le terrorisait dans l'exemplaire de *Tom Sawyer* qu'il lisait quand il était petit. Joe était représenté en contre-plongée, surplombant Tom de toute sa hauteur, l'ombre de son chapeau assombrissant encore un peu plus son regard malveillant. Dans sa mémoire, cette image se confondait avec celle du natif saoul qu'il avait croisé à Axopah, et il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

Son père craignait les Indiens, lui aussi. À la connaissance de John, c'était d'ailleurs la seule chose dont il avait peur. Il lui avait raconté les

Quelque chose qui ne va pas

maléfices dont ils étaient capables, avec leurs rituels barbares. Paradoxalement, il était très fier de posséder une immense gravure qu'il gardait dans son bureau, et qui représentait un Apache brandissant le scalp sanguinolent d'un soldat américain. Il avait décrit à John le rituel du scalp dans ses moindres détails.

La tête lui tourna. Il se sentit très malade tout à coup. Le gamin lui avait fait quelque chose. C'était certain. Ses yeux avaient la froideur diabolique de celui qui prépare un mauvais coup. John se leva, tel un automate, et alla chercher son 9 mm *Sig Sauer* dans le tiroir de sa table de chevet.

Tenir le pistolet le rasséra, lui rappela qui était le patron. Il réalisa qu'il ne l'avait jamais utilisé sur un gamin. Il préférerait de loin sentir leurs petits cous se rompre sous ses doigts, ou les voir enfler dans un nœud de corde. Le *Sig Sauer* ne lui servait que quand il allait au stand de tir – il n'y avait pas foutu les pieds depuis des années. Ou pour assurer sa propre sécurité.

John se rassit sur sa chaise. Il avait été fou de s'en prendre à un Indien. Qui savait ce dont ces sauvages étaient capables... Et que faire, à présent ? Il n'arrivait même pas à retourner au Club. Pis, s'il descendait, il était persuadé que quelque chose de terrible allait lui arriver.

Lorsque John avait quinze ans, son père lui avait raconté que les cheveux sur les scalps continuaient à pousser après la mort des victimes. Que certains Indiens mangeaient des cerveaux. John n'avait pas oublié.

Son cœur fit une embardée lorsqu'un nouveau son brisa le silence. Un grattement furtif. Le bruit d'ongles égratignant du bois. Pris de panique, il attrapa le *Sig Sauer* et courut jusqu'à l'entrée. Il déverrouilla la porte et se jeta hors de la maison.

Le froid le saisit lorsqu'il se retrouva sous le porche. L'éclairage automatique s'alluma et il cligna des yeux, hébété. Il faisait presque nuit. Le jardin était couvert de neige. En face, la baie vitrée des Travis, éclatante de lumière chaude, se détachait dans l'obscurité.

Quelque chose qui ne va pas

Lilie était assise à la table de sa salle à manger, le visage tourné vers lui. Elle le dévisagea un instant, s'approcha de la fenêtre. Elle mit sa main au-dessus de ses yeux et colla son front à la vitre. John resta figé, incapable de faire un geste.

Trop tard pour fuir. Cette commère l'avait vu. Comme pour confirmer cette observation, elle se mit à lui faire des signes. John ne lui rendit pas son salut, et il sentit le vent de janvier glacer sa nuque trempée de sueur. Elle allait dire à tout le monde qu'il était chez lui en pleine après-midi. Il baissa les yeux. Il ne fallait pas qu'elle sache qu'il l'avait vue.

Raide comme un piquet, il se retourna et rentra dans la maison. Quand la porte d'entrée claqua derrière lui, il laissa échapper un rugissement. *Abruti !* Sortir, son flingue à la main ! Par l'entrée principale, en plus ! Il se courba en deux, affolé. Dieu merci, les stores étaient baissés. On ne pouvait pas le voir de l'extérieur. Il fallait qu'il se reprenne. Personne ne devait savoir, pour...

La fête ! Il se mordit les lèvres. Il avait promis à cette connasse d'organiser une fête ce week-end. Ses yeux s'exorbitèrent alors qu'il réfléchissait à toute vitesse. On était mardi. C'était dans cinq jours. Ils en avaient parlé ensemble le samedi précédent. Carol avait déjà prévu d'acheter de la bouffe. John se plaqua la main sur la bouche. Était-il possible que le gamin soit toujours vivant alors ? Il ne pouvait pas recevoir des invités chez lui avec le gamin en vie. C'était beaucoup trop risqué. Il faudrait attendre. Internet avait dit quinze jours. Grand maximum. Mais il semblait à John que cette saleté d'Indien n'en finirait pas de crever et ne le laisserait jamais en paix. Cette idée lui glaça le sang.

La sonnerie du téléphone retentit, infligeant une énième embardée à son cœur. *Je vais mourir d'une crise cardiaque avant demain matin si ça ne s'arrête pas*, pensa-t-il. Au bout de quelques secondes, la messagerie s'enclencha. Il y eut un bref silence et une voix se fit entendre.

« Je... Salut John. C'est Lilie. Je t'ai vu il y a un instant, tu n'avais pas l'air bien, je m'inquiète un peu. Si... si tu es malade ou que tu veux me rappeler, n'hésite pas. Je reste là, je ne bouge pas. »

Quelque chose qui ne va pas

John courut effacer le message. Un étau lui serrait la poitrine. Cette salope l'avait vu, et elle s'inquiétait à présent. Autant dire que tout le voisinage allait bientôt être au courant. Il agrippa ses cheveux et tira, à bout de nerfs. C'était impossible. Il était hors de question qu'il retourne en prison. Comment avait-il pu faire une connerie pareille ? Il ne devait vraiment pas être dans son état normal.

Une fois de plus, la certitude que le gamin lui avait fait quelque chose s'imposa à lui. Depuis le matin, il ne se sentait pas en pleine possession de ses moyens. Il avait envie de se mettre des claques.

Du calme, John. Ressaisis-toi. C'est toi le patron. Il regarda le *Sig Sauer*, qu'il serrait toujours entre ses articulations blanchies.

Il faut que je le tue.

Attendre plus longtemps tenait de la torture.

Il hocha la tête et se mit à arpenter le sol de la cuisine, rivé à son arme. La présence du gamin ne s'estompait toujours pas. Comme si les lieux étaient hantés. Il fallait en finir. Mais il semblait à John que, même le gamin abattu, son cadavre démembré, dépecé, enterré au fin fond d'une forêt ou éparpillé aux quatre vents, il en serait toujours ainsi.

Arrête, se rabroua-t-il. Ce ne sont que des croyances. Des légendes. Ça n'existe pas.

Inexplicablement, il repensa à son père et à ses petits yeux reptiliens, enfoncés dans son visage buriné. Que penserait-il de lui s'il le voyait, à cet instant, tourner en rond, recroquevillé dans sa propre maison ?

Il me traiterai de pédale. Comme quand il refusait de venir à la pêche avec lui à l'époque, parce qu'il préférerait rester avec sa mère. La vérité était que John se sentait mal à l'aise en présence de son père, et qu'il employait toute son énergie à l'éviter, lors des rares moments où ils se trouvaient sous le même toit.

Mal à l'aise ? Tu étais mort de peur, oui. Tu chiais dans ton froc quand il venait te faire réciter tes leçons.

Quelque chose qui ne va pas

Littéralement. Il s'était oublié plus d'une fois lors du supplice que représentaient les devoirs, ce qui lui avait valu des roustes plus mémorables encore.

Ses yeux de tortue. Noirs. Inexpressifs. Indéchiffrables. Pour la première fois depuis sa mort, John se demanda si par-delà les âges, quelque chose de son père avait pu subsister ; quelque chose qui pourrait le voir à présent, déambuler avec son gros bide, alors que lui avait toujours été sec comme une trique...

Qu'aurait-il pensé, s'il l'avait vu ce soir-là, à Cicero ? Quand il s'était saoulé avec Davis jusqu'à en perdre connaissance et que, juste avant de sombrer dans l'inconscience, il lui avait fait... ce truc, qu'il avait toujours considéré comme un rêve, un songe, même si au fond de lui il savait qu'il était bien éveillé lorsque ça s'était produit.

Et pour les gamins ? John secoua la tête. Ça n'avait rien à voir. Ce n'était que des petites tapettes dont il débarrassait la société.

En es-tu bien sûr ?

Il affermit sa prise sur le pistolet mais il tremblait. Il n'avait pas ressenti ça depuis des années. L'impression de ne plus avoir le contrôle. Plus de pouvoir. Plus rien. Il tenta de repousser ce sentiment – il n'allait pas se laisser décontenancer par ce sale peau-rouge – mais il revenait par vagues, comme la mer, s'imposant à chaque fois de façon plus nette.

L'étage. Sa collection.

Il monta les marches de l'escalier quatre à quatre et se rua dans sa chambre. Il ouvrit l'armoire, jeta pêle-mêle ses vêtements et ceux de Carol sur le sol, puis tira une planche de bois et révéla le double-fond. Il attira à lui un panier à linge en osier, plongea les mains dedans et en sortit un sweatshirt gris et un pantalon d'adolescent tachés. Les tenir dans ses mains ne le rasséréna pas. Il enfouit son bras plus loin et attrapa plusieurs sous-vêtements masculins humides, roulés en boule.

Il continua à faire sortir ses trésors du panier, tel un magicien d'un chapeau : revues pornographiques, godemichets de toutes tailles, paire de

Quelque chose qui ne va pas

menottes... mais il lui semblait se noyer dans sa propre collection, ne sachant où donner de la tête. Même les photos qu'il avait conservées de certains gamins semblaient vides, inutiles. Il les connaissait par cœur et n'entrevoyait plus les fulgurantes réminiscences qu'elles lui inspiraient autrefois. Il réalisa qu'il prenait des risques supplémentaires en les gardant.

Soudain, quelque chose se mit à frémir. Une onde passa sur les visages, les corps, les vêtements éparpillés çà et là. John ferma les yeux. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Il crut pendant un instant qu'il allait exploser, ce qui lui arracha un petit couinement de douleur.

Sur la photographie qu'il tenait entre ses doigts, un visage aux yeux morts le dévisageait, l'expression dure. John reconnut ce visage. Il avait été celui d'un jeune homme qui s'appelait Steve et qui devait se marier le lendemain. Il lut sur ses traits la gravité de l'Indien. Éperdu, il fit défiler les autres photographies. Ils avaient tous la même expression.

Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Les photos glissèrent sur le sol. John se mit à tourner dans la pièce, cherchant à quoi se raccrocher, cherchant la puissance, désespérément, sur les traces de ces corps, contre lesquels il s'était jadis acharné. La vie semblait y revenir sous une autre forme, celle d'une terreur qui s'abattait sur lui avec la lente précision d'un nuage toxique. Il entendait les cris, mais c'étaient des cris de haine. Des cris de vengeance.

Les cadavres ne se taisaient plus, ils ne se tairaient jamais plus et ils allaient parler.

John ne voulut pas savoir ce qu'ils avaient à dire. Il se plaqua les mains sur les oreilles et se mit à hurler.

Lilie se relève. Une silhouette vient à nouveau de sortir de la maison d'en face. C'est John. Il traverse son jardin en trombe et, quand les lumières automatiques balayent son visage, elle voit qu'il est déformé par un cri.

Quelque chose qui ne va pas

Elle ouvre la fenêtre.

« John ! »

Il ne se retourne pas, disparaît derrière la maison des Gayer. Lilie écarquille les yeux. Que se passe-t-il ? L'air glacial s'engouffre dans la salle à manger, fait voler les pages de son journal sur la table. La porte d'entrée de John est restée grande ouverte.

En quelques enjambées, elle franchit l'étendue d'herbe couverte de neige qui sépare leurs deux propriétés. Sous le porche, la lumière est toujours allumée. L'intérieur est plongé dans l'obscurité.

Une appréhension convenue la traverse au moment où elle franchit le seuil. *Est-ce bien prudent ?* Elle n'est pas censée se trouver là. Elle devrait faire demi-tour, appeler Edward, ou la police. L'odeur qui flotte dans l'entrée lui fait plisser le nez. Pire que jamais.

« Carol ? Les filles ? Y'a quelqu'un ? »

L'écho de sa voix lui parvient depuis la cuisine vide. *Bien sûr, il n'y a personne. Et toi, tu ne devrais pas être là non plus.* Elle fronce les sourcils. John avait vraiment l'air terrorisé. Et s'il y avait un voleur embusqué ? Elle pense au revolver d'Edward et elle est sur le point de rebrousser chemin pour aller le chercher dans sa cave.

La cave. C'est de là que vient l'odeur. Elle en est sûre. John lui a parlé des canalisations pourries sous la maison, une fois. Elle avance jusqu'à la porte qui mène au Club, s'engage dans l'escalier raide.

En descendant, elle pense à toutes les fêtes qui ont eu lieu dans ce sous-sol. C'est fort différent de s'y trouver maintenant, sans lumière, sans musique, sans ces gens souriants, aimables et drôles.

Une fois en bas, elle s'immobilise. Elle reconnaît la forme du billard au centre de la pièce. Elle cherche des doigts l'interrupteur. Il y a un petit tintement, et les tubes électriques du plafond s'allument, éclairant la pièce d'une lumière froide.

Les flippers sont sagement rangés contre le mur, éteints, comme la borne d'arcade et le juke-box. Seul le ronronnement du réfrigérateur trouble le silence.

Quelque chose qui ne va pas

« Y'a quelqu'un ? » chuchote-t-elle.

Un faible bruit de grattamento lui répond. Elle se baisse, l'oreille tendue. Le bruit semble venir du sol. Lilie pose ses mains par terre. Elle ressemble à une prêtresse amérindienne tentant de communiquer avec des forces occultes.

Soudain, sous ses paumes, elle aperçoit un rectangle se découper dans le plancher. Une trappe. Son souffle s'accélère. Elle ne l'a jamais remarquée auparavant. Elle défait le petit loquet, soulève le lourd panneau de bois clair. Il s'ouvre en grinçant. L'odeur nauséabonde qui gifle alors son visage lui arrache une grimace et elle se pince le nez. Elle se penche quand même au-dessus du carré sombre. C'est un vide sanitaire.

Ignorant la pestilence et l'obscurité, elle s'y glisse avec précaution. Lorsque ses pieds touchent le sol, elle a l'impression d'entrer dans une chapelle, de mille murmures qui la guident, et elle a le vertige. Elle continue pourtant de progresser dans la cavité étroite, sans faire attention aux formes qu'elle devine tout autour d'elle, ni à l'odeur insoutenable qui y règne.

Lorsqu'elle arrive au fond, elle entrevoit une forme allongée, le long du mur de pierre, sous un enchevêtrement de tuyaux métalliques.

La forme bouge. C'est un tout jeune homme.

Il lève la tête et sourit faiblement à la femme qui vient le sauver.

La première chasse
Audrey Sabardeil

Viens, Fils ! Puisque tu es si curieux, je vais te raconter. Ta mère a raison : tu as maintenant l'âge de l'entendre, cette histoire. Il est temps, oui. Je suis vieux aujourd'hui, et toi qui prétends marcher dans mes pas et dans ceux de ton grand-père, il faut que tu saches. Alors approche, je vais tout te dire...

C'était le jour J.

Si tu savais depuis combien de temps j'attendais ça ! Précisément, je ne sais pas. Mais il me semble que depuis toujours, cette envie était en moi. Que dis-je, cette envie ? Ce rêve !

Heureusement, Mma – ta grand-mère – ne s'y était pas opposée. Non, elle n'avait tout simplement rien dit. Juste caressé doucement ma joue comme j'aimais : très tendrement, à sa manière, du bout de son nez. Et elle m'avait encouragé de son regard souriant. Un de ces regards qui disent muettement, « Vas-y mon grand ! » et valent mieux que tous les grands discours.

Il faut dire que c'est Ppa lui-même qui m'avait initié. Alors ça avait dû la rassurer. Savoir son cher fils dans la forêt face aux bêtes sauvages lui faisait de l'inquiétude, tu l'imagines bien ! Comment aurait-il pu en être autrement ? Le cœur des mères est ainsi, toujours intranquille. Mais je ne serais pas seul, elle le savait. Je serais avec Ppa, qui était le meilleur de toute la région et qui m'avait tout appris. Et puis quoi ? Quand on aime sa progéniture, qu'on sait de quel bois il est fait, on ne l'empêche pas. On l'accompagne sur le chemin. Sur son chemin.

La première chasse

Toi-même Fils, bientôt, il faudra que tu suives ta voie.

Toujours est-il que ce matin-là, dans le jour naissant, mon excitation était à son comble. Et dès que les parfums de la forêt me sont parvenus, tout enrubannés d'humidité, j'ai su. Oui j'ai su que tout ce que j'avais accompli jusqu'alors, pendant l'enfance puis pendant l'adolescence, m'avait amené à ce destin : être chasseur.

Qu'est-ce qui m'animait ? J'aurais été bien en peine de l'exprimer à l'époque. Mais aujourd'hui je sais : bien sûr, l'amour de la nature, l'appel de la forêt. Tu sais, cette lumière si particulière, ces odeurs boisées et ces bruissements alentour. Toute cette atmosphère que je te raconte pendant nos balades, Fils.

Mais c'est surtout que dès les premières minutes de ma première chasse, tous ces sens que, sans le savoir, j'avais exercés au quotidien, se trouvaient tout à coup justifiés, tendus vers un seul objectif : la traque.

Vois-tu Fils, ce matin-là, pour la première fois, je m'étais senti vivant. Véritablement. Totalemement. Fondamentalement. En accord avec le monde et en accord avec mon être profond. Ce pour quoi j'étais fait dans la vie.

Alors voilà, je marchais avec trois autres, en arrière de Ppa – Ah comme j'aurais aimé que tu le connaisses ! Une force de la nature !

J'étais le plus jeune. Et j'étais fier : j'avais gagné mes galons. Parce que tu le sais, Fils : chez nous, le permis de chasser, on ne l'accorde pas si facilement. Tu l'as bien vu avec tes cousins. Il faut montrer certaines aptitudes, certaines habiletés. Le maniement des armes, oui bien sûr. On pense toujours à ça parce que c'est technique, que ça impressionne. Et je t'apprendrai si tu veux. Mais là n'est pas l'essentiel, non, je t'assure. Ce que m'a appris mon père, c'est surtout une attitude : la patience, la concentration, le calme. Et par-dessus tout, la connaissance de la forêt. La faune, la flore. Voilà le vrai savoir qu'il m'a transmis. Et ça lui tenait tant à cœur. Quand j'y repense, bien qu'il ne l'ait jamais formulé clairement, il devait attendre que je suive son exemple, que j'embrasse cette même passion qu'il avait pour la chasse. Que je prenne sa suite. Comme une perpétuation de ce que nous sommes et avons toujours été dans la famille, d'aussi loin que je me souviens : des chasseurs.

La première chasse

Mais revenons à nos moutons – c’est une expression, Fils !

J’étais en deuxième ligne, et notre petit groupe progressait plutôt vite dans le sous-bois. Nous avançons presque sans bruit – je ne t’apprends rien en te disant que si tu espères avoir le dessus sur le gibier, du plus placide au plus sauvage, ton meilleur atout n’est pas d’abord la force, mais bien la discrétion. Mon père et les deux chasseurs expérimentés qui fermaient la marche, semblaient savoir d’instinct quelles feuilles pouvaient être foulées sans risque d’être découverts. Sur ma gauche, à ma hauteur, un jeune adulte à peine plus âgé mesurait ses pas. Je faisais de même. Nous nous en sortions bien lui et moi : en imitant mon père qui traçait l’itinéraire, en observant scrupuleusement ses choix, et sans relâcher notre attention, nous nous déplaçons aussi silencieux que possible.

Comme novices, notre tâche à tous deux, nous le savions, consisterait à précipiter la proie dans un guet-apens. Dans une tenaille que formeraient les trois chasseurs aguerris. Ppa en première ligne toujours, et ses deux amis d’enfance sur ses flancs. L’un d’eux était balafre d’une manière qui m’avait toujours impressionné. Un accident de chasse, justement. Mon père n’avait jamais voulu m’en révéler davantage. Cette cicatrice, depuis le sommet de son crâne, barrait son sourcil gauche et donnait à son regard une fixité étrange et inquiétante. Un tueur à l’inflexible assurance. Voilà l’image que renvoyait ce stigmaté. Et cela nous rappelait si besoin que la chasse n’était jamais sans danger. Dans nos jeux d’enfants, nous imaginions l’un ou l’autre scénario : tantôt un tir de chevrotine mal ajusté lui avait brûlé la peau, tantôt un ours avait surgi et bien failli l’avoir, ou encore nous décidions qu’un éboulement l’avait surpris en pleine traque.

Bref, bien conscient des risques et tout entier engagé dans la mission qu’on m’avait confiée, mes sens étaient en alerte dans le froid vivifiant du petit matin.

Bientôt, le sol moussu a fait place à un colossal promontoire rocheux, et l’horizon s’est ouvert devant nous. C’était exaltant. Je ne m’étais ja-

La première chasse

mais aventuré si loin. Même lors de mes escapades de jeune fou en secret de mon père, quand j'espérais encore pourvoir le suivre à son insu. Mais il me repérait toujours et son seul regard sévère tenait lieu de relégation : il me sommait muettement de rentrer et de cesser mes enfantillages. Nulle contestation n'était possible. Je repartais chaque fois, vexé et honteux.

Et enfin, ce matin-là, au bord de cette falaise-ci, pour la première fois, je voyais briller dans l'œil de mon père sa bénédiction. Mon cœur d'héritier s'était empli de fierté.

Mais je le savais : pas question de vendre la peau de l'ours – encore une expression, Fils !

En effet, très bientôt j'entrerais en scène et il me faudrait tenir mon rôle : là en bas, dans le vallon, dans son habitat naturel, le gibier était là. À nos pieds, pour ainsi dire. Nos cinq regards de chasseurs ont scruté la lisière du bois : vu le relief, la situation ne pouvait pas nous échapper, me suis-je dit alors. Et puis, il était seul. Un beau spécimen, certes. Un solide. On le voyait à ses pattes arrière : courtes, trapues, bien campées dans le sol. Mais quelque chose dans sa démarche trahissait sa lourdeur. Peut-être une ancienne blessure au genou. Il serait lent.

Et puis, c'était manifeste : comme souvent pour cette espèce – c'est aussi ce que m'avait enseigné Ppa – notre future victime ne nous avait pas repérés. Tu apprendras que certaines exploitent mal leurs sens. Le savoir te donne toujours un avantage sur ces créatures mal adaptées.

Nous étions postés là, sur notre rocher, immobiles, mais Fils, ne t'y trompe pas, la chasse avait bel et bien commencé.

D'abord l'observation de la proie : ses atouts, ses faiblesses. Puis de l'environnement : tel type de sol qui révèle les empreintes, telle anfractuosité où se dissimuler à l'affût, le moment venu, telle lumière et telle ombre formant camouflage, tel vent dans ce sens ou dans l'autre, portant avec lui les odeurs des fuyards et le remugle âcre de leur peur d'être pris. Il n'y a pas de manuel pour apprendre la forêt, pour apprendre la chasse. Certains te diront que c'est dans le sang ou dans les gènes. Mais sache

La première chasse

que c'est surtout du travail. Oui, Fils, retiens ça : tout est d'abord question d'entraînement. Mais de cela, tu vois, je n'avais pas vraiment conscience à cet âge. Tu comprends, mon père parlait peu. Je devais observer et apprendre. En réalité, ma fougue était mon principal carburant. Elle l'emportait souvent. La suite me le confirmerait.

Mais je brûle les étapes : ce que tu as besoin de savoir, c'est que notre groupe s'est remis à couvert sous la futaie. Ppa savait parfaitement comment nous mener sur zone, au plus près, sans pour autant quitter l'abri des arbres et des taillis. Nous progressions en ligne désormais, légèrement courbés. Insoupçonnables, espérais-je. Plus nous approchions, plus mon pouls battait dans ma poitrine. Si fort que ce bruit me semblait se répercuter contre les troncs. Il trahirait inévitablement notre présence. Tu parles !

Bientôt, Ppa nous a jeté un regard furtif et a stoppé. Le signal était clair : la phase d'approche était achevée. C'était le moment : les deux jeunes que nous étions, devons nous détacher de nos aînés, devancer notre gibier d'une distance suffisante pour être hors de portée – ne jamais oublier que le faible peut devenir fort – mais quand même assez proches et repérables pour attiser la convoitise de l'audacieux. Si lui-même nous prenait pour des proies et se lançait à notre poursuite, les trois grands gaillards qui nous accompagnaient pourraient le prendre à revers, l'encercler et là ...

Comme deux appâts volontaires, c'est ce que nous avons fait, précautionneux et efficaces : piétinant sciemment ici quelque branchage sec, couchant là quelque buisson. Derrière nous, à quelques dizaines de mètres, notre suiveur n'a rien compris de notre stratagème et s'est cru prédateur. Nous, devant, synchrones, nous avons ralenti légèrement notre allure pour que l'autre se sente prendre le dessus. Et baisse sa garde, l'imprudent.

Mon acolyte a bientôt disparu derrière un amas rocheux. Mais qu'importait ? Ppa et les deux autres traqueurs émérites fermaient la marche, je les présumais à quelques foulées derrière. Aux aguets. Tendus. Fin prêts. Je souriais, anticipant le moment où la pauvre bête serait vaincue, où

La première chasse

nous rentrerions victorieux. Alors, aux yeux de Ppa et de Mma et des autres aussi, je deviendrais un chasseur. Un vrai.

Et tu vois, Fils, c'est précisément cette pensée qui a tout fait basculer : pendant quelques secondes, une minute tout au plus, je n'ai plus été présent à ce que je faisais. Pendant ce laps de temps, j'ai relâché mon attention. Pendant cet instant, j'ai laissé mon esprit divaguer. Ce n'était plus les broussailles que mes yeux voyaient : c'était déjà le sentier du retour. Ce n'était plus ma mission d'embuscade que j'avais en tête, c'était déjà la part belle que j'allais tirer de notre victoire. Ce n'était plus la soumission à mon groupe qui gonflait mon cœur, c'était déjà l'orgueil de mon triomphe à venir.

C'est alors que j'ai obliqué vers la cheminée de calcaire – je revois encore cette tache blanche au milieu du vert sombre de la forêt.

Et trois pas plus loin, le choc. Mon sang s'est figé. Tout mon être s'est tendu, saisi par la stupeur. Comment mon poursuivant pouvait-il être face à moi ? Et si proche ? Où donc étaient les autres ? Où était Ppa ? Que faire ? Bondir en avant ? Profiter de cette seconde suspendue et passer à l'attaque ? Ou filer, battre en retraite ? Parce que... seul, j'étais décidément trop seul. Et si jeune pour mourir !

Devant, l'autre aussi était comme pétrifié, manifestement tout aussi estomaqué de ce tête-à-tête soudain. Ses yeux se sont agrandis. Avec dedans, un mélange de peur et d'excitation. Et c'est cette lueur qui m'a fait frémir et dont le souvenir me glace encore aujourd'hui : lui voulait en découdre. Lui ne tournerait pas les talons.

La proie, c'était moi.

Et puis horrifié, je l'ai vu. L'œil rond aux reflets métalliques. Il est apparu. Celui dont nous parlions tous, entre enfants, quand nous jouions à nous faire peur. Celui contre lequel mon père m'avait toujours mis en garde et dont ma mère refusait de prononcer le nom. Celui qui, comme par magie noire, pouvait faire passer de vie à trépas n'importe quel chasseur, même chevronné.

La première chasse

Oui Fils, sur moi s'est braqué le sinistre iris de feu que nous redoutons tous, depuis des temps immémoriaux.

À cette seconde, l'air s'est comme épaissi. Mon souffle court et chaud a formé un nuage blafard dans la fraîcheur de la forêt que j'aimais tant. J'ai pensé que c'était la dernière fois. Et je crois que j'ai fermé les paupières, vaincu.

Soudain, un craquement. Mon père et son ami balafré surgissent. Sans doute le troisième aussi, je distingue mal. Et tout va si vite. Mon adversaire n'a pas le temps de pivoter. Il bascule. Effroyable mêlée. Des cris déchirent l'espace.

Et moi

Moi je déguerpis, la peur au ventre.

Tu veux savoir comment cette journée s'est terminée, Fils ?

Pas si mal, puisque je suis là à te raconter, des années plus tard. Et contre toute attente, mon père ne m'a fait aucun reproche après ça. On s'est retrouvés un peu plus tard, un peu plus loin, tous les cinq, dans une clairière voisine. On a inspecté nos blessures en silence. On avait échappé au pire. Et puis on est rentré, écumant de rage et de trouille.

Et tu sais quoi, Fils Ce matin-là, pour ma première chasse, ça a été la dernière fois.

Oui, la toute dernière fois que nous, tout grands loups gris redoutables que nous étions, nous nous sommes attaqués à l'Homme.

Trop sauvage, l'Homme. Décidément trop sauvage. Même avec un fusil qui s'enraye.

Kilomètre 52
Bernard Sortais

Êtes-vous déjà allé à Bar-le-Duc par la route, en venant de Reims ? Sur les cent-dix kilomètres qui séparent les deux villes, vous ne traverserez aucun village, ni même de hameau. Vous ne verrez aucune maison habitée. Les seuls bâtiments que vous apercevrez sont trois silos à grain distants chacun de sept à huit lieues. Pour le reste, le paysage n'offrirà à votre vue que des champs de céréales ou de betteraves sucrières et, ici où là, de petits bois dont la superficie est d'un hectare tout au plus. Il est conseillé d'avoir fait le plein de carburant avant d'entreprendre ce voyage, car vous ne trouverez aucune station-service sur votre chemin...

Tobias Manesquin – forme francisée de « Månsken » qui signifie « clair de lune » en suédois – descendait d'un soldat de Gustave-Adolphe venu s'établir en Champagne après la guerre de trente ans. Tobias était maître-clerc dans l'étude d'un commissaire-priseur de Reims. Beau garçon, son visage aux traits réguliers et ses yeux d'un bleu profond devaient faire bien des malheureuses ! Son corps, athlétique et musclé mais sujet à l'embonpoint, exigeait une pratique sportive assidue pour éviter l'excès de poids.

La maison de vente avait récemment ouvert une succursale à Bar-le-Duc, et Tobias effectuait très fréquemment le trajet entre l'établissement rémois et l'annexe barroise. En revenant de Bar, un soir d'hiver où il gelait à pierre fendre, alors qu'il était fatigué et avait faim, Tobias repéra une auberge sise au bord de la route. Il ne l'avait jamais remarquée. Il s'arrêta pour dîner. L'établissement s'appelait le Relais du Grand Louvetier et affichait fièrement trois étoiles. Le nom du chef – Lubin Varg –

figurait en bonne place sous l'enseigne. *Un patronyme d'origine nordique, comme le mien !* pensa Tobias. Le bâtiment était en pierre de taille et le toit, couvert de tuiles à l'ancienne, était surmonté à son faite d'une girouette indiquant les points cardinaux, coiffée à son tour d'une louve hurlant entourée de sa progéniture. Du lierre grimpaient le long des façades. Les fenêtres étaient garnies de vitraux multicolores en losange et en borne.

Tobias entra. Tous ses muscles se détendirent d'aise en pénétrant dans la vaste salle à manger bien chauffée. Un jeune serveur, en veste rouge à col noir et nœud papillon, l'accueillit avec un large sourire. Il le dirigea vers une table située à proximité d'une imposante cheminée où crépitait un feu de sarments. En traversant le restaurant, les clients, qui étaient nombreux, le saluèrent d'un signe de tête. Une vieille dame, au teint vermeil et aux joues rouges comme des pommes, lui fit même un petit clin d'œil. On venait de flamber des crêpes Suzette et il flottait dans la pièce un délicat parfum de Grand Marnier. Le maître d'hôtel lui apporta la carte. La reliure était en cuir, ornée de motifs dorés aux petits fers qui montraient toutes les phases de la lune, du premier au dernier croissant, en passant par le disque plein. Les pages étaient en parchemin tiré d'une peau de mouton ou d'une vessie de porc. Le nom des mets était calligraphié comme sur un antiphonaire médiéval ou un obituaire clunisien.

Il dîna d'un savoureux pâté champenois en croûte, d'un bœuf bourguignon exemplaire, et termina par un soufflé à l'armagnac, spécialité de la maison. Voyageant en automobile, il ne but qu'un verre de médoc.

En prenant le café, Tobias eut le loisir d'observer les lieux. Aux cimaises, étaient accrochées des gravures qui illustraient toutes les circonstances d'un laisser-courre, de la sortie du chenil aux adieux des piqueux, en passant par le débuché et le bat-l'eau. Pour le reste, le décorateur avait un peu abusé des trophées de chasse. On voyait, sur tous les murs tendus de damas rouge, des massacres de cerfs, des hures de sangliers, des têtes de biches ou de chevreuil naturalisés, et même un oiseau de proie maintenant un pigeon prisonnier dans ses serres, lequel ouvrait

Kilomètre 52

un large bec dans une éternelle agonie ! Mais le sujet le plus spectaculaire de cette ménagerie morte était un grand loup empaillé, qui trônait au-dessus d'une crédence richement sculptée datant de la première renaissance. Mâtin, quel animal ! En son vivant, il avait dû peser dans les cent-quarante livres et, de la truffe à la queue, il mesurait bien de six à sept pieds de long. Ses grandes oreilles touchaient presque les solives du plafond. Le taxidermiste l'avait fixé dans une posture agressive, les babines retroussées et montrant des crocs impressionnants. Sous le socle, un écriteau indiquait que la bête avait été prise en 1781, en forêt de Laigue, par Joseph-Louis-Bernard de Cléron, comte d'Haussonville, Grand louvetier de France.

D'où le nom de l'auberge, pensa Tobias.

Après avoir fumé un havane offert par la maison, Tobias prit le chemin du retour en se félicitant d'avoir découvert une aussi bonne adresse.

Quelques jours plus tard, circulant sur la même route à l'heure de passer à table, Tobias voulut s'arrêter au Relais du Grand Louvetier. Mais il ne vit pas le restaurant. *J'ai sans doute manqué d'attention, se dit-il, aussi, est-ce peut-être le soir de fermeture, et son enseigne éteinte, l'auberge est plus difficile à repérer.* Dans le courant de la semaine suivante, effectuant le même trajet qu'à l'ordinaire, de jour cette fois, il modéra sa vitesse à l'approche des lieux où il s'attendait à trouver le relais. Mais il n'y était pas. *Le restaurant est peut-être sur autre route, pensa-t-il, elles sont toutes rectilignes en Champagne, il est très facile de les confondre.*

Le lendemain, buvant le café à l'étude avec ses collègues, il lança à la cantonade :

« Quelqu'un connaît-il le Relais du Grand Louvetier sur la route de Bar ? On m'a dit qu'on y mangeait très bien. »

Le nom ne disait rien à personne, à l'exception d'Ida, la comptable, dont le visage devint grave, alors qu'il était hilare l'instant précédant.

Kilomètre 52

« Ce restaurant a la réputation de servir des viandes faisandées et de la nourriture avariée, dit-elle d'un ton sec. Des clients ont été gravement malades. Tobias, suivez mon conseil : allez manger ailleurs ! » Cela dit, elle prit sa tasse, disparut dans son bureau et ferma sa porte.

Tobias fut étonné de cette réponse. Après le repas qu'il avait pris dans cette auberge, il n'avait souffert d'aucun trouble de la digestion ou du transit, et les aliments étaient de première fraîcheur. Cependant, les propos d'Ida prouvaient, s'il en était besoin, que le restaurant existait bel et bien et que Tobias ne l'avait pas rêvé.

Environ un mois plus tard, vers vingt-et-une heures, en route pour Bar où il allait passer la nuit, afin d'être à pied d'œuvre le lendemain qui était jour de vente cataloguée à l'annexe, Tobias vit à nouveau le Relais du Grand Louvetier. Bien entendu, il s'arrêta. L'accueil fut tout aussi chaleureux que la fois précédente et le maître d'hôtel lui assigna la même table que lors de son dernier repas.

C'était un Vendredi-Saint. Tobias n'était pas particulièrement pieux, mais il aurait voulu manger du poisson en ce jour d'abstinence. La carte n'en proposait pas et faisait même l'impasse sur la volaille. Ce détail lui avait échappé à sa première visite. Le choix se cantonnait à la haute venaison ainsi qu'aux viandes d'agneau, de veau, de bœuf ou de porc, mais apprêtées de toutes les façons : grillées, poêlées, rôties, braisées, en sauce ou bien en pot-au-feu. À défaut d'un mets sorti de la mer ou du vivier, il choisit le plat qui lui parut le plus maigre, à savoir du boudin noir aux pommes qu'il arrosa d'un verre de Saint-Pourçain. Après le dîner, en quittant le restaurant, il prit un repère pour retrouver aisément l'établissement quand il le chercherait. L'auberge faisait exactement face à la borne kilométrique cinquante-deux !

Il fêta Pâques chez sa tante qui avait une propriété à Behonne, un faubourg de Bar. Il passa un bon dimanche en compagnie de ses cousins qui étaient à peine plus âgés que lui, et le lundi matin reprit le chemin de Reims. À mi-parcours à peu près, il avisa la borne kilométrique cinquante-deux, tourna la tête vers la gauche, mais ne vit pas le Relais du

Kilomètre 52

Grand Louvetier. Stupéfait, il s'arrêta sur l'accotement et traversa la route. En lieu et place du restaurant, il y avait un fossé, un talus et un immense champ de betteraves sucrières ! Il pensa être fou. Cela défiait l'entendement et cette fois il n'y avait pas de confusion possible. Vendredi une auberge se trouvait ici-même, lundi elle n'y était plus !

Rentré chez lui, l'idée lui vint de consulter son agenda et de faire marcher sa mémoire qui était excellente, pour retrouver les dates de ses repas dans ce restaurant visible par intermittence. Il fut sidéré par ce qu'il réalisa : les deux soirs où il avait dîné au relais, étaient des nuits de pleine lune ! Sa découverte le plongea dans des abîmes de perplexité. Se pouvait-il qu'un bâtiment en pierre de taille apparaisse et disparaisse au gré des lunaisons ? Il consulta l'éphéméride et nota que le satellite serait à nouveau rond le seize du mois suivant. Il retint la date avec la ferme intention d'aller vérifier cette hypothèse ahurissante.

Le jour dit, le soir venu, il partit en direction du Relais du Grand Louvetier qu'il trouva au kilomètre cinquante-deux ! Tobias reçut un accueil empressé, comme un habitué que le personnel aime à revoir. La salle à manger était pleine. Toutes les tables étaient achalandées, à l'exception de la sienne qui l'attendait près de la cheminée monumentale. Mais il mangea sans grand appétit. Il toucha à peine à ses ris de veau, chipota un émincé de bœuf à la Stroganov et ne finit pas sa plombières. Les deux coupes de champagne qu'il avait bues à l'apéritif, plus une demi-bouteille de Château-Médard, lui montaient un peu à la tête. Après le café, en dégustant une chartreuse verte, il demanda au maître d'hôtel d'approcher et lui dit à voix basse :

« Dites-moi donc pourquoi le restaurant n'existe que par les nuits de pleine lune ?

– Pardon Monsieur, je crains de ne pas avoir compris votre question ?

– Quand la lune est noire ou gibbeuse, il y a un champ de betteraves à l'endroit où vous mettez les pieds en ce moment !

– Je persiste à ne pas saisir. Nous sommes ouverts tous les soirs sauf le dimanche.

Kilomètre 52

– Ne vous moquez pas de moi ! Je sais ce que je dis ! » Il avait haussé le ton, si bien que tous les regards s'étaient tournés vers lui. Il régnait à présent un silence de cathédrale dans le restaurant. Il reprit :

« Allez me chercher le patron !

– Pardonnez-moi, Monsieur, mais dans votre intérêt, croyez-moi... vous feriez mieux de partir.

Tobias se leva.

– Je veux voir le chef !

– Permettez-moi de vous offrir votre dîner, mais de grâce, allez-vous-en !

– Me suis-je fais comprendre ?

– Très bien, comme il plaira à Monsieur. »

Le maître d'hôtel disparut en cuisine. Quelques instants plus tard, le chef fit son entrée. C'était un colosse qui mesurait bien ses deux mètres de haut. Il avançait en se balançant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, comme si la bipédie n'avait pas été son mode habituel de locomotion. On eût dit un grizzli dressé sur ses pattes arrière ! Par son dos légèrement voûté, sa face camuse et son nez épaté comme un mufle, il évoquait le bœuf musqué ou le bison des steppes. Ses yeux étaient gris perle comme ceux d'un loup. Ses oreilles, poilues et percées, portaient chacune un grelot en laiton, comme ceux qu'on accroche au cou des chiens de meute. Ses mains étaient grandes comme des battoirs, velues elles aussi, et ses ongles, taillés en pointe, ressemblaient à des griffes. Tout de blanc vêtu, il portait un grand couteau de boucher en travers de la ceinture.

Avant que Tobias ait pu dire un mot, l'autre se saisit de la lame et d'un coup rapide et bien porté, lui trancha la gorge. Le sang gicla sur les nappes immaculées et une femme, qui en reçut quelques gouttes au visage, se l'appliqua comme un baume. Tandis qu'on emportait le corps de Tobias en cuisine, les clients, bien loin d'être épouvantés par cette scène tragique, applaudirent à tout rompre en lançant des « bravi » comme à l'opéra ! Le patron fit même une révérence à la salle en soulevant sa toque, à la façon d'un comédien qui salue le parterre, une fois la représentation terminée. Et les conversations reprirent, dans

Kilomètre 52

l'indifférence au meurtre qui venait de se commettre, comme si l'on avait sabré une bouteille de champagne, flambé une omelette norvégienne, ou soufflé les bougies d'un gâteau d'anniversaire...

Pour peu qu'on l'enveloppât d'un linge de coton, pour le laisser s'affiner dix à quinze jours dans la chambre froide, le cadavre de Tobias allait donner de bons morceaux. La brigade ferait des andouillettes avec ses abattis, des boudins avec son sang, et de la salade avec ses cartilages. Ses grands fessiers seraient servis mijotés, ses mollets en pot-au-feu et ses pectoraux flambés au cognac. Quant à sa peau tannée et parcheminée, elle servirait de support pour calligraphier le menu.

La viande qu'on servait au Relais du Grand Louvetier était seulement maturée, et non pas faisandée comme l'avait prétendu Ida en exagérant. La maison était une adresse confidentielle connue d'un petit nombre d'initiés, un peu ogres, qui aimaient la chair humaine bien conditionnée, et qui consultaient l'éphéméride avant de se présenter pour dîner.

Quant à savoir pourquoi l'auberge n'est visible que par les nuits de pleine lune, le mystère demeure. Les habitués ne posent aucune question à ce sujet. Il conviendrait d'en demander la cause au patron, mais il n'est pas bavard.



www.festivallivrepoint.fr 
LIBRAIRIE LE CHANT DE LA TERRE



INFOGRAPHIE - VTAC impression / PSE / 04 66 50 36 54

... ce recueil ne peut être commercialisé ni en format numérique ni en cas d'impression ...

Photo de TERRA sur Unsplash

Composition Festival du Livre
Maquette couverture VTAC - Pont-Saint-Esprit
www.festivallivrepoint.fr
Novembre 2024